

LA MAGIE DU PONT-NEUF
OU SONT CONTENUS LES JEUX
ET SUBTILITES DES BATELEURS



Dániel Margócsy

La magie du Pont-Neuf où sont contenus les jeux et subtilités des bateleurs.

Livre 1^{er}

Alidor et Fillidam allèrent un jour se promener dans Paris à dessein de faire voir à Nicaise nouvellement arrivé les particularités de la ville, et le rendre, tant par la connaissance des merveilles du petit monde, que par la fréquentation des honnêtes gens qui s'y rencontrent, un peu plus spirituel que son grand père. Il était petit fils du Seigneur Gaulart, et d'humeur assez approchante ; après ses études faites ses parents le tirent de dessous l'aisle de sa mère pour lui faire voir Paris, et l'adressent pour cet effet à Alidor afin de prendre le soin de sa conduite. Il se rendit si conforme au dessein de son usage qu'il ne passait pas une maison sans la regarder, et levant le nez parmi les rues, comme un chien qui prend le vent, marchait la bouche ouverte et les yeux écarquillés, bayant l'après toutes les enseignes qu'il pensait être autant de cabarets.

Il arriva qu'en passant par le Pont-Neuf ils ouïrent un homme qui criait à pleine tête, au feu, sitôt que Nicaise entendit cette voix il s'arrêta, et voyant que le feu n'était point aux maisons voisines; s'imaginant qu'il devait être en quelque lieu plus éloigné, [2]

-- Nous avons -- dit il -- une meilleure invention en notre pays pour avertir quand le feu prend quelque part.

-- Quelle est-elle -- lui dit Alidor.

-- C'est de sonner les cloches -- répondit Nicaise.

-- Aussi fait on à Paris -- dit Alidor.

-- Que veut donc dire celui-là -- demanda Nicaise --, et pourquoi vient il crier au feu de cette façon?

-- Ne voyez-vous pas -- lui dit Philidam --, que c'est son compagnon qui brûle.

Nicaise regardant alors avers étonnement vit un homme portant une gibecière devant lui, un gros paquet de filasse sous son bras qu'il mangeait avec autant d'appétit que s'il n'eût mangé de 4 jours, et qui jetait par la bouche une fumée épaisse, mêlée de quelques étincelles de feu : son compagnon tenant un bâton sur son épaule soufflait comme s'il eut été à la forge d'un maréchal en criant au feu, et quantité de personnes s'amassaient pour les regarder.

-- Vraiment -- dit Nicaise -- voilà grande pitié, tout le monde s'approche de ce pauvre homme, pas un ne lui donne secours, et son compagnon est si badin qu'il s'amuse à souffler pensant

éteindre le feu sans prendre garde qu'il l'allume d'avantage, je lui veux dire qu'il se jette dans la rivière.

--Vous avez raison -- répondit Filidam --, ayant l'eau sous ses pieds il a grand tort de souffrir le feu dans sa bouche.

Nicaise était si niais qu'il s'en allait charitablement donner cet avis à cet homme si Filidam ne l'eût arrêté.

-- Laissez le faire -- lui dit-il -- Il n'est pas si fort en danger de sa personne que vous croyez.

-- Comment ? -- dit Nicaise -- Une servante en pensa mourir chez nous, et si elle ne jetait pas encore le feu par la bouche comme celui-là.

-- Comment se fit cela ? -- dit Alidor.

-- Elle [3] était un soir -- répondit Nicaise -- auprès du feu ses jupes troussées sur ses genoux, les cuisses ouvertes, et sa chemise demi pendante, se chauffant en commère à la mode de Reims; ayant été quelque temps en cet état, le travail du jour, les fumées du souper, et la chaleur du feu l'endormirent de sorte qu'elle ne prit pas garde qu'un tison flambant vint sous sa chemise à demi roussie qui reçut la flamme en même temps, et lui brûla toutes les cuisses, d'où elle serait morte si elle ne se fut jetée dans une mare qui était dans la cour, jugez ce qu'il arrivera de celui-ci ayant déjà le feu dedans le corps.

Ne vous en mettez pas en peine -- lui dit Filidam -- Je vous assure qu'il n'en mourra point, et qu'il porte dans sa gibecière de quoi guérir tous les maux qu'il se pourra faire, achevons notre voyage nous n'aurons pas trop de temps si vous avez envie de remarquer toutes les particularités de Luxembourg.

Comme il disait ceci, le bateleur ayant mangé toute sa filasse et voyant peu de personnes assemblée prit un sac qu'il fit tourner entre ses mains, et contrefaisant le bruit d'une poule qui veut pondre, afin par ce bruit d'appeler le monde et d'obliger les passants à le regarder.

-- Qu'est ceci -- dit Nicaise --, les hommes pondrent-ils en ce pays-ci qu'ils caquettent comme les poules dans le nôtre ?

Alidor et Filidam se prenant à rire jugèrent bien qu'il fallait remettre la promenade de Luxembourg pour une autrefois et faire les badous avec Nicaise pour tirer plaisir de sa simplicité.

-- Vous verrez bientôt ce qu'il en arrivera -- lui dit Filidam -- si vous voulez que nous arrêtions ici.

-- Sur tout -- lui dit-il -- Ne prenez pas tant garde à lui que vous ne songiez à votre bourse.

Cependant le bateleur tournant son sac [4] dedans et dehors faisait voir qu'il était vide, et Nicaise attentif à le regarder fut étonné qu'après avoir mis le sac derrière lui comme s'il eut voulu pondre il en tira un œuf qu'il mit dans la boîte de son compagnon, puis tournant et retournant son sac le ployant entre ses mains et frappant dessous en fit sortir encore un autre à force de coqueter, et en tira 7 ou 8 de cette façon l'un après l'autre quoi qu'il parait qu'il n'y en eut point dedans le sac.

-- Je ne m'étonne pas -- dit Nicaise -- s'il faisait tant de bruit puisqu'il était si pressé de pondre ; mais je crois que ses œufs doivent être bien durs.

-- Pourquoi -- dit Alidor.

-- Par ce -- répondit Nicaise -- qu'ayant eu le feu dans le corps, il n'est pas possible qu'ils ne se fussent durcis dans son ventre.

-- Cela peut être -- dit Filidam --, mais prenez garde à lui.

Le bateleur fouillant dans sa gibecière tirait tantôt une pierre, un morceau de bois, une boule, et quantité d'autre choses qu'il avalait l'une après l'autre, puis en faisant réunir d'autres différentes, et après avoir bien allongé le col et soulevé son estomac comme un chat qui ne peut faire sortir une arrête qui le tient à la gorge, Nicaise fut étonné qu'il tira de sa bouche dix ou douze aunes de ruban de diverses couleurs. Filidam se prenant à sourire de ce badinage lui demanda ce qui lui en semblait.

-- Je pense -- répondit Nicaise --, que ce pauvre homme est ensorcelé comme la baronne de ... qui voida par sa bouche, étant fille, des épingles, des cheveux, de la soye, de la filasse, des clous, cire d'Espagne et autre choses qui se rencontrent dans la boutique d'un mercier.

Godenor vint à paraître ensuite, c'est un petit homme de bois, que le bateleur nommait ainsi, revêtu d'une robe de diverse couleurs dans laquelle il le faisait passer et repasser entretenant le monde sur le mérite de ce personnage. [5]

-- Il va -- dit-il -- plus vite que la pensée, et revient plus vite que le cheval de Pacolet. Pour le témoigner il lui commanda de s'en aller à Constantinople, et Godenor disparut toute à l'heure, sans qu'on put deviner ce qu'il était devenu : puis lui commandant de revenir il parut en même temps sans laisser aucunes traces de son chemin. Nicaise autant étonné du retour de Godenor qu'il l'avait été de son départ,

-- Je ne pense pas -- dit-il -- que cela se puisse faire sans magie.

Pendant que le bateleur continuant ses tours, passait un bâton au travers de son nez sans se faire mal, se perçait le front d'une alène sans qu'il y parut, se perçait le bras d'un couteau, se coupait le nez sans saigner, la joue d'un cadenas, et la langue d'une aiguille sans qu'il y demeurât après aucune marque, fourrait dans son nez une aiguille de tête jusqu'au bout, avalait un morceau de

plomb qu'il faisait après sortir pas son œil, et faisait quantité d'autres tours du métier, Nicaise criant ouf ouf, puis se prenant rire quand le mal était guéri, avait les yeux et l'esprit si fort attaches à ce qu'il voyait qu'il n'en pouvait divertir sa pensée tant la vue de ces merveilles lui causait d'étonnement. Un gentilhomme de la courte épée, courtisan de la samaritaine jugeant à sa mine qu'il était nouveau venu, l'observait, et l'avait suivi des lors qu'il entra sur le Pont-Neuf, ses discours et ses actions l'ayant confirmé dans son opinion, et fait connaitre que c'était une dupe, il se mêla dans la presse auprès de Nicaise, et fit si bien la badaud avec lui qu'il lui prit sa bourse dans sa poche sans qu'il s'en aperçût. Ayant fait son coup, il se retira vers ses compagnons, les avertit de sa bonne fortune, et leur dit qu'il avait un manteau qui valait bien la peine de le prendre, après avoir bien consulté [6] ensemble, deux de la troupe se résolurent de rejoindre Nicaise, et de trouver moyen de l'entretenir, ils n'eurent pas plutôt formé ce dessein que le bateleur finissant ses tours se mit à distribuer de la poudre à faire éternuer, d'autre pour changer l'eau en vin, et le vin en bière ; de l'onguent pour la rogne, des savonnettes à blanchir les mains, de la poudre à faire l'encre, et de l'onguent pour la brûlure, faisant l'expérience de toutes ces drogues devant le monde, et pour éprouver ce dernier il fit fondre du plomb dans une cuillère de fer, et le versa tout bouillant sur les mains de son compagnon qu'il frotta par après de son onguent, et le guérit en un instant, ce petit miracle charma si fort l'esprit de Nicaise qu'il voulut acheter de toutes ces drogues, il chercha sa bourse pour cet effet, laquelle n'ayant pas rencontrée, il s'imagina que c'était encore un tour de magie, de sorte que s'adressant au bateleur lui dit :

-- Si vous avez envoyé ma bourse avec Godenor à Constantinople, je vous prie de la faire revenir comme lui.

Tout le monde se prit à rire de la naïveté du personnage, et plus encore quand on s'aperçût qu'il parlait tout de bon. Alidor et Filidam ne s'en pouvant empêcher non plus que les autres le retirèrent de la presse afin qu'il ne servit pas de divertissement à cette honorable assemblée, et ayant su de lui qu'il n'y pouvait avoir que dix ou douze écus dedans ils le consolèrent assez facilement dans l'espérance qu'il avait toujours que sa bourse reviendrait dans sa poche, outre que passant au bout du pont du côté de la porte de Nesle il fut diverti de cette pensée par la vue d'un nouvel objet.

C'était un harlequin et un singe montés sur une échelle qui s'amusaient à faire mille badineries avec une marionnette pour obliger le monde à les aller voir. Nicaise était ravi de considérer toutes les postures de cette figure et de l'entendre [7] parler, de sorte qu'étant invité d'entrer par les promesses que faisait le harlequin de faire voir toutes autres choses, il obligea Filidam et Alidor de lui faire compagnie, ce qu'ils firent d'autant plus facilement qu'ils savaient que

Nicaise n'avait plus rien à perdre. Le jeu commença par deux pantalons qui dansèrent sur un petit théâtre. Une pantalonnade avec une infinité de mouvements et de différentes postures, quatre gentilshommes vêtus magnifiquement firent la seconde entrée, 4 demoiselles parées à l'avantage les suivirent, puis firent un ballet figuré tous ensemble, d'autres dansèrent séparément avec leurs maîtresses, quelques-uns prirent querelle et se battirent, les valets dansèrent à leur tour, la guimbarde s'y trouva, la mort y survint, et le diable les emporta, qui fut la conclusion de la pièce. Dans un autre lieu par-dessous une tapisserie trainante à terre, et tendue à la hauteur de six pieds, parurent d'autres marionnettes plus grandes que les premières, dont les unes dansèrent, d'autres coururent la bague à cheval, et d'autres firent quantité de petite discours accompagnés d'actions et de gestes de la tête et des mains qui ne donnaient pas moins d'étonnements à Nicaise que les premières ; Jean des Vignes avec son langage et toutes ses gentillesses vint après remercier la compagnie.

Le jour commençait à décliner lorsque ce divertissement finit, Alidor et Filidam pensant à la retraite passèrent par-dessus le pont afin de s'en retourner, Nicaise qui les suivait voyant dix ou douze personnes assemblés en rond se déroba d'eux pour savoir ce que c'était, il trouva que l'un des messieurs de cette assemblée jouait au tourniquet ou roue de fortune qui est une espèce de blanque faite [8] en forme de cadran d'horloge dont l'aiguille se tourne, et quand elle s'arrête sur certains chiffres on gagne ce qui est écrit sur le livre, sur d'autres chiffres on perd son argent sans rien emporter. Pendant que celui-ci hasardait son argent à la fortune. Un grand filou vêtu de rouge accosta Nicaise, et cherchant le moyen de faire connaissance il lui dit :

-- Monsieur je crois que j'ai eu l'honneur de vous voir quelque parts, de quel pays êtes vous ?

-- Je suis de Bourgogne -- répondit Nicaise -- mais je ne pense pas que vous m'avez jamais vu, car je ne suis pas arrivé en cette ville qu'avant-hier à six heures du soir et ne suis point sorti qu'aujourd'hui.

-- Il faut -- répondit le filou -- que j'ai eu l'honneur de votre connaissance en votre pays.

-- Voir -- dit Nicaise --, quand j'étais chez ma grande mère Gaulart à Lyon elle ne voulait pas que je sortisse que pour aller au collège où l'on me menait tous les jours.

-- Quoi -- dit le filou -- vous êtes donc petit fils de Madame Gaulart, ah, que je vous embrasse, c'était la meilleure amie que j'eusse en ce pays-là, et ne l'avais pas refusée de tout mon bien si elle en eut eu affaire, je vous ai mille fois vu chez elle, mais vous êtes devenu si grand depuis ce temps-là que il y a eu de la peine à vous reconnaître.

Nicaise ne pouvait pas répondre à tant d'embrassades et de caresses, que par des révérences, et le compliment ordinaire, votre serviteur, tant il était étonné d'une si merveilleuse rencontre. Le

filou qui le voulait engager plus avant lui demanda si sa grande mère ne lui avait jamais parlé de Monsieur de la Grippe.

-- Non -- répondit Nicaise.

-- C'est que vous étiez trop jeune -- dit le filou -- car j'étais de ses bons amis et vous promets qu'en sa considération je vous servirai. Comme je passais [9] tantôt par ici il me semble que vous étiez en peine parmi beaucoup de monde qui étaient assemblés de l'autre côté du pont, je ne m'y suis pas arrêté faute de vous avoir reconnu, mais si je savais qu'il y eut eu quelqu'un qui vous eut offensé, et qu'il ne tient qu'à lui donner cent coups de bâton pour vous satisfaire, je lui romprais bras et jambes.

-- Je vous remercie de votre bonne volonté -- dit Nicaise -- mais quand vous auriez dessein de l'exécuter contre celui qui m'a mis dans la peine où vous m'avez vu, je crois que vous ne le pouviez pas, car il se rendait aussitôt invisible, et vous ôterait le moyen de le trouver. C'est un magicien qui faisait des choses étranges que je regardais avec beaucoup d'autres, il avait un petit homme nommé Godenor avec une casaque sans manches de toutes couleurs comme les cotillons des bressanes et quasi de la même forme, excepté quelle n'était pas plissée par le haut. Le magicien voulait l'envoyer à Constantinople, et lui ne voulait point partir sans argent, le magicien n'ayant cela lui a dit, tiens Godenor, va-t'en promptement voilà une poignée de quarts d'écus que je te donne pour faire ton voyage. Il est vrai qu'il a ouvert la main sur lui en lui disant cela et que je n'ai point vu d'argent qu'il lui baillé, mais comme Godenor est disparu tout aussi tôt, je crois que le magicien lui a bien pu donner des quarts d'écus invisiblement, et que ne voulant pas qu'il lui en coûtât rien du sien, il a par les secrets de sa magie tiré l'argent de ma poche sans que je m'en sois aperçu pour lui donner, je ne sais s'il y a loin d'ici à Constantinople, mais Godenor a si peu tardé pour en revenir que je [10] n'aurais pas eu le temps de boire un coup, de sorte qu'il ne peut pas avoir dépensé son argent, et néanmoins il lui est demeuré tout entier son maître ne lui en ayant pas demandé de compte.

Le Sieur de la Grippe se riant de la sottise de ce niais,

-- Je suis trop votre serviteur -- lui dit-t-il -- pour souffrir que l'on vous affronte de la façon. Je connais un de ces magiciens qui vous fera revenir votre argent malgré celui qui le retient, il est leur maître à tous, et il n'y en a pas un qui ne soit contraint d'obéir à ses charmes. Nous l'irons trouver si vous désirez, il n'est qu'à trois pas d'ici. Je vous promets qu'en ma considération non seulement il fera revenir votre argent, mais encore il vous fera voir bien autres merveilles que celles que vous avez vu.

L'espérance de retrouver sa bourse, et de s'exempter de la raillerie d'Alidor et de Filidam, qui s'étaient moqués de lui, obligea autant Nicaise de consentir à cette proposition que le dessein de voir quelque chose de nouveau, il crut même qu'il ne devait point les chercher pour les mener avec lui afin qu'ils ne fussent pas moins étonnés de voir sa bourse retournée, que lui de l'avoir perdue. Le Sieur de la Grippe voyant que la dupe donnait dans le panneau, dit à son laquais Hapetout :

-- Allez-vous en dire à Monsieur de la Serre qui demeure à la harpe qu'il m'attende.

Un petit apprentif coupeur de bourse tout déchiré reçut ce commandement, la main au chapeau, cependant que ce nommé la Serre qui le nez dans son manteau avait pris part à tout ce dialogue s'approcha sans faire semblant de rien, et la Grippe lui dit tout bas :

-- Porte ta gibecière et serre le manteau.

Ce pas de paroles fit assez comprendre au Sieur de la Serre l'intention de son com [11] pagnon, et ce qu'il avait à faire pour l'exécuter. Il s'alla rendre aussitôt avec le laquais qui faisait semblant de ne le pas connaître, dans un cabaret au bout du pont qui leur servait de retraite ordinaire. Le Sieur de la Grippe et Nicaise y survinrent incontinent après et furent reçus du magicien supposé d'assez bonne grâce.

-- Vous ne m'auriez pas trouvé ici -- dit-il au Sieur de la Grippe -- si je n'eusse prévu par les secrets de ma science que vous y deviez venir me consulter pour ce gentilhomme là -- en montrant Nicaise -- qui sera dorénavant l'un des meilleurs amis que vous ayez, quoi que la connaissance n'en soit faites que d'aujourd'hui.

La Grippe craignant que le magicien ne devinât pas bien, lui dit :

-- Il y a longtemps que je connais monsieur.

Je le sais bien -- lui dit-il -- vous l'avez vu à Lyon chez sa grande mère qui était de vos bonnes amies, et l'avez reconnu seulement aujourd'hui. Mais afin que vous ne vous étonniez pas de ce que j'ai dit, et que vous croyez qu'il n'y a rien qui soit caché à ma connaissance je vous veux dire moi-même le suite qui vous oblige de me visiter, monsieur Gaulart --

que voilà, Nicaise interrompant :

-- On ne m'appelle pas comme cela -- lui dit-il.

Le magicien bien étonné, pensant avoir mal retenu ce que Nicaise avait dit à la Grippe sur le Pont-Neuf, lui demanda son nom.

-- On m'appelle Nicaise -- répondit-il.

Il jugea de cette réponse la sottise du jeune homme, et continuant de l'interroger, il lui demanda le nom de son père.

-- Il s'appellait Guillaume pour vous servir -- répondit Nicaise.

-- Est-il pas mort? -- demanda le magicien.

-- Il y a longtemps -- répondit Nicaise.

Les deux filous se prenant à rire, la Serre dit au même temps :

-- Dieu lui donne bonne vie et longue puisqu'il est [12] à mon service longtemps après sa mort. Je vous demandais son surnom qui est le nom de votre famille et non pas son nom propre.

-- C'était Guillaume Gaulart comme mon grand-père -- répondit Nicaise.

-- On doit donc vous appeler -- dit le magicien -- Nicaise Gaulart comme votre père, et je ne m'étais pas trompé. Quoi qu'il en soit, monsieur Nicaise qui ne vous nommez pas Gaulart, vous venez ici pour retrouver votre argent que le grand sorcier Breluc Breloc a envoyé à Constantinople avec Godenor, encore que nous ne défaissions jamais ce que d'autres magiciens ont fait, je veux bien vous témoigner en faveur de Monsieur de la Grippe, qu'il n'est pas plus puissant que moi, et que malgré lui je tirerai votre bourse de ses mains pour la remettre dans votre poche. Sachez qu'à mon seul commandement tous les diables obéissent, et qu'ils m'apportent invisiblement tout ce que je leur demande. Pour vous le faire voir prenez garde à moi, voilà une boîte plaine de blé que je mets sur le bout de cette table, à cet autre bout j'y met cette petite cloche et rien dessous, je veux que tout le bled de la boîte passe sous la cloche, prenez y garde prêt passe.

En disant cela il frappa d'un petit bâton et la boîte se trouva vide, et le blé se rencontra sous la cloche, dont Nicaise fut bien étonné ne sachant par où il était passé.

-- Prenez garde à cet autre -- continua le magicien --, voilà deux sonnettes enchantées qui serviraient autrefois à l'aigle de Jupiter. J'en mets une dans ma main gauche et l'autre dans ma droite. Je veux sans que mes mains s'approchent que les deux sonnettes se retrouvent [13] ensemble, ce qui fut fait avec tant d'adresse que Nicaise ne vit point passer celle de la main droite dans la gauche, où elles se trouvèrent toutes deux.

-- C'est ainsi -- dit le magicien -- que je veux que votre bourse revienne dans votre poche sans que vous sachiez comment elle y sera rentrée, mais pour vous montrer, qu'il n'y a point de coffre assez fort pour la retenir. Voyez ces jetons qui sont dans cette boîte, je les mets sur la table, et veux qu'ils passent au travers pour revenir dans ma main sans que la table soit endommagée. Prenez y garde.

En disant cela, il mit sa main sous la table et frappant trois coups avec sa baguette en marmottant quelques paroles. Nicaise entendit les jetons tomber dans la main du magicien, et vit qu'ils n'étaient plus sur la table qui ne fut pourtant nullement percée.

-- Quand même vous voudriez -- continua ce magicien -- empêcher que votre bourse ne rentrât dans votre poche et que vous l'auriez cousue, elle ne laissait pas malgré vous d'y passer, et pour vous le montrer voyez cette bague, je l'enveloppe dans ce mouchoir, j'entortille le mouchoir à l'entour de ce petit bâton, tenez le bâton par les deux bouts, je veux malgré vous que la bague sorte du mouchoir et que le bâton passe dedans.

Nicaise tenant le bâton avec les deux mains de toute sa force, fut surpris quand après que le magicien eut tiré le mouchoir il vit la bague tourner à l'entour du bâton, et ne douta plus que sa bourse ne revint dans sa poche aussi facilement, ce qu'il témoigne au magicien le suppliant, après tant de merveilles qu'il lui avait fait voir, de faire revenir son argent.

-- Je suis bien aisé -- répondit le magicien --, de vous avoir fait [14] voir un échantillon de ce que je sais faire afin que vous ne doutiez pas mon pouvoir, mais parce que c'est un de mes compagnons qui par un secret de magie a tiré votre argent de votre poche, il est nécessaire d'employer des charmes plus forts que les siens, et d'user de plus de cérémonies pour le retirer.

En disant cela il fit un cercle dans la chambre, marmotta quelques paroles obscures entre ses dents, et fit mettre Nicaise au milieu de cercle sans chapeau ni manteau, le dos tourné vers la porte, tenant un balai entre ses mains sur lequel le magicien avait fait quelques simagrées, pour empêcher, disait-il, que Nicaise n'eût peur de ce qu'il pourrait voir, puis lui ayant défendu de sortir hors du cercle à peine d'avoir le col rompu, il ferma toutes les fenêtres et fit quantité de tours à l'entour de lui en marmottant toujours, cependant que le Sieur de la Grippe, ployant le manteau et le chapeau sous son bras, faisait retraite. Comme il se vit partie, il dit à Nicaise qu'il verrait incontinent celui qui lui devait rapporter sa bourse pourvue que sans branler de sa place il eut un moment de patience, et en même temps, s'enveloppant de la nappe qui était sur la table, il prit une chandelle allumée avec une feuille de papier qu'il mit derrière, et tenant un tison de feu dans sa bouche il revint trouver Nicaise en cette posture, criant et hurlant comme un démoniaque, jetant le feu par la bouche comme un démon et réplissant la chambre de flammes de feu avec de la poix raisiné en poudre qu'il jetait contre sa chandelle, dont Nicaise eut si grande frayeur que sans redemander sa bourse ni reprendre son chapeau ni son manteau, il gagna les montées bien heureux de ne s'être pas rompu le col en les descendant [15] et s'enfuit avec tant de vitesse que je crois qu'il courrait encore, si Filidam et Alidor qui étaient en peine de lui de ne l'eussent rencontré courant en cet équipage.

L'ayant arrêté, Alidor lui demanda d'où il venait, et pourquoi il les avait quitté, mais Nicaise ne pouvant parler de l'effroi qu'il avait eu, fut longtemps sans répondre, à la fin il leur dit ce qui s'était passé, la rencontre qu'il avait faite d'un gentilhomme qui l'avait mené chez un magicien pour

retrouver sa bourse, ce que le magicien lui avait fait voir, les défenses qu'il lui avait faites de ne bouger du cercle que le mystère ne fût fini, et la peur qu'il avait eue d'un diable blanc qui jetait le feu par la gueule, et qu'il croyait que le gentilhomme avait le col rompu.

-- Votre chapeau et votre manteau où sont-ils ? -- dit Alidor.

-- Ils y sont demeurés -- dit Nicaise -- mais je n'ai garde de les aller requérir, le diable me romprait le col à cause que je suis sorti du cercle.

Alidor et Filidam y voulurent aller pensant trouver encore les filous, mais leur peine fut inutile, car Nicaise ne put jamais reconnaître la maison, de sorte qu'ils furent contraints de lui donner la casaque et le chapeau d'un laquais pour retourner au logis où ils s'en allèrent lui faisant compter par le menu tout ce qui lui était arrivé dans cette rencontre.

Alidor retourné chez lui pria Filidam d'y coucher, ce qu'il ne refusa point, parce que outre qu'il était tard, ils trouvèrent un mot de lettre de la part de Célimène qui les priaient tous deux de l'aller voir chez elle aux champs où elle avait mené Filis et quelques autres de ses voisines pour passer le temps des vendange. Ils résolurent [16] de partir le lendemain, ce qu'ils effectuèrent, et y arrivèrent sur le soir. Après les salutations ordinaires, la promenade et le souper, Filidam mit Nicaise sur le discours de ce qu'il avait vu le jour précédent sur le Pont-Neuf. Nicaise en fit le récit d'une façon si naïve qu'il fit rire toute la compagnie, et chacun connaissant l'esprit du personnage s'efforçait d'en tirer son divertissement. Célimène, l'une des plus vertueuses femmes du monde et l'esprit le plus agréable qui se peut trouver, fut la première à prendre le parti de Nicaise, soit qu'elle se voulut moquer plus adroitement de sa simplicité, ou qu'en effet elle eut dessein de l'excuser.

-- Nous avons d'ordinaire -- dit-elle -- tant d'inclination à remarquer les défauts d'autrui que nous n'avons point de temps pour épplucher les nôtres, et ce qui est ridicule parmi nous c'est que nous sommes souvent enclins aux même fautes que nous blâmons. J'avoue qu'en matière de tours de passe passe, je ne suis pas plus savante que Nicaise, et s'il y a de la différence entre lui et moi, c'est que je considère les bateleurs comme très subtiles, et non pas comme magiciens. Leur adresse est si grande qu'après en avoir vu plusieurs en diverses rencontres, même des personnes de condition qui s'y divertissent quelques fois, et les avoir attentivement considérés pour découvrir leur finesses, je n'en ai jamais pu rien deviner, plus je les ai observé moins je suis devenu savante, et me suis trouvée contrainte de confesser que n'étant point sorciers il fallait qu'ils fussent bien adroits puis qu'ils pouvaient tromper la vue, le plus subtile de tous les sens. Chacun applaudit à ce discours qui donna suite à toute la compagnie de rapporter en particulier tous les tours que chacun avait vu faire, l'un en faisait un conte, l'autre un autre, chacun le récitait avec étonnement, [17] le déduisant en

sorte qu'il le faisait passer pour une merveille, et des choses possibles on vint jusqu'aux impossibles, comme de faire sortir des personnages d'une tapisserie pour servir à table, et les renvoyer à leur place aussi bien recousus que s'ils n'en fussent jamais sortis, et d'autres tours de pareille nature fondés sur oui-dire, que personne n'a jamais vu.

Filidam souriait à chaque tour, dont on faisait le récit, et témoignait par ses discours et par son action que la merveille n'était pas si grande qu'il n'en put bien faire autant s'il y était préparé, et pour le faire voir, prit des cartes, en montra une, et l'ayant donnée, elle se trouva changée en une autre, en fit tirer une du jeu, et l'ayant remise la retrouva après les avoir mêlées; en fit choisir une par tous ceux de la compagnie, puis avec une seule carte il montra à chacun celle qu'il avait tirée, jeta le jeu sur la table, et dit à l'un de la troupe qu'il en remarquât une, puis sans autre cérémonie la retira du jeu, il en fit beaucoup d'autres que l'on tâchait de deviner à mesure qu'il les faisait, et tel pensait avoir trouvé la finesse qui en était bien éloigné, cela fut cause que Célimène reprit son discours.

-- Je savais bien -- dit-elle --, que je ne serais pas seul compagne de Nicaise. Vous n'êtes pas plus savant que nous, puisque vous n'avez rien pu deviner de ce que Filidam nous a fait voir, qui n'est qu'un échantillon de ce qu'il peut faire, ne vous étonnez donc plus si Nicaise nouvellement arrivé, qui n'a jamais rien vu de semblable, a réputé pour magie ce qui ne se fait que par adresse. Si Filidam avait assez de complaisance pour la compagnie, il nous tirerait de l'étonnement [18] que nous cause notre ignorance, et nous découvrirait tous les moyens dont se servent les bateleurs pour faire leurs tours de passe passe. Mais afin qu'il ne s'excuse pas sur ce qu'il n'y est pas préparé, et que nous les puissions plus facilement retenir, je voudrais l'obliger à nous faire sur le papier des figures qui nous fissent comprendre ce qu'il désigne assez bien pour cela, et je me promets qu'il ne me refusera point, si tout la compagnie joint ses prières avec les miennes.

-- Mon inclination -- répondit Filidam -- n'est que trop portée à vous obéir sans attendre prières, si ce que vous me demandez était dans mon pouvoir, mais Madame je vous prie de considérer qu'outre la quantité de figures qu'il me faudra faire, il me sera très difficile de m'expliquer sur cette matière, et de me bien faire entendre. Joint que quand j'y pourrais parvenir vous en auriez bien peu de satisfaction, parce qu'il n'y a rien de si plat que les tours de batelage quand ils sont découverts. Toute la grâce ne consiste qu'à les faire subtilement et à propos, et je sais qu'en vous les enseignant de la façon que vous les désirez, vous n'y prendrez aucun plaisir et en mépriserez la science sitôt que vous l'aurez connues. Il est de cette connaissance, comme de ses lampes ardentes, que l'antiquité renfermait dans les monuments, dont le feu s'est conservé par plusieurs siècles, sitôt quelle sont pris l'air leur lumière s'est éteintes, et cette flamme, qui s'était si longtemps fait admirer,

s'est évanouie au même instant que le verre qui la couvrait a été cassé. Si je découvre l'adresse des bateleurs on ne les admirera plus, j'ôterai le plaisir qu'on reçoit de les voir faire, et à plusieurs qui s'en mêlent le moyen de gagner leur vie. D'ailleurs quel profit tireriez-vous d'une chose inutile, les esprits excellents [19] semblables à ceux de toute la compagnie ne doivent avoir que des exploits sérieux et ne pas même chercher quelques divertissements dont ils ne puissent tirer quelque profit. Le métier du batelage est infâme, les bateleurs sont gens de néant inutiles à leur pays que les républiques bien policées ont souvent chassés de leurs terres. Ils sont dans le mépris et l'approubre de tout le monde, et ne gagnent leur vie qu'en qualité de fols, propres à faire rire ceux qui les regardent. Pourquoi voulez-vous m'obliger à vous apprendre une chose dont la connaissance est même blâmable ? Toute la gloire que j'en pourrais rapporter se ferait de passer dans votre esprit pour un bon bateleur, c'est à dire pour un bouffon. L'on pourrait tirer cette conséquence infaillible de mon esprit, que faisant état de ces badineries je n'aurais pas la connaissance de bonnes choses, et que mes emplois ne seraient pas d'un honnête homme si je me plaisais au métier des fainéants. Il n'y a rien de si inutile que de savoir toutes choses, il suffit de connaître les bonnes, l'ignorance des mauvaises est avantageuse, et jamais homme ne fut blâmé pour ne pas connaître ce qu'il ne doit pas savoir. L'histoire n'a-t-elle pas décrié Néron pour s'être attaché à de semblables divertissements, et la réputation de quelques autres n'a-t-elle pas été flétrie pour avoir chéri des emplois indignes de leur qualités ? Si quelques personnes de condition même de grand esprit employées dans les affaires d'état ont su et, quelque fois exercé, ce badinage, ce n'a jamais été le fondement de leur gloire, ni l'origine dont l'estime que l'on a [20] fait d'eux est découlée. L'exemple des grands n'est pas sur pour tout le monde, quoique tous les oiseaux ayant des plumes ils ne peuvent pas tous suivre l'aigle dans son vol. Parmi ceux qui tâchent d'imiter les actions d'autrui les uns font tout le contraire de ce qu'ils se proposent, les autres font les choses différentes et quelques-uns approchant de plus près de leur objet font bien la même chose mais d'une autre manière. Caton, qui portait le faix de la république Romaine, et Solon, le législateur de la Grèce, avaient coutume de noyer quelque fois leurs sens dedans le vin, et de réparer par ce moyen les forces de leur esprit. Tel qui voudra se proposer ces grands personnages pour patrons de sa vie ne les imitera peut-être qu'en cette seule partie, c'est qu'il boira, parce qu'Alexandre aimait aussi le vin, faut-il que tous les grands capitaines fussent yvrognes, et que ce qu'ils ne faisaient que très rarement et par forme de remède, que nous le fassions continuellement même au préjudice de notre santé, ou de notre réputation ? Toutes les actions des grands ne sont pas imitables, ils en ont fait de glorieuses et d'héroïques qui nous les ont fait admirer et passer pour des demi-dieux, mais comme ils étaient hommes, ils en ont fait de trainantes et de

basses que nous ne devons jamais pratiquer que par nécessité. Il faut que l'esprit de l'homme s'élève au-dessus de ses bassesses, et comme il est créé pour les grandes choses, qu'il laisse au corps les terrestres et périssables pour sa nourriture, et réserve pour lui les plus relevées et spirituelles pour son entretien. Les divertissements que vous avez coutume de [21] prendre sont plus sérieux et plus utiles que ceux que vous désirez que je vous donne, c'est pourquoi je vous supplie pour votre profit et pour mon honneur de me dispenser de vous faire perdre le temps que vous pouvez mieux employer.

Alidor remarquant aux visages de tous ceux de la compagnie que les excuses de Filidam ne leur plaisaient pas, répondit pour tous en cette façon :

-- Nous voulons croire, Filidam, que la prière qui vous a été faite vous donnera de la peine à cause de la quantité des diverses figures qu'il sera besoin que vous fassiez, et qu'il n'est pas si facile de faire entendre des tours de main, que de les pratiquer : mais outre que nous connaissons l'avantage que vous avez à manier le crayon, et la facilité de tous bien expliquer, vous devez être assuré de la récompense qui doit satisfaire les honnêtes gens, qui sera de vous être obligés de la peine que vous aurez pris, et de vous en savoir gré. Ne nous alléguez point le peu de satisfaction que nous tirerons de la connaissance de toutes ces subtilités, quand nous n'aurions que le plaisir de vous entendre. Nous serons assez contents et nous retirerons cet avantage de votre discours que nous n'admirerons plus ce qui ne le mérite pas après que vous nous aurez délivrés de l'ignorance qui nous cause cette admiration. Ne craignez pas que la faveur que vous ferez à cette compagnie de lui enseigner le secret de tous ces tours les rende communs. Nous vous promettons si vous les désirez de ne les montrer à personne, mais je vous puis assurer que quand même ce que vous nous en direz serait imprimé qu'il y en aurait beaucoup [22] plus qui ne connaîtraient pas votre livre que de ceux qui le liraient, de sorte qu'il resterait encore assez de personnes dans l'ignorance pour courir après ceux qui les pratiqueront et pour les admirer. Quand même tout le monde le devrait savoir, que vous importerait-il ? Les sciences sont de la nature du feu, quoi qu'elles se communiquent elles ne diminuent point. Un flambeau n'a pas moins de lumières après en avoir allumé une infinité d'autres qu'il en avait auparavant, et vous ne saurez pas moins ce que vous savez, pour l'avoir appris à tout le monde. Vous serez cause si cela peut arriver que les beaux esprits qui méprisent toujours ce qu'ils savent de commun travailleront à rechercher quelques tours nouveaux, et trouveront possible quelque chose de plus utile et de plus divertissant. Si les premières inventeurs des arts et des sciences n'eussent point découvert leurs inventions, elles n'eussent jamais été perfectionnées, et non seulement on n'eut jamais rien ajouté à leurs premières pensées, mais encore elles ne nous eussent pas servi de lumières

pour passer à d'autres beaucoup plus excellentes. Que savez-vous, si quelque esprit curieux examinant les raisons qui font réussir ces vécues, qui sont quelque fois plus fondées sur des démonstrations mathématiques que sur l'adresse des mains, n'en tirera pas des inventions utiles pour les arts, et pour la commodité de la vie ? Les bon esprits font profit de tout et tirent même du fruit de la connaissance des choses mauvaises, comme les abeilles qui savent cueillir le miel sur les fleurs de mauvaise odeur. Quand il arriverait qu'on n'en pourrait tirer autre avantage que de s'en divertir, je trouve que c'est assez. Non-seulement les jeux ne [23] sont pas défendus quand ils sont innocents, mais les dieux même les aiment, dit Platon, les grands les recherchent, et de toutes sortes de conditions vous ne voyez personne qui ne soit bien aisé de réparer les forces du corps par le divertissement de l'esprit. Quoi qu'il n'y en ait pas un dans cette compagnie qui n'ait des emplois plus sérieux, il est certain qu'il n'y a aussi personne, et je m'assure que je n'en serai pas dédit, qui se puisse toujours tenir assiduellement dans son occupation ordinaire. Les forces des hommes, soit pour l'esprit, soit pour le corps, ne sont pas infinies, il faut du relâche à leur travaux ou l'un et l'autre tombent bientôt en langueur. S'il est permis à tout le monde et même nécessaire de se divertir, pourquoi nous voulez-vous priver du divertissement que nous avons jugé le plus agréable ? Nous n'estimons pas que la connaissance des tours de souplesse soit si blâmable comme vous nous le voulez persuader, il n'y a qu'esprit et adresse, et l'un et l'autre sont avantageux à celui qui les possède, pourvu qu'il ne s'en serve point à mauvaise fin. Mais la fin des tours de passe passé ne saurait être mauvaise puisqu'ils n'ont pour but que le simple divertissement de ceux qui les pratiquent, et qui les regardent. De les blâmer, parce que ce sont ordinairement des personnes de basse étoffe qui s'y emploient, je vous avoue que c'est peut-être la seule raison qui les a rendus méprisables. L'on méprise les bateleurs parce que ce sont fainéants qui s'exposent à la vue et à la visée de tout le monde, et qui pouvant faire un meilleur métier ne s'étudient qu'à se rendre ridicules afin de tirer quelque teston ou quelque franche lippée. C'est pourquoi on a quelque fois chassé les [24] personnes qui vivent de la façon de certaines républiques comme frelons qui mangent le miel des abeilles sans avoir la peine de les amasser, mais dans les états bien policés non seulement ils sont été soufferts, mais quelques fois appelés, et ce parce qu'il faut de nécessité du divertissement du peuple, et que celui-ci étant jugé le plus innocent, le peuple en tire cet avantage qu'il réveille l'esprit, et peut épargner l'argent qu'il emploierait aux débauches et aux jeux de hasards, dont il arrive ordinairement de malheureuses suites. Bien qu'on ne face pas état de bateleurs, l'on ne blâme point les personnes de condition qui connaissent leurs suppléments, parce qu'elles ne peuvent être jugées mauvaises, et que s'ils en usent, c'est toujours rarement et à propos suivant les lieux et les occasions où ils se

rencontrent. Au contraire, j'oserais quasi dire que cela peut contribuer en quelque façon à l'estime d'un honnête homme, parce que s'il arrive que l'on s'étonne de ces subtilités, il fait comme vous avez fait tantôt. Il les méprise et en peut découvrir la raison, comme nous espérons que vous ferez, et ainsi satisfaire la compagnie. Il peut quand il lui plait divertir agréablement ses amis et se faire estimer de belle humeur, l'on remarque sa grâce à les pratiquer, ses discours charment les oreilles, son adresse éblouit les yeux, toutes ses actions le font admirer, et l'on croit qu'il n'ignore pas les choses nécessaires, puis qu'il sait même les inutiles. Il n'y a rien de si doux que de tout savoir pourvu que l'on n'en abuse pas, et qu'à l'on en veuille profiter. Néron et quelques autres de même condition, que lui seront éternellement blâmés de s'être attachés à des choses indignes de leur qualité parce [25] qu'ils en ont fait leurs principaux emplois, ne se sont amusés qu'à tenir les rênes des chevaux en faisant le métier de cochers, et ont abandonné celles de l'état oubliant le devoir des rois. Nous ne voulons pas imiter ceux-là, ni faire une occupation de ce que vous nous enseignerez pour le pratiquer inconsidérément, mais seulement nous divertir en l'apprenant, et le sachant nous exempter de l'étonnement et de l'ignorance de Nicaise. N'ayez pas peur que nous en usions mal, je m'assure que la plus part de cette compagnie se contentera de l'avoir appris sans le pratiquer, et comme nous ne voulons pas que cet entretien ne tienne lieu que de divertissement, nous ne vous demandons aussi que le temps que vous avez destiné pour votre plaisir à la campagne. C'est pourquoi je n'estime pas que vous puissiez refuser à la compagnie la prière que l'on vous a faite si vous ne voulez perdre l'estime que ces dames font de votre courtoisie.

Filidam voulait répliquer à ce discours lorsque Filis prit la parole :

-- Ne cherchez point de nouvelles excuses -- lui dit-elle --, je vous assure qu'elles ne seront point reçues. Toute la compagnie le désire, et moi je vous en prie, ne perdez point la grâce de la faveur que vous nous ferez en nous faisant obtenir par importunité, ce que vous deviez céder à la première requête de Célimène.

Filidam connut bien à ce discours qu'il fallait obéir.

-- Je ne me suis pas défendu -- dit-il -- pour me dispenser de l'obéissance que je vous dois, mais pour vous témoigner le peu d'estime que je fais du batelage, et pour vous avertir du peu de satisfaction que vous recevrez de sa connaissance afin que si vous ne prenez pas grand plaisir à ce que je [26] vous en dirai vous n'en imputiez la faute qu'à vous-même. Je veux bien commencer dès ce soir à vous en donner les premières maximes remettant le reste pour une autre fois, et vous avertir qu'encore que l'on peut faire quelque distinction entre tous ces tours, et les diviser en 3 parties, savoir de ceux qui se font purement par subtilité, comme les jeux de main ; de ceux qui se font sans

subtilité par le moyen de la forme de l'instrument, comme certaines bourses et boîtes ; et de ceux qui participent de tous les deux, ayant besoin pour les faire réussir de la subtilité des mains et de la forme de l'instrument. Vous me permettrez néanmoins de ne point observer cet ordre, et de vous les déduire à mesure que ma mémoire me les fournira. J'espère que vous prendrez dans cette diversité plus de plaisir à les entendre, et j'aurai moins de peine à les rechercher.

-- Les qualités requises à ceux qui se veulent mêler du batelage sont d'être hardis et en quelque façon effrontés pour paraître devant le monde, abondants en paroles, inventifs dans leurs discours, et prompts dans les reparties, afin de charmer ceux qui les écoutent par leur babil, et ne demeurer jamais courts quand on les attaque, qu'ils soient très subtils de la main, et qu'ils prennent leur temps pour bien cacher leurs jeux, qu'ils ne recommencent jamais un tour deux fois de peur que l'on ne le découvre, et si d'aventure l'on en devienne quelqu'un, ou que l'on les surprenne, qu'ils aient l'adresse de passer à d'autres, et laissent ceux qui les regardent dans l'incertitude de savoir s'ils en ont véritablement trouvé le secret, c'est pourquoi il est besoin qu'ils se soient exercé plusieurs fois [27] en particulier pour s'acquérir l'adresse et la promptitude nécessaire avant que de se hasarder devant le monde.

-- Le premier meuble du batelage est la gibecière qui est une manière de grande bourse qui s'ouvre des deux côtés environ de la grandeur et de la forme des fauconniers qui se mettent à l'arçon de la selle. Si les deux côtés étaient joints ensemble, au milieu qui fait la séparation des deux ouvertures, l'on met une verge de fer pour tenir la gibecière en état, dans le milieu de laquelle il y a un trou où passe un morceau de fer rivé par-dessous qui tourne néanmoins facilement dans le trou afin de changer de côté quand on veut sans incommodité. L'autre bout de ce morceau de fer est rivé de même dans un crochet à ressort qui s'attache à la ceinture ou bien se passe dans un anneau qui est au bout d'une forme de baudrier que l'on met dans le col pour porter la gibecière.

À mesure que Filidam s'expliquait, ayant tiré de sa poche un morceau de papier et un crayon, il désignait un gibecière, puis ajouta :

-- Je ne doute pas que vous ne sachiez comment elle est faite, néanmoins pour satisfaire au commandement qui m'a été fait, et pour me faire mieux entendre en voilà la figure, comme si elle était ouverte, mais vous remarquerez qu'au-dedans de chaque côté, on y pratique de petits boursous qui servent à mettre certaines petites choses qui ne se pourraient autrement trouver à point nommé, comme des bagues, des jetons, des sonnettes, des boutons et choses semblables. [28]



Après que chacun eut considéré cette figure, Filidam continua :

-- La gibecière ne va jamais sans le bâton de Maître Bontemps, c'est ainsi que les bateleurs appellent une petite baguette d'environ un pied de long, qu'ils font tourner sur leurs doigts, et qui sert beaucoup à la grâce de leurs actions, et à cacher leur jeu. Ils sont aussi toujours fournis de poudre d'oribus, d'onguent miton mitaine et de semblables drogues invisibles avec lesquelles néanmoins ils opèrent [29] toutes leur merveilles, car c'est toujours sous prétexte de prendre dans la gibecière de la poudre d'oribus ou d'autres choses qu'ils font leurs tours, et qu'au lieu de prendre de cette poudre ils mettent dans la gibecière ce qu'ils veulent cacher, et rapportent leurs mains pleines de rien, qu'ils versent à poignée sur leur enchantement. Cette badinerie s'appelle parmi eux l'enjôle, parce que par le moyen de cette cérémonie ils enjôlent et trompent les yeux des regardants, et c'est en quoi consiste toute leur magie. Néanmoins, puisque le Pont-Neuf a donné suite à cet entretien, et que Nicaise a pris les bateleurs pour des magiciens, j'appellerai dorénavant ce divertissement, la magie du Pont-Neuf, et ce sera sous ce titre que je continuerai à vous en découvrir tous les tours, mais j'ai peur que je n'ai prophétisé, et que si ce que je vous en ai dit, vous ne soyez dégoutés d'en apprendre d'avantage.

Toute la compagnie témoigna de l'affection de ce qu'elle venait d'entendre, et pria Filidam de vouloir continuer, mais parce qu'il était tard la partie fut remise au lendemain, et chacun se retira dans l'appartement qui lui était préparé.

[30]

[31]

La magie du Pont-Neuf où sont contenues les jeux et subtilités des bateleurs.

Livre 2.

L'heure était si avancée le lendemain quand les dames furent habillées que l'on remit d'entendre Filidam après le diner. Les tables levées on lui fit apporter du papier, et Célimène le pria de vouloir continuer le discours qu'il avait commencé le jour précédent.

-- Je vous ai fait voir -- dit-il --, les deux premiers meubles du batelage, savoir la gibecière et le bâton de maitre Bontemps, je ne m'arrêterai point à vous déduire les autres qu' à mesure que je vous ferai connaître leur usage en vous découvrant les tours du métier. Le première tour qui surprit Nicaise ce fut de voir.

I

Manger de la filasse et jeter le feu par la bouche.

-- C'est d'ordinaire par celui-là que les bateleurs commencent parce qu'il est fort propre pour arrêter le monde à les regarder. Le secret ne consiste qu' à envelopper un charbon de feu dans la filasse, et le mettre dans la bouche, le feu brûle et consomme la filasse, ce qui leur fait rendre, en soufflant, quelques étincelles dans une grosse fumée, et parce que le feu les pourrait brûler s'ils ne lui fournissaient nouvelle matière ils tirent toujours de la filasse dont ils entortillent le charbon de feu avec [32] la lqngue : Par ce moyen ils ne se brûlent pas, et le charbon se conserve longtemps allumé à cause de l'air qu'ils lui donnent en soufflant. Ceux qui ont souvent l'eau à la bouche ne réussissent pas à ce tour ici, parce qu'ils éteignent incontinent le feu. Pour la cendre de la filasse, elle sort parmi la fumée, et quand ils sentent que le feu est éteint, ils ôtent le charbon de leur bouche adroitement.

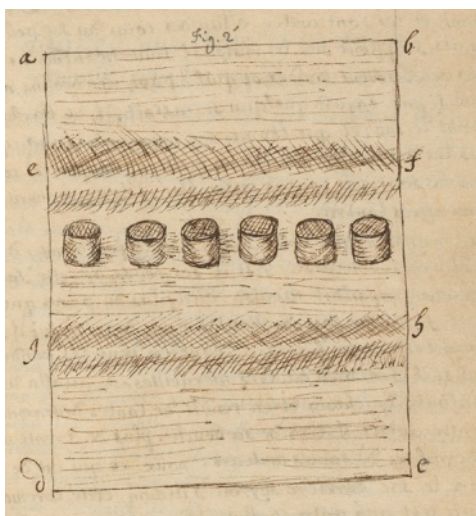
-- Passez à d'autres - dit Filis -- s'ils sont tous de cette nature, je renonce au batelage ; je crains trop de me brûler.

-- Cela peut arriver -- dit Filidam -- à ceux qui n'y prennent pas garde, mais ne vous épouvantez pas encore, vous en verrez tantôt de bien plus hardis. Quand les bateleurs voient que le monde ne s'amasse pas en assez grand nombre à l'entour d'eux, ils prennent

Le sac aux œufs

-- Parce que le caquet de la poule qu'ils imitent fait grand bruit, ils tournent, retournent, chiffonnent leur sac et marchent dessus pour montrer qu'il est vide et qu'il n'y a rien dedans, et néanmoins ils en tirent une demie douzaine d'œufs ou plus, l'un après l'autre en caquetant. Cette

subtilité ne consiste qu'en la forme du sac qui se fait de cette façon. Prenez environ une aune de toile ou de quelque autre étoffe plus belle, si vous le désirez, qui sera étendue comme cette figure : *a, b, c, d*, et la pliez en trois en *ef*, et *gh* ; puis faites coudre cinq ou six petits boursons assez grands pour mettre un œuf dans chacun le long de la partie [33] du milieu comme vous les voyez dépeints, et repliant *cd* sur *ef* faites coudre ensemble le côté *ef*



avec *cd*, et le côté *ch* avec *fh*, laissant le côté *egd* sans couture, puis repliant *ab* par-dessous, faites coudre le côté *ac* avec *eg* sans prendre *gd*, et de même le côté *bf* avec *fh* sans coudre *hc*, laissant le côté *ab* ouvert pour la gueule du sac. Le sac étant ainsi bâti se trouvera double, et quoi qu'on le retourne on ne s'en aperçoit pas, parce que l'on ne donne jamais le temps de le considérer, et que la promptitude dont on le manie ôte le moyen d'en [34] découvrir la façon, et quand on le veut ployer, chiffonner et battre pour montrer que, s'il y avait des œufs, qu'ils se casseraient, ils les font sortir hors des boursons, et les font couler à l'un des coins du sac pendant qu'ils frappent sur le reste. Il faut néanmoins que les œufs soient vides et qu'il n'y ait rien dedans, afin que si par hasard quelqu'un se cassait, il ne barbouillât point le sac, et que l'on ne s'en aperçoive point. Quand ils les veulent tirer, ils les font couler par les côtés qui ne sont pas cousus ensemble, et les prennent ainsi l'un après l'autre.

-- Le magicien que vous vit sur le Pont-Neuf -- dit Célimène à Nicaise --, fit-t-il les œufs de cette façon ?

-- Il eut -- répondit Nicaise -- bien plus de peine que ne dit Filidam, car mettant son sac derrière lui, il fut longtemps à gindre et à coqueter pour les pondre, et si il fit bien d'autres merveilles,

il avala une infinité de chose et en rendit de toutes différentes : Entre autres il tira de sa bouche plus de trente aunes de rubans de toutes couleurs.

-- Pour ce qui est de mettre le sac derrière soi -- dit Filidam --, cette cérémonie ne sert qu' à faire valoir le métier, et rendre le tour plus jolie, non plus de coqueter, gindre, tourner le sac et frapper dessus, c'est ce que j'appelais hier l'enjole sans laquelle les tours de batelages n'auraient point de grâce. Pour ces autres merveilles d'avalier et de rendre plusieurs choses différentes, il n'y a que la subtilité des mains qui agisse, et quoi que ce ne soit pas grande chose c'est pourtant le fondement sur qui la plus grande partie de ses secrets de cette magie sont appuyés, et en quoi il [35] se faut rendre très adroit si l'on y veut reussir sans être decouvert, les bateleurs en usent de plusieurs façons. L'une est de

3

Avaler une chose et la faire reunir par le nez ou par l'oreille

-- Pour en venir à bout ils prennent une balle, par exemple, et l'ayant jetée deux ou trois fois en l'air pour la faire voir, ils la reçoivent de la main droite et tout d'un coup adroitement et subtilement serrant la balle sous le pouce ils passent la droite sur la main gauche, comme s'ils voulaient mettre la balle dedans, qu'ils retiennent toutefois dans la droite, ce qui ne paraît point, parce qu'outre que cela se fait promptement, ils tiennent le poing de la gauche fermé comme si la balle y était, et les doigts de la droite étendus, comme s'il n'y avait rien, puis portant la gauche à la bouche font semblant d'avalier la balle, et au meme instant se prenant le nez avec la droite, ils la laissent tomber. C'est cette action de retenir d'une main, ce que l'on fait semblant de mettre dans l'autre, que je veux que vous remarquiez, et ou je dis qu'il se faut exercer, parce que l'on s'en sert en beaucoup de tours. L'autre facon est

4

Avaler plusieurs choses, l'une après l'autre, et en faire revenir de differentes

-- Qui se fait de la même façon, excepté que si le bateleur vous fait voir une balle dans sa main droite, [36] il tient en même temps caché dans le creux de sa main gauche une autre chose, par exemple, un morceau de fer, et faisant semblant de mettre la balle dans la main gauche, il porte le morceau de fer dans la bouche, que vous pensez être la balle, puis le retire et vous surprend par ce

changement. Derechef en vous montrant de la main droite le morceau de fer qu'il vient de retirer, il prend en même temps dans sa gibecière une boule d'ivoire de la main gauche, et faisant l'action de mettre le morceau de fer dans la gauche, il porte la boule d'ivoire dans la gauche, qu'après avoir fait mine d'avaler, il retire, et de cette façon continue d'une chose à l'autre. Mais il faut observer qu'en même temps qu'il porte ce qu'il tient dans la gauche à sa bouche, au même instant il remet dans la gibecière ce qu'il tient dans la droite, et en prend une autre quand il veut continuer. C'est ainsi que l'on peut

5

Faire sortir par la bouche quantité de rubans de diverses couleurs

-- Car ayant roulé bien fermé les rubans des couleurs qu'ils veulent l'une sur l'autre, ils tiennent ce rouleau dans le creux de la main gauche, pendant qu'ils vous font voir un peloton de soie dans la droite, que faisant semblant de faire passer dans la gauche, ils mettent le rouleau de ruban dans leur bouche puis en soufflant en font sortir un bout et tirent jusqu'à la fin du rouleau, de façon toutefois, qu'en le tirant, ils laissent couler leurs doigts sur le ruban sans le faire beaucoup venir, afin qu'il dure d'avantage, et qu'il paraisse qu'il y en ait beaucoup plus qu'il n'y en a.

-- Cela est bon -- dit Nicaise --, mais le moyen de donner telle couleur que l'on demande à point nommé comme fit le magicien du Pont-Neuf ?

-- Il n'est pas difficile -- dit Filidam -- de le faire comme lui, parce que c'est son compagnon, qui savait comment les couleurs étaient roulées, qui les demandait l'une après l'autre, dans l'ordre qu'elles devaient venir, et quand vous-même lui en eussiez demandé quelque'une, ayant dans sa gibecière des rouleaux de toutes couleurs, il eut incontinent avec l'adresse, dont je vous ai parlé, mis le rouleau de la couleur que vous demandiez dans sa bouche, et vous en eut fourni pour le moins quatre ou cinq aunes.

-- Je crois bien -- dit Nicaise -- que cela se peut faire comme vous dites, mais je ne pense pas que le magicien du Pont-Neuf l'ait fait de cette façon, y ayant tant de monde à le regarder que l'on s'en fût bien aperçu. Mais quand cela serait, vous ne sauriez me persuader que l'on puisse faire disparaître Godenor et l'envoyer à Constantinople sans magie.

Chacun se prit à rire se souvenant de l'aventure de Nicaise. Alidor, se tournant un peu, dit tout bas en sorte que Nicaise ne le put bien entendre :

-- Les noms conviennent souvent aux choses qu'ils signifient. Nicaise, dont l'anagramme est ce niais, ne se peut désabuser tant son diable blanc lui a brouillé l'imagination.

-- Je vous prie -- dit il à Filidam -- de nous dire comme se fait

6

Le jeu de Godenor

Filidam prenant le crayon traça sur le papier la figure suivante, puis poursuivant le discours :

-- Godenor [38]



[39] -- dit-il -- est un des plus jolis tours de la gibecière, et qui surprend d'avantage ceux qui le regardent quand il est fait adroitement. C'est un petit homme de bois de la grandeur de la main au plus, à peu près semblable à cette figure ou d'une autre posture si l'on veut, de qui la tête s'ante sur le corps par le moyen d'une cheville. La fraise qu'il porte est de même matière et nécessaire à ce personnage, ou du moins elle est plus commode pour en cacher le jeu. Les bateleurs lui donnent toujours une robe de la façon que je l'ai ici dépeinte, à peu près de la même grandeur que lui, assez large en bas pour y fourrer la main aisément, et par en haut de telle largeur que le Godenor y passe bien à son aise. Au bas de cette robe par dedans il y doit avoir une petite poche de la même étoffe que j'ai remarquée en A dans la figure comme si on la voyait, suffisante seulement pour y loger la tête de Godenor.

-- Je ne vous dirai point tous les discours que l'on fait sur ce personnage quand on le veut envoyer à la campagne. Chacun les forme à sa fantaisie, et les rend plus jolis et divertissants à proportion qu'il a plus d'esprit et d'invention. Je vous dirai seulement qu'en tenant la main droite par

dedans la robe, on met la main gauche au haut, et le faisant passer et repasser plusieurs fois par dedans la robe pour le faire voir, on entretient la compagnie du sujet de son voyage, puis faisant semblant de lui donner des quart d'écus de Nicaise, ou de la poudre d'oribus pour le faire partir, on le tient de la main gauche par sa fraise avec la robe, et retirant le corps de dedans on le cache dans la main et le fourre-t-on promptement dans la gibecière, d'où l'on rapporte une [40] poignée de poudre d'oribus que l'on lui donne libéralement. Ne restant plus rien à cacher que la tête de Godenor on la prend de la main droite par dedans la robe, et lui faisant dire adieu à tout le monde, on la serre subtilement dans la poche de sa robe, que l'on doit tenir couverte de 4 doigts par dedans et le pouce par-dessus, afin qu'en tournant la robe pour montrer que Godenor n'y est pas, on ne la puisse voir, et que la tête de Godenor ne tombe point, ce qui se doit faire prestement, et la retourner au même temps en remuant perpétuellement des mains. Vous jugez bien à présent que pour faire revenir Godenor de son voyage, il ne faut que mettre la main droite dans la robe, et en cajolant retirer la tête de sa petite poche, et la montrer au-dessus de la robe en sorte que l'on ne s'aperçoive pas que le corps n'y est point.

-- Le magicien du Pont-Neuf -- dit Nicaise -- n'a point fait semblant de lui donner mes quarts d'écus, comme vous dites, il les a si bien pris que je ne les ai plus. Pourquoi voulez-vous qu'il ait pu tirer mon argent de ma poche sans que l'on ait vu, et qu'il n'ait pu envoyer Godenor à Constantinople invisiblement ?

-- Vous avez raison -- répondit Filis en souriant --, mais ce qui m'embrasse plus que ce que vous dites est que, si quelqu'un demandait à voir le Godenor et le manier, le bateleur se trouverait attrapé quand on le verrait de deux pièces.

-- Le moyen -- dit Filidam -- de tromper ces curieux est d'en avoir deux, tout d'une même façon, dont l'un soit tout d'une pièce pour leur donner à manier, et l'autre de deux comme je vous l'ai dépeint.

Filis, contente de cette réponse :

-- Je me souviens -- dit-elle -- que dans le récit que Nicaise nous a fait de ce qui se [41] passa sur le Pont-Neuf, il nous a dit que son magicien passait un bâton au travers de son nez, se perçait le front d'une alène, se coupait le nez avec un couteau, se perçait le bras avec un autre, la langue d'une aiguille, poussait une aiguille de tête dans son nez, et faisait sortir un morceau de plomb par son œil, et le tout sans se faire mal. Si tout cela est vrai, je ne puis comprendre comment il se peut faire.

-- Les propositions des bateleurs -- dit Filidam -- sont toujours différentes du succès, et ne font jamais véritablement ce qu'ils semblent faire, ni ce qu'ils promettent. Ce tour de

Passer un bâton au travers de son nez

-- Ne se peut faire non plus que les autres sans se faire mal, aussi n'est-t-il pas vrai qu'ils le fassent, comme Nicaise vous l'a proposé. Il est vrai qu'en prenant leur nez a poignée de la main gauche ils passent le petit baton de maître Bontemps au travers de leur doigts, puis frottent leur nez avec le baton comme s'ils voulaient guérir la plaie, mais parce que tout ce qu'ils font se fait subtilement, ce tour ici, quoique badin, ne laisse pas de faire rire. Celui de

Se passer le front d'une alène

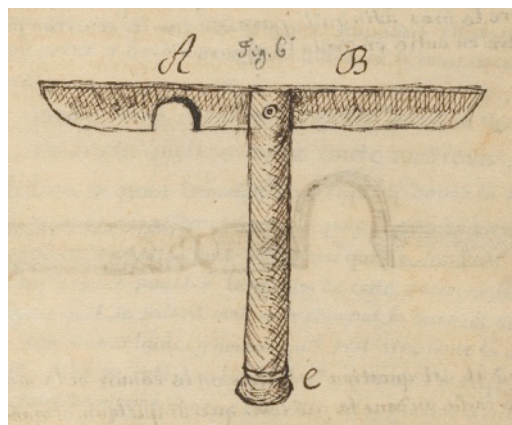
-- Est plus joli quoi qu'il ne soit pas guère plus subtil. Ils ont une alène qui n'a de fer que ce qui en parait dehors, et au lieu de la queue, qui se doit mettre dedans le manche, c'est un fil de fer tortillé, qu'ils font mettre dedans, de façon que lorsque l'on appuie la pointe de l'alène [42] quelque part, le fil de fer se resserre, et le fer entre dans le manche, et lorsque 'on retire l'alène, le fil de fer pousse dehors le fer. Vous jugez bien que la pointe doit être émoussée, et qu'il en faut avoir une autre qui soit ferme et toute semblable si l'on veut permettre qu'elle soit maniée. Quoi que cela ne mérite pas de figure, néanmoins je veux vous donner celle-ci pour vous en faire mieux concevoir la façon



A est le fer de l'alène, *B* le fil de fer tortillé, qui se met dans le manche *C*, le manche de l'alène, on peut de même faire un poignard dont la lame de se cachera dans la poignée. Pour

Se couper le nez avec un couteau

-- Les bateleurs ont un couteau qui a deux alumelles bout à bout, en l'une desquelles il y a un hoche, et tient au manche par le milieu, en sorte qu'il se ploie des deux côtés, et que le ployant d'un bout, l'une des alumelles se cache dans le manche, et le ployant de l'autre bout, l'allumelle qui était dans le manche en sort, et l'autre se relève. La figure vous en fera plus facilement comprendre la façon.



Lorsqu'ils tirent le couteau de la gibecière le côté *A* est dans le manche, de sorte que vous ne voyez point l'hoche du couteau, et quand ils veulent se couper le nez ployant le côté *B*, ils couvrent l'hoche avec la main, et la mettent sur leur nez. De cette façon il semble que le nez soit coupé, puis ils couvrent l'hoche de leur main pour ôter le couteau, et le reployant subtilement, tournant même la virole *C*, afin qu'en vous le donnant à manier, vous ne puissiez le faire ployer, et tous apercevoir qu'il a deux côtés. Pour

10

Se percer le bras avec un couteau

-- Il en faut avoir un brisé de la forme de celui que je [44] vais dépeindre, et le tenant caché dans la main, le mettre subtilement sans qu'on s'en aperçoive sur le bras en sorte que le manche cache le demi-cercle qui tient les deux moitiés de l'alumelle, et quelles pressent un peu contre le bras afin qu'il paraisse que le couteau passe d'outre en outre. En voilà la figure.



Quand il est question de l'ôter, on le couvre de la main, et le cache on dans la gibecière, que si quelqu'un demande à le voir, on lui en donne un entier qui ressemble à celui-là. C'est ainsi que l'on peut

11

Se percer la langue avec une aiguille

-- Car ayant une aiguille brisée comme cette figure le montre on peut aisément passer la langue dans la brisure et cacher dans la bouche le demi-cercle, en sorte que l'on ne le voie point du tout, usant de même adresse à l'ôter et à la



[45] remettre que je vous ai dit pour le couteau.

-- Véritablement -- dit Filis --, ces tours ne sont pas périlleux. Nicaise avait raison de dire que son magicien ne s'était point fait de mal, si j'avais ses aiguilles et ses couteaux j'en ferais bien autant que lui.

-- Voyons -- répondit Filidam --, si vous êtes si hardie comme vous dites, et si vous oseriez vous

12

Mettre une aiguille de tête dans le nez en sorte qu'elle y entre toute entiere.

Filidam en ayant demandé une, Filis lui donna la sienne qu'il mit si avant dans sa tête par le nez, qu'à peine la pouvait-on voir, il n'y eut personne qui ne semblât souffrir en lui voyant pousser l'aiguille de cette façon. Filis, même croyant qu'il se faisait mal en détourna sa vue, et Nicaise en fit

une si laide grimace qu'il fit rire toute la compagnie. Filidam, retirant l'aiguille, la présenta à Filis pour en faire de même.

-- Donnez la -- dit-elle -- plutôt à Nicaise, il a la tête plus creuse que moi. J'aimerais mieux manger de la filasse que de me percer la cervelle, je ne serais pas sitôt en danger d'en devenir folle.

Après que chacun eut dit son mot sur ce sujet, Célimène pria Filidam de dire comment cela se pouvait faire.

-- Il n'y a point d'enchanterie à celui-la -- répondit Filidam --, la nature a construit deux conduits qui viennent de la gorge dans le nez pour servir à la respiration, ce que vous pouvez juger facilement par ceux qui prennent du tabac en fumée, le rendent par le nez, et ceux encore qui, se mettant à rire en buvant, rendent le vin par les narines, qui est ce que l'on appelle faire du vin de Nazareth. Il ne faut donc que conduire doucement l'aiguille par l'un de ces trous en la poussant en bas jusqu'à la gorge. Ce tour est facile [46] et n'est point du tout dangereux.

Chacun craignant de l'essayer, on obligea Nicaise en courir le hasard, mais le pauvre garçon conduisant le bout de son aiguille en haut, au lieu de la faire descendre vers la gorge, se fit tant éternuer qu'il en saigna.

-- Si Filidam -- dit-il -- n'était pas magicien comme celui de Pont-Neuf, il aurait saigné aussi bien que moi, mais il enchante son aiguille, et ne veut pas nous en dire le moyen.

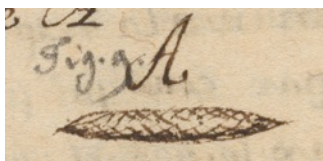
-- Je vous croie -- répondit Filis --, c'est pourquoi je ne veux pas l'essayer, crainte qu'il ne m'en arrive autant qu'à vous.

-- Voyons -- dit-elle à Filidam --, s'il est aussi difficile de

13

Faire sortir un morceau de plomb par l'œil

-- Il est -- répondit Filidam -- véritablement admirable de voir un homme mettre un morceau de plomb dans sa bouche, et le faire sortir après par son œil, et néanmoins, quand vous saurez comment il se fait, vous n'en ferez peut-être pas grand compte. Aussi est ce l'ordinaire de toutes les subtilités des bateleurs, de se faire admirer de ceux qui les ignorent, et mépriser de ceux qui les savent. En voici le secret, on prend un morceau de plomb que l'on arrondit en sorte qu'il soit bien uni de la grosseur d'un fer d'aiguillettes et de longueur approchant de cette figure *A*.



Ayez en 3 ou 4 de même façon, et quand vous prévoyez que vous devez faire ce tour, avant de tous présenter devant la compagnie étant en quelque lieu à part, que personne ne vous voie, d'une des mains tirez [47] la paupière de dessous notre œil, et levant la prunelle en haut mettez doucement avec l'autre main, par le coin du côté de l'oreille, un de ces morceaux de plomb dedans la paupière, et quand il y sera, frottez un peu avec le doigt pour lui faire prendre sa place. Vous en pourrez mettre encore un si vous voulez dans l'autre œil sans que cela blesse ou incommode en aucune façon jusques-là que l'on les peut porter un jour entière sans les sentir. Lorsque vous voudrez faire votre tour, prenez un autre morceau de plomb, et le montrant mettez le bien visiblement dans votre bouche afin que l'on n'en doute point, et le cachez en l'un des coins, puis avec le bâton de maître Bontemps poussez tout du long de la joue par le coin de l'oreille, comme si vous le vouliez faire monter, et cela pour l'enjôle, et pressant le bâton contre cette concavité que nous avons sous l'œil au-dessus de l'os de la joue, vous pousserez le plomb qui sortira par le coin de l'œil du côté du nez, et tout le monde le voyant sortir, il tombera à bas avec étonnement de ceux, qui s'imaginent que la moindre ordure offense l'œil, ce qui est vrai lorsqu'elle touche la prunelle, et non pas en cette partie. Il y en a même qui cachent dans cette paupière 3 ou 4 postes de pistolet, et les font sortir l'une après l'autre, comme je vous ai dit. Il faut prendre garde que les petits morceaux de plomb ne soient pas pointus, ni écornés par les bouts, mais qu'ils soient bien arrondis afin qu'ils ne blessent ni ne piquent, et prendre son temps pour retirer ceux que l'on aura mis dans sa bouche, sans que l'on s'en aperçoive.

-- Je confesse -- dit Alidor -- que ce tour est très joli, et que sachant que l'œil est une partie très sensible, je [48] n'eusse pas cru que l'on eut pu rien souffrir dans la paupière.

-- L'expérience -- dit Célimène -- en est, je crois, aussi dangereuse comme de l'aiguille et plus encore, parce que l'on est en danger en mettant le morceau de plomb dans l'œil de se crever la prunelle si on ne le sait bien conduire.

-- Il est si facile et si peu hasardeux -- répliqua Filidam --, que si j'avais des morceaux de plomb préparés, je le ferais pratiquer devant vous à la timide Filis, et à l'incrédule Nicaise.

-- Je suis assez hardie -- répondit Filis -- pour me percer le bras d'un couteau brisé, mais non pas pour me brûler la bouche en mangeant de la filasse, me percer la cervelle en fourrant une aiguille dans mon nez, et me crever les yeux en y mettant votre morceau de plomb.

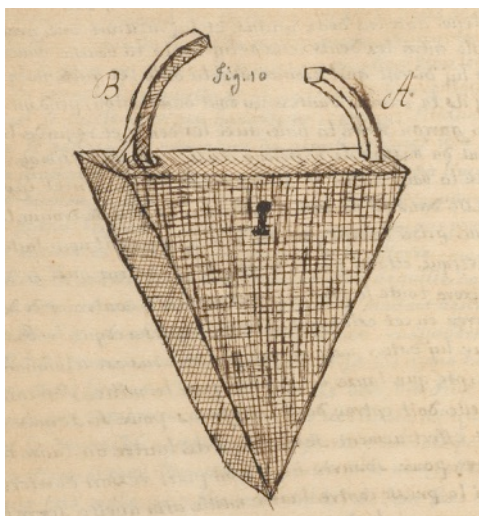
-- Ils sont trop beaux -- répondit Filidam -- pour en souffrir la perte, et je les aime trop pour vous la conseiller.

-- Je connais bien -- dit Filis -- que ce que vous nous enseignez est véritable, et que c'est le moyen d'y réussir, mais je ne voudrais pas m'en fier à mon adresse. J'aime autant mes yeux comme vous, tels qu'ils sont beaux ou laids, ils sont bons et je les veux conserver. Si vous tournez votre pensée à la cajolerie vous oublierez à nous dire comment on peut.

14

Se percer la joue d'un cadenas

-- La subtilité n'en est pas grande -- répondit Filidam --, mais la façon dont se servent les bateleurs pour y attraper quelque nigaud est assez plaisante. Ils prennent d'ordinaire quelqu'un auprès d'eux pour les servir à souffler sur leurs enchantements, à tenir le bâton ou couper le ruban, et le tout pour donner la grâce à leur tours. Lorsqu'ils veulent se servir du cadenas, [49] ils donnent à ce valet un bâton qu'ils lui font tenir élevé avec les deux mains, et lui mettent une grosse balle entre les dents, afin de lui tenir la bouche ouverte. Ils lui disent qu'il tienne bien la balle, et que malgré lui ils la feront sauter au bout du bâton. Pendant que ce garçon serre la balle avec les dents, et regarde le bout du bâton, le bateleur, faisant quelques simagrées sur la balle, cache le cadenas dans sa main, et lui passe dans sa bouche si subtilement, qu'il se trouve la joue prise devant qu'il s'en soit aperçu. S'il veut l'ôter parce que cela le presse un peu, ils lui disent qu'il se déchirera toute la joue, de sorte qu'il est contraint de demeurer en cet état cadénassé jusqu'à ce que le bateleur lui ôte. La forme du cadenas est à l'ordinaire, excepté que l'anse est coupée par le milieu. Du côté qu'elle doit entrer dans le cadenas pour se fermer, elle est effectivement fermée ; et de l'autre où l'anse se ploie pour s'ouvrir, il y a un petit ressort derrière, qui la presse contre l'autre moitié, afin qu'elle serre la joue, et que le cadenas qui doit être un peu gros et pesant ne s'ôte pas facilement. En voilà la figure. Le côté *A* de l'anse est celui qui entre dans le cadenas, et qui se ferme à clé, et est immobile. Le côté *B* est celui qui s'ouvre, et ferme, et vient rencontrer et se joindre avec le côté *A*, c'est le petit ressort qui presse le côté *B* contre *A* afin qu'il tienne fermé. [50]



-- J'ai remarqué --dit Alidor --, que vous nous avez enseigné, l'un après l'autre, tous les tours que fit le bateleur qui nous arrêta sur le Pont-Neuf. Il reste, si vous désirez suivre ce même ordre, de nous apprendre le secret des drogues qu'il distribua, et particulièrement l'onguent pour la brûlure, que je trouve véritablement miraculeux. Puis après nous vous prierons de nous entretenir sur le jeu des marionnettes, où (quoi qu'il soit à présent très commun) il se pratique néanmoins tant de différents mouvements par ces petites figures que cela ne se peut faire sans beaucoup d'artifices.

-- Il vaut mieux -- répondit [51] Filidam --, si la compagnie l'agrée, continuer les tours de la gibecière, et désabuser tout à fait Nicaise de la pensée qu'il a eue, que les bateleurs fussent sorciers, nous pourrons prendre une autre journée pour dépouiller les marionnettes, et en visiter tous les ressorts, et réserver à traiter des drogues des charlatans pour une autrefois. Je veux bien pourtant vous donner par avance l'onguent pour la brûlure, et vous enseigner comment on peut

15

Laver ses mains de plomb fondu.

-- Je crois que Filis ne voudra pas hasarder ses mains à cette épreuve, et néanmoins la vérité est que pour le faire sans danger, il ne faut avant de verser le plomb fondu dessus, que les laver avec de l'urine, et en frotter même les poignets des bras où le plomb peut tomber sans les essuyer après, puis reculant les mains un peu loin du visage, afin que le plomb ne rejaillisse pas dessus, le faire verser hardiment, et remuer continuellement les mains, non pas en frottant et pressant comme quand on lave ses mains avec de l'eau, mais en frappant l'une contre l'autre tantôt du plat, et tantôt du dos de la main, par ce moyen le plomb n'ayant pas le temps de s'arrêter, ne fait que couler en bas

sans brûler, et l'on ne le sent qu'un peu plus que tiède. Vous jugez bien qu'où il n'y a point de mal, toutes sortes d'onguents y sont propres, et que quoi que ce soit que le bateleur vous donne, fusse de l'onguent miton mitaine, il peut guérir cette sorte de brûlure. Le Seigneur des Accords [52] dans ses *Bigarrures* au chapitre des faux sorciers dit que la lessive fait le même effet que l'urine, je le crois facilement, mais ne l'ayant pas éprouvé je ne vous en veux rien assurer.

-- J'ajoute -- dit Filis -- tant de foi à vos paroles que sans douter de la vérité de ce que vous nous dites, j'aime beaucoup mieux le croire que de l'éprouver.

-- Sur ma parole -- répondit Filidam --, qui ne vous peut être suspecte, vous pourriez le faire sans péril.

-- Je le crois -- reprit Alidor --, parce que l'urine ayant la vertu de décrasser et dégraisser les mains entièrement, le plomb ne s'y peut pas si facilement attacher. Joint que cette agitation de battre et de frapper continuellement des mains le fait couler en bas plus promptement, et lui donne moins de temps pour imprimer les marques de sa chaleur. Je me souviens que celui qui lava ses mains de plomb fondu sur le Pont-Neuf, se retira derrière un moment avant que de les laver, ce qui me fait croire qu'il s'était allé préparer à cette épreuve, et de plus qu'en lavant ses mains il les battait simplement l'une contre l'autre sans les frotter trop fort, ce que j'attribuais pour lors à la crainte qu'il avait de se brûler et à la douleur qu'il en souffrait.

Pendant que chacun en disait son opinion, Filidam fit fondre du plomb et tendant civilement la main à Filis pour l'obliger de laver avec lui, il en fit seul l'expérience, Nicaise l'ayant même refusé de lui faire compagnie.

Chacun admirant autant la hardiesse de celui qui le premier avait osé hasarder ses mains à cette épreuve, que le secret même; Célimène se souvint que dans le [53] récit que Nicaise avait fait de ses aventures du Pont Neuf, il avait dit que son magicien avait le secret de

16

Faire passer invisiblement tout le blé d'un boisseau, sous une cloche

Sa curiosité la porta de savoir comment cela se pouvait faire, et l'obligea de prier Filidam d'en découvrir le moyen.

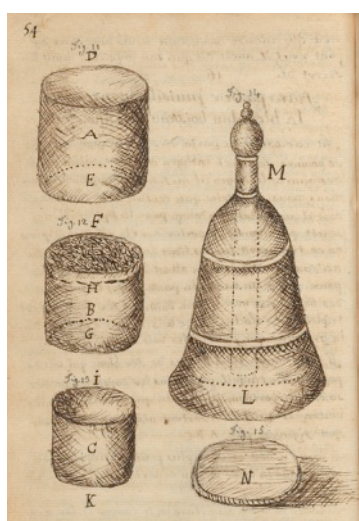
-- Il ne faut pas -- répondit-il --, que vous vous imaginiez que ce fut un de ces boisseaux dont il n'en faut que douze pour le setier. Il ne serait pas commode à porter dans la gibecière, et quand on en trouverait sur les lieux, le curé de la paroisse ne souffrirait pas qu'on allât dépendre ses cloches

pour faire un tour de passe passe. Le boisseau des bateleurs n'est qu'une boîte de fer blanc, qui est triple, et la cloche est de bois, le tout à peu près de la grandeur que je vous les vais dépeindre.

-- Il faut avoir trois boîtes de fer blanc, qui soit un peu mince afin qu'il ploie sous les doigts, et qu'elles soient proportionnées en sorte que l'une entre dans l'autre, et qu'elles en sortent aisément comme elles sont figurées par *A B C*.

-- La boîte *C* doit être la plus petite parce qu'elle doit entrer dans la boîte *B* son ouverture est *I* et le fond est *K*.

-- La boîte *B* a son ouverture en *G* comme je l'ai marqué par des points, le fond est en *H* marqué par [54]



[55] des traits de plume, et doit être mis à l'épaisseur de deux testons près du bord, afin de laisser dessus un peu d'espace pour mettre le blé comme vous le voyez dépeint en *F*. Il ne serait pas hors de propos de coller le blé sur le fond de la boîte, et de le bien ranger afin que le fond ne se découvre point, et qu'il semble aux yeux des assistants que toute la boîte en soit pleine.

-- La boîte *A* doit avoir son ouverture en *E*, où elle est ponctuée, et le fond en *D* tout contre le bord. Elle sert à couvrir le boisseau *B* depuis le haut jusqu'en bas, de sorte qu'ayant mis *A* sur *B*, et *B* sur *C*, il paraît que ce n'est qu'une seule boîte de trois, qui sont l'une dans l'autre.

-- La cloche doit être environ de la forme et hauteur qu'elle est représentée par la figure *L*, et creusée par dedans le plus que faire se pourra, afin qu'elle contienne d'avantage de blé, que la queue *M* entre dedans par un trou un peu juste, et qu'elle descende jusqu'à la longueur que je l'ai marqué par des points. Mettez du blé dans cette cloche jusqu'à ce qu'il couvre le bout de la queue, que vous aurez un peu retiré par en haut, et mettez un morceau de cuir fort par dessus de la même couleur

que le bois, et le pressez un peu à force sur le blé afin qu'il ne puisse tomber de lui même. Ce morceau de cuir doit être rond, taillé sur la mesure de la cloche comme la figure *N*.

-- Ces choses ainsi préparées vous poserez les trois boîtes l'une dans l'autre sur le bout de la table, et la cloche à l'autre bout, puis levant la boîte *A* vous ferez voir la boîte *B* pleine de blé, et rien dessous la cloche, dont vous ne montrerez pas le dedans. Puis usant de telle cérémonie [56] qu'il vous plaira, vous commanderez au blé de passer du boisseau sous la cloche, et ce faisant vous pousserez avec le doigt le queue de la cloche, qui fera tomber le morceau de cuir sur la table et le blé par dessus qui le couvrira, relevant la cloche on verra le blé dessous, au même temps vous prendrez la boîte *A* par en bas, et la serrant avec les doigts vous enlèverez quant et quant le boisseau *B*, de sorte qu'il ne restera que la boîte *C*, qui sera vide, ce qui fera croire que le blé, que l'on a vu dans la boîte, soit allé sous la cloche. Mettez aussitôt les deux boîtes dans la gibecière, et au même temps ramassant le blé qui est tombé de la cloche, empoignez le morceau de cuir, et le serrez sans que l'on le voit. Par ce moyen vous serez aussi grand sorcier que le magicien de Nicaise, pourvu que vous ayez la même adresse à le pratiquer. Il y en a qui ne font point passer la queue de la cloche en forme de battant par dedans come j'ai dit, et au lieu de ce, en remettant la cloche sur la table, frappent de la cloche sur la table un peu fort afin que le morceau de cuir tombe et le blé aussi, mais je le trouve plus commode quand la queue pousse le morceau de cuir.

-- Je crois véritablement -- dit Nicaise --, que le magicien que je vis avec M^r de la Grippe peut bien faire ce tour de la façon que Filidam nous a dit, parce qu'il me souvient que ses boîtes et sa cloche étaient de la même forme qu'il les a dépeintes, et de plus, qu'il pratiqua les mêmes choses qu'il a déduit; mais s'il m'a trompé à la faveur des boîtes qui cachaient son jeu, je ne pense pas qu'il ait pu faire de même à celui qui est de [57]

17

Mettre une sonnette dans chacune des mains et les faire trouver toutes deux dans une.

-- Car j'y pris bien garde et les entendis bien sonner dans toutes les deux mains.

-- Ce fut -- répondit Filidam --, par où il vous attrapa. Voici comment, il avait trois sonnettes quoi que vous n'en vissiez que deux, dont l'une était cachée dans la manche du bras gauche, les deux autres il les jeta sur la table, puis en prenant une de la main droite, il fit semblant de la mettre dans la gauche, mais la retenant sous le pouce, il la garda dans la droite, et en même temps faisant sonner

celle qui était dans son bras, vous crûtes qu'effectivement il l'avait mis dans sa main, et aussitôt il reprît encore l'autre sonnette de la main droite, et les faisant sonner tantôt d'une main tantôt de l'autre, vous fûtes étonnés, qu'en ouvrant ses mains, la gauche se trouva vide, et les deux sonnettes se rencontrèrent dans la droite. Il n'y a pour toute magie qu'un peu d'adresse des mains à ce tour, et si vous vous souvenez de ce que je vous ai dit tantôt sur le troisième tour, vous concevrez facilement comment celui-ci se peut faire.

-- Je ne m'aperçus point qu'il eut mit cette troisième sonnette dans sa manche -- répliqua Nicaise --, et ne crois pas aussi qu'il y en eut, parce qu'en remuant ses mains infailliblement elle eût fait du bruit, et je l'eusse entendu. De plus, il lui était aussi facile de faire passer ces sonnettes d'une main à l'autre comme de

18

Faire passer les jetons au travers de la table.

[58]

-- Vous avez raison -- répondit Filidam --, l'un lui était aussi facile que l'autre, excepté que pour les sonnettes, il n'avait qu'à prendre garde que celle de sa manche ne sonnât que quand il voudrait, et qu'à celui-ci il y faut un peu plus de mystère.

-- Il faut avoir une cinquantaine de jetons de même façon, qui soient un peu mince, en prendre environ une vingtaine, dont vous ferez couper le rond du milieu, comme serait celui que je vous représente par la figure *A*, et les faire souder tous ensemble en un rouleau, en sorte que dessous il y en ait un qui ne soit pas coupé pour servir de fond. De cette façon les jetons tiendront tous ensemble, et le rouleau demeurera creux pour mettre trois dés dedans, comme la figure *B* le montre, et étant retourné comme vous le voyez en *C*, il semblera d'une pile de jetons amassés les uns sur les autres. Il faut que cela soit fait proprement, et que la soudure ne paraisse point. Faites faire ensuite une boîte de fer blanc fort mince, afin qu'elle ploie sous les doigts de la forme qu'elle est représentée en *D*, tellement proportionnée au rouleau de jetons, qu'elle soit du double de la hauteur ou plus, et qu'il puisse couler facilement dedans. *E* est le couvercle de cette boîte.

-- Ces choses ainsi préparées, les bateleurs voulant faire ce tour tiennent le bâton de Maître Bontemps de la main gauche, afin de leur servir tant à la grâce du jeu, qu'à cacher environ autant de jetons qu'ils tiennent dans la même main comme le rouleau paraît haut. Puis ayant mis le rouleau dans la boîte avec les dés, et 2 ou 3 jetons dessus, et autant dessous, ils renversent la boîte de façon

que l'ouverture du rouleau se trouve dessous come il est figuré en C, et les dés qui sont dedans le rouleau ne paraissent point. Puis ôtant la boîte pour vous faire voir toute cette pile de jetons, [59]



[60] ils en prennent du dessus autant comme il y en a qui ne sont point soudés, et remettant la boîte sur leurs jetons, et la faisant doucement couler sur la table, ils ôtent pareillement ceux qui se trouvent sous la pile, et ce afin de vous ôter la pensée que les jetons soient collés ensemble. Les ayant tous tirés, et ne restant plus rien que le rouleau dans la boîte, ils prennent ces jetons qu'ils viennent d'ôter, et faisant souffler quelqu'un dessus, ils les mettent dans la main gauche avec ceux qu'ils tiennent cachés afin, disent ils, que ceux sur qui l'on a soufflé fassent passer les autres qui sont sur la table. Puis mettant la gauche sous la table comme pour recevoir les jetons qui sont dessus, ils frappent avec le bâton de Maître Bontemps, marmottent quelques paroles inutiles, couvrent et découvrent plusieurs fois leur rouleau avec la boîte, et enfin remuant les jetons qu'ils tiennent sous la table pour leur faire faire du bruit, comme s'ils tombaient dans leur main, ils prennent en même temps la boîte par le bas, la serrent entre les doigts, et enlèvent le rouleau qu'ils font incontinent couler dans le creux de la main, et rejetant la boîte sur la table et les jetons qu'ils tiennent dans la gauche, ils serrent subtilement le rouleau dans la gibecière. Tout cela se fait si promptement que la compagnie demeure toute étonnée de voir des dés sur la table au lieu des jetons qui y étaient, et de ne savoir comment les jetons ont si promptement disparu.

-- Ce tour ici -- dit Alidor --, est bien à mon avis l'un des meilleurs que vous nous ayez découvert, et ne l'estime pas moins que celui du boisseau de blé. Quoi que je l'ai vu faire une infinité de fois, et quoi que je me doutasse bien qu'il fallait que les bateleurs emportassent les jetons [61] en

levant la boîte, je ne pouvais pourtant me figurer comment cela se pouvait faire, parce que je ne m'imaginai pas que les jetons fussent soudés ensemble, qui est ce qui leur facilite le moyen de les ôter si subtilement, et la concavité du rouleau de jetons ce qui cache les dés, qui ne me donnaient pas moins de peine à deviner d'où ils pouvaient provenir. Puisque vous les avez fait tomber si adroitement sur la table, je vous prie que votre discours tombe sur eux, et que vous nous disiez s'ils sont inutiles au batelage.

-- J'avais la pensée d'en parler -- dit Filidam --, mais considérant que cela regarde la science des nombres, je les réservais pour un autre jour que nous en aurions pu traiter amplement. Néanmoins, puis qu'ils sont tombés à propos, et que vous le désirez je ne laisserai pas de vous en dire ce que j'en ai autrefois appris dans les recreations mathématiques. Si vous voulez donc

19

Faire jeter plusieurs fois les dés, et deviner la quantité de points qu'ils produiront

-- Vous étant reculé de la table, afin que vous ne voyez point ce qui s'y passe, il faut que celui qui jettera les dés conte ce qu'il y aura dessus, par exemple s'il a amené



six, quatre et trois ce sont 18. Dites lui qu'il mette un des dés à part sans le changer de côté, et qu'il conte les [62] points qui sont sous les deux des autres. Comme s'il met à part



le 3, il trouvera 3 sous le 4, et un sous le 6, qui ajoutés avec les 13, feront 17. Dites-lui qu'il jette les deux dés qui lui restent, et qu'il ajoute à ce qu'il a déjà conté ce qu'il trouvera dessus. S'il amène



5 et 2, ajoutés à 17, ce sera 24 ; qu'il mette ensuite l'un des deux à part, supposé que ce soit le deux,



et qu'il ajoute encore le dessous de l'autre, où il trouvera deux, qui feront 26 ; finalement qu'il rejette ce dernier dé, et ajoutant ce qu'il amènera dessus, supposé que ce soit 1



qui feront 27 ; qu'il le laisse en cet état sans le remuer avec les deux autres. Cela fait, approchez vous de la table et vous trouverez sur les trois dés



3, 2 et 1, qui font 6, auxquels vous ajouterez 21 qui feront le 27 que l'on avait comptés.

-- La même chose se peut faire avec 2, 4, 5 et plus de dés, observant seulement d'ajouter autant de fois 7, [63] que vous faites regarder de fois sous chaque dé, comme dans l'exemple ci-dessus. Ayant fait jeter les 3 dés, vous en faites mettre un à part, sans le changer de côté, et faites regarder sous les deux autres, pour lesquels vous retenez deux fois 7, qui font 14. Puis faisant rejeter ces deux dés, l'on en met un à part, et l'on regarde sous l'autre pour lequel on retient encore une fois 7, qui font 21. La raison de ceci est que le dessus et le dessous d'un dé, pris ensemble, ne font que 7. De sorte que s'il se trouve 6 dessus, il ne se trouvera qu'un dessous. Or, il n'est pas mal aisé de deviner après cela, parce qu'étant assuré quand vous faites compter le dessus et le dessous d'un dé qu'il ne peut produire que 7, et faisant laisser à part sans les bouger ceux de qui vous ne faites point compter les points de dessous, il est infaillible que, venant à ajouter les points que vous trouvez

dessus les dés, que l'on vous a laissé avec autant de fois 7 que l'on a regardé de fois sous chaque dé, le total produira la somme requise. Mais si vous voulez

20

Ayant fait jeter une seule fois les dés deviner ce qui se sera trouvé sur chacun, et la somme de tous ensembles

-- Il faut que ce tour se fasse avec personnes qui sachent compter, autrement vous n'en auriez pas de satisfaction, parce que venant à faire une erreur dans le calcul, on vous en imputerait la faute, et l'on croirait que vous n'auriez pas bien deviné. C'est pourquoi [64] ayant choisi quelqu'un qui l'entende, faites lui jeter les dés sans que vous les voyez, dites lui qu'il double les points de l'un d'iceux, faites multiplier ce double par cinq, et qu'à ce qui en viendram il ajoute le nombre du second dém qu'il multiplie le tout par 10, et qu'au produit il ajoute le nombre du troisième dé. Vous faisant déclarer la somme totale, vous trouverez si vous l'écrivez en chiffre, que les caractères qui la composeront marqueront les points des 3 dés. Par exemple, supposé qu'il ait amené



4, 6, 2, faites lui doubler les points du 4, ce sera 8. Qu'il multiplie ce double par 5 ou qu'il en mette cinq fois autant, qui est la même chose, et il trouvera que cinq fois 8 sont 40. Qu'il ajoute les points du second dé, qui sont 6, et il aura 46. Qu'il en mette dix fois autant, ce qui est facile à ceux qui entendent le chiffre, parce qu'il ne faut ajouter qu'un zéro, et il se trouvera 460. Qu'il y ajoute le nombre du troisième dé, qui est 2, qui feront 462. Demandez lui la somme totale, et vous trouverez que 462 vous dénotent les points des 3 dés, car le 4 marque ce qu'il y a sur le 1er, le 6 sur le second, et le 2 sur le troisième, ce que vous jugerez mieux par le calcul que je vous en présente :

	4 . 6 . 2
doubez le 1 ^{er} dé	4
il vient	8
<u>multipliez par</u>	5 [65]
produit	40
<u>ajoutez le 2^d dé</u>	6

il vient	46
<u>multipliez par</u>	<u>10</u>
produit	460
<u>ajoutez le 3^{ème} dé</u>	<u>2</u>
total	462
qui est égal à	4 . 6 . et 2

-- Connaissant les points de chaque dé en particulier, il est facile de dire ce qu'ils montent tous ensemble, puisque 4 et 6 sont 10 et 2 sont 12.

-- Avant que j'eusse jamais lu les récréations mathématiques, un de mes amis m'ayant fait cette proposition dans un temps que je m'attachais à cette science, sans m'en vouloir découvrir le secret, je crus qu'il y allait de mon honneur de le trouver. Cela m'obligea d'y resuer quelque temps, et de brouiller tant de papier, qu'à la fin je trouvai la méthode que je viens de vous déduire. Le livre m'étant depuis tombé entre les mains, je vis qu'il l'enseignait avec plus de cérémonie, qui revient pourtant à la même chose. Car ayant fait doubler le nombre du premier dé, il fait ajouter 5 à ce double, et multiplier le tout par 5, et ajouter encore dix au produit de cette multiplication ; puis il ajoute le nombre du 2^d dé, et fait multiplier le tout par dix. Finalement il ajoute le nombre du troisième dé, et se faisant déclarer la somme totale il en ôte 350, et les chiffres restants lui dénotent les points des dés.

-- Par exemple nous servant des mêmes nombres dont nous nous sommes déjà servis,



[66] il fait doubler les points du premier dé, qui sont 4, dont il vient 8. Ajoutez 5 à 8, ce sont 13, multipliez 13 par 5, ils produiront 65. Ajoutez 10 ce sont 75. Ajoutez le nombre du 2^d dé qui est 6 il viendra 81. Multipliez-les par dix vous aurez 810. Ajoutez encore le nombre du troisième dé qui est 2. Vous trouverez 812, desquels si vous en ôtez 350 il restera 462, qui dénotent que le premier dé marque 4, le second 6 et le 3^{ème} 2, comme en la méthode que nous avons déduite, voyez le calcul que je vous en vais faire afin que vous conceviez plus facilement le rapport de tous les deux ensemble.

	4 . 6 . 2
doubez le 1 ^{er} dé	4
il vient	8
<u>ajoutez</u>	<u>5</u>
il vient	13

<u>multipliez par</u>	5
produit	65
<u>ajoutez y</u>	10
vient	75
<u>ajoutez le 2^d dé</u>	6
vient	81
<u>multipliez par</u>	10
produit	810
<u>ajoutez le 3^{ème} dé</u>	2
total	812
<u>ôtez en</u>	350
reste	462
qui est égal à	4 . 6 . et 2

-- La raison de notre première méthode est facile à [67] concevoir. Car en faisant doubler quelque nombre que ce soit, pourvu qu'il n'excède pas neuf, et faisant multiplier ce double par 5 il est sans difficulté, qu'il ramènera le même chiffre au rang des dizaines que vous aviez avant que de le doubler. Par exemple si vous aviez un en dé, doublez 1 vous aurez 2, multipliez 2 par 5 il donnera 10 qui porte 1 dans le rang des dizaines, qui est le même nombre de notre dé. De même, si quelqu'un avait pensé 9 faites lui doubler 9, il aura 18. Dites lui qu'il multiplie 18 par 5 il trouvera 90 qui porte 9 dans le rang des dizaines, qui est le même nombre qu'il a pensé. Ainsi vous voyez, que par ce moyen vous pouvez aisément deviner un nombre que quelqu'un aurait pensé, pourvu qu'il n'excède pas 9, en prenant un pour chaque dizaine, ou bien en tranchant la dernière lettre de la somme, et prenant la première, qui est la même chose.

-- Maintenant, s'il y a deux dés, ou que deux personnes aient pensé chacun un nombre après avoir fait observer au premier ce que nous avons dit, faisant ajouter au total de la somme trouvée le 2^d nombre pensé, et faisant multiplier le tout par 10, il se trouvera que vous n'augmenterez la somme que d'un zéro, qui ne fait point nombre car l'unité ne multiplie point, et que vous lui faites insensiblement placer les nombres pensés, l'un après l'autre.

Comme si on a pensé 1 pour le premier nombre, et 2 pour le second, ayant fait doubler le 1^{er} nombre et multiplier le produit par 5, il vient 10. Ajoutez-y le 2^d nombre pensé, qui est 2, vous aurez 12, qui n'est autre chose que faire mettre le 2 en la place du zéro, [68] et cette façon de faire multiplier ce produit par 10 ne change point la qualité des chiffres, quoi que la somme en soit augmentée, et ce n'est autre chose qu'augmenter 12 d'un zéro qui ferait 120, de sorte que si vous vous faites déclarer cette somme en tranchant la dernière figure de 120, vous trouverez que les deux autres chiffres 1, 2, vous enseigneront que le premier nombre pensé est 1, et le second 2.

-- Or, quand il y a un troisième nombre pensé, par exemple 3, vous le faites encore ajouter comme vous avez fait le second tellement qu'à 120 ajoutant 3 vous aurez 123 qui sont les trois nombres pensés, savoir 1, 2, et 3.

-- S'il y a un 4^e nombre, par exemple 4, faites encore multiplier cette somme totale par 10 et vous trouverez que 123 multipliés par 10 donnent 1230. Ajoutez-y le 4^{ème} nombre 4, et vous faisant déclarer le tout vous aurez 1234, qui sont les nombres pensés 1, 2, 3, 4.

-- Vous pouvez continuer de cette façon tant qu'il vous plaira, pourvu que l'on ne prenne point de nombre plus haut que 9, et que vous observiez après avoir fait ajouter le dernier nombre pensé de ne pas faire multiplier la somme, ou si vous le faites, il faudra trancher le dernier caractère. Vous remarquerez plus facilement les observations que je vous ai faites de ma méthode, et les raisons qui la font réussir, lorsque vous en verrez le progrès sur le papier que par le discours que je vous en ai fait. C'est pourquoi examinez ce que je vous en ai présenté : [69]

Nombres pensés 1 . 2 . 3 . 4

Doublez le premier nombre	1	
vient	<u>2</u>	
multipliez par	5	tranchant la dernière figure 0
produit	<u>10</u>	l'autre est le nombre pensé
ajoutez le second nombre	2	
vient	12	
multipliez par	<u>10</u>	que dénotent les deux
produit	120	nombres pensés 1 et 2
ajoutez le 3 ^e nombre	3	
vient	123	qui dénotent les 3 nombres pensés 1, 2 et 3
multipliez par	<u>10</u>	
produit	1230	
ajoutez le 4 ^e nombre	4	
total	1234	
qui dénote les 4 nombres pensés		
	1 . 2 . 3 . et 4	

-- Si vous désirez à présent savoir pourquoi dans la méthode, que nous avons tiré des *Récréations mathématiques*, il faut ôter 350 de la somme trouvée pour trois nombres pensés, et que dans la mienne, il ne faut rien déduire, c'est que dans l'opération que l'auteur des *Récréations mathématiques* fait pratiquer pour le premier nombre pensé, il fait ajouter jusqu'à 35 plus que moi, afin d'en déguiser davantage le jeu, ce [70] que vous pouvez remarquer dans le même exemple que nous avons pris. Car supposé que 4 personnes aient choisi chacun un nombre, le premier ait pris 1, le second 2,

le troisième 3, et le quatrième 4, il faut doubler le 1^{er} nombre, qui est 1 et vient 2, à ces deux il fait ajouter 5 (ce que je ne fais pas), 5 et 2 font 7, multipliez 7 par 5, il vient 35. Puis il fait encore ajouter 10 (que je n'y mets point), qui font 45. Or, vous voyez que ce 5 qu'il a fait ajouter plus que moi, le faisant multiplier par 5 produit 25, auxquels ajoutez encore 10, ce sont les 35 qu'il met plus que moi. Ce que vous remarquerez encore plus facilement si vous souvenant de ce que je fais dans ma méthode, vous prenez garde qu'après les opérations que je fais faire, pour le premier nombre pensé, je ne trouve que 10, et lui trouve 45. De sorte qu'ôtant 10 de 45 il reste 35 qu'il fait ajouter plus que moi, qui est ce qui fait notre différence, ne laissant pas toutefois de revenir à la même chose. Car si de 45 qui se sont trouvés, il en ôte 35 il restera 10, desquels tranchant la dernière figure, qui est le zéro, il ne restera que un, qui dénote que le nombre pensé est 1.

-- Quelque autre nombre que vous puissiez penser (qui n'excède point 9), il réussira tout de même qu'à un, parce qu'il ne fait jamais ajouter que 35, qui sont inutiles, lesquels ôtant le reste dénote le nombre pensé, et revient à ma méthode. [71] Poursuivant la sienne il fait la même chose que je fais, car ayant fait ajouter le second nombre pensé, qui est 2, avec 45 ils font 47, desquels si vous en voulez soustraire 35 vous trouverez qu'il restera 12 qui dénotent les deux nombres pensés, savoir 1 et 2.

-- S'il y a trois nombres pensés, faites multiplier la somme totale 47 par 10. Vous aurez 470. Ajoutez-y le troisième nombre qui est 3, vous aurez 473. Si vous vous faites déclarer cette somme, et que vous en ôtiez 350, il restera 123, qui dénotent que le premier nombre pensé est 1, le second 2 et le troisième 3.

Or, la raison pourquoi quand il n'y a que un ou deux nombres pensés, il ne faut ôter que 35 et que quand il y en a 3 il faut ôter 350, c'est que quand il n'y a que un ou deux nombres pensés, les 35 qui sont inutilement mis dans l'opération, et qui ne servent qu'à cacher le jeu, ne s'augmentent point, parce que on ne fait point de multiplication, mais quand il y a 3 nombres, vous avez pu remarquer que l'on multiplie la somme totale par 10 avant que d'ajouter le troisième nombre, dans laquelle somme les 35 étant compris, ils sont pareillement multipliés par 10, or dix fois 35 valent 350, et par conséquent il faut ôter 350 de la somme trouvée, de même s'il y a un 4^{ème} nombre pensé, il faut ôter 3500, parce que 350 qui sont de plus qu'il ne faut dans la somme se trouvant [72] multipliés par 10, augmentent jusqu'à 3500, ce que vous jugerez par la suite de notre exemple. Car si vous faites multiplier 473 qui sont provenus des trois nombres pensés dont nous avons parlé par 10 il en viendra 4730 auxquels ajoutant le quatrième nombre, qui est 4, vous aurez 4734. Lesquels vous faisant déclarer, et en ôtant 3500, vous verrez qu'il vous restera 1234 c'est à dire un pour le 1^{er}

nombre pensé, 2 pour le second, 3 pour le troisième, et 4 pour le quatrième, où vous voyez que ma méthode s'accorde avec celle-ci.

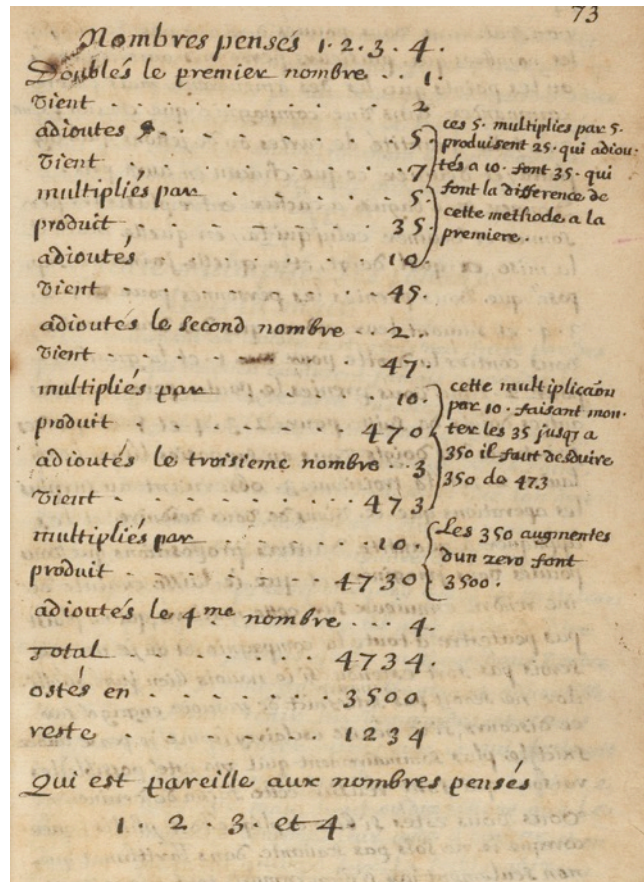
-- Vous pouvez faire penser encore une infinité de nombres, et les deviner, pourvu que vous observiez d'ajouter autant de zéros à 35 comme vous faites multiplier de fois la somme par 10, c'est à dire que pour trois nombres pensés il faut 350, pour quatre 3500, pour cinq 35000, et ainsi en continuant, augmenter toujours la somme d'un zéro.

-- Je serai bien aise que vous remarquiez les observations que je vous ai faites sur le papier, c'est pourquoi je vous donne en abrégé ce que je viens de vous dire. [73]

Nombres pensés 1 . 2 . 3 . 4

Doublez le premier nombre	1	
vient	<u>2</u>	
ajoutez	5	ces 5 multipliés par 7 produisent 35,
vient	7	< qui ajoutés à 10 font 45, qui font la
multipliez par	5	différence de cette méthode à la première
produit	35	
ajoutez	10	
vient	45	
ajoutez le second nombre	2	
vient	47	
multipliez par	10	cette multiplication
produit	470	< par 10 faisant monter les 35
ajoutez le troisième nombre	3	jusqu'à 350 il faut déduire 350 de 473
vient	473	
multipliez par	10	< les 350 augmentés d'un zéro font 3500
produit	4730	
ajoutez le 4 ^{ème} nombre	4	
total	4734	
ôtez en	3500	
reste	1234	

Qui est pareille aux nombres pensés
1 . 2 . 3 . et 4



[74]

-- Non seulement vous pouvez deviner par ce moyen les nombres que plusieurs personnes auront pensé ou les points que les dés amèneront, mais encore commander dans une compagnie, que chacun prenne une telle quantité de cartes ou de jetons qu'il lui plaira, et deviner ce que chacun en aura pris.

Donner une bague à cacher entre plusieurs personnes et deviner celui qui l'a, en quelle main il la mise, en quel doigt, et à quelle jointure, supposé que vous preniez les personnes pour 1, 2, 3, 4 et suivant leur ordre, que des deux mains vous comptiez la droite pour 1 et la gauche pour 2, que vous preniez le pouce pour 1 et les autres doigts de suite pour 2, 3, 4, 5, et que des jointures des doigts vous en supposiez l'une 1^{ère}, l'autre 2, et la troisième 3. Observant au surplus les opérations que je viens de vous déduire, et les appliquer à quantité d'autres propositions que vous pouvez vous imaginer, et que je laisse crainte de me rendre ennuyeux sur cette matière, qui ne plaît pas peut-être à toute le compagnie, et où je ne me serais pas fort entendu, si je n'avais bien jugé qu'Alidor ne serait

pas demeuré satisfait de m'avoir engagé sur ce discours, si je n'eusse éclairci (come je pense avoir fait) le plus sommairement qu'il m'a été possible les raisons qui font réussir cette façon de deviner.

-- Vous vous êtes si bien expliqué -- dit Filis --, qu'encore que je ne sois pas savante dans l'arithmétique, non seulement j'ai si bien compris tout ce que vous nous avez dit, que je le pourrais pratiquer, mais [75] encore vous nous en avez tellement facilité l'intelligence par vos raisonnements, que je ne pense pas que je le puisse oublier. Je n'ai donc plus rien à souhaiter pour mon éclaircissement sur ce sujet. Mais puisque vous avez satisfait Alidor, touchant ce qu'il vous a demandé pour les dés, je vous prie de me dire si vous savez comment on peut

21

Faire multiplier les jetons dans la main.

-- Me souvenant de l'avoir autrefois vu faire par des personnes qui ne m'en voulurent jamais apprendre le secret, ni même le refaire une seconde fois.

-- C'est -- répondit Filidam -- l'une des maximes que je vous ai donné pour tous les tours de batelage, de ne faire jamais deux fois une même chose, et que l'on doit particulièrement observer pour celui-ci, parce que si l'on n'est très subtil l'on le découvre ordinairement dès le premier coup, c'est pourquoi quand les bateleurs veulent pratiquer ce tour ici, ils n'ont garde de dire qu'au lieu de dix jetons qu'ils mettent dans votre main, ils y en feront trouver vingt. Cet avertissement vous ferait tenir sur vos gardes, et vous obligerait à les recompter après eux, ce qui gênerait tout leur mystère, aussi pour leur en ôter la pensée, retenant dans leur main huit ou dix jetons que le bâton de Maître Bontemps leur aide à cacher, et en jetant douze ou quinze sur la table, ils vous disent qu'il en faut faire autant de pistoles, ou bien qu'ils nous les tireront tous de la main, sans que vous [76] en sentiez rien, ou quelque autre galimatias dont ils se servent pour l'enjôle. Cependant qu'ils cajolent de cette façon, ils comptent avec le bout du petit bâton tous les jetons qui sont sur la table, et vous en font remarquer le compte, en les recomptant encore une fois, supposé qu'il n'y en ait que dix-huit, et que dans le creux de leur main ils aient encore caché douze, en ramassant ceux qui sont sur la table, ils y mettent adroitement ceux qui sont dans leur main, de sorte qu'au lieu de 18 ils vous en donnent 30. Après ils vous demandent combien vous en voulez avoir plus ou moins de 18. S'il arrive que vous en demandiez 30, en jetant un peu de poudre d'oribus sur votre main le compte s'y trouvera; si vous n'en voulez que 25, ils vous en ôtent 5 vous en faisant bailler un à quelqu'un de la compagnie, deux à un autre, autant pour eux; et quelquefois vous en ôtent davantage, puis vous en rendent, afin que

vous remarquiez moins la quantité qu'ils vous ont ôté, et font tant qu'ils ne vous laissent que les 25 que vous avez demandé. Si vous en vouliez avoir plus de 30, par exemple 36, ils en tirent encore six de la gibecière, qu'après avoir saupoudré de poudre d'oribus, et soufflé dessus, ils vous font mettre dans la main pour parfaire les 36 que vous avez demandé. Voilà toute leur finesse, qui n'est pas grande. Aussi s'y trouvent ils souvent surpris, mais quand ils [77] reconnaissent que l'on veut recompter les jetons qu'ils ont mis dans la main, ils changent de dessein et de batterie, et font cet autre ici qui n'est pas guère plus subtile.

22

Quelqu'un ayant pris un nombre de jetons à votre insu, faire en sorte que vous en ayez pareil nombre que lui.

Ils vous disent que vous preniez des jetons ce qu'il vous plaira sans les compter, et de leur côté ils en prennent toujours plus que vous, et comptent secrètement ce qu'ils ont pris, supposé que le bateleur en ait pris 26, pour donner la grâce au jeu, il soupèse votre main comme s'il voulait reconnaître par le poids combien vous en avez. Puis il dit qu'avec les vôtres, en vous favorisant des siens jusqu'à 26, qu'il lui en restera autant que vous en avez, ce qui se trouve vrai quelque nombre que vous ayez, pourvu qu'il soit moindre que 26, car si vous en avez 22 en vous baillant 4 de ses 26 jetons il ne lui en restera plus que 22. Si vous n'en avez que 17, il faudra qu'il vous en fournisse 9 pour faire jusqu'à 26, qu'il veut que vous ayez, et les 9 qu'il ôte de ces 26 font qu'il ne lui en reste que 17 ; ainsi de quelque nombre que vous puissiez vous imaginer qu'il ait pris, en vous fournissant avec ce [78] que vous avez jusqu'à la concurrence de ce qu'il a, le reste qui lui demeure sera égal au nombre que vous aviez pris.

-- Il me semble -- dit Célimène -- quelque adresse dont les bateleurs se puissent servir, qu'il n'est pas mal aisé de juger que ses tours se font par les moyens que vous nous avez déduit.

-- Il est vrai -- dit Filidam -- que ceux qui ont un peu d'intelligence les devinent facilement. C'est ce que je vous ai dit lorsque vous avez voulu m'engager dans cet entretien, que vous ne trouveriez pas grand plaisir à la connaissance de toutes ces subtilités, mais je vous puis assurer que le plus grossier de tous ces tours paraît bon quand il est fait avec adresse, et qu'ils perdent à les enseigner la grâce qu'ils ont à les pratiquer.

-- Je suis contente -- dit Filis -- de ces deux tours de jetons pour le présent, je ne les trouve pas si mauvais que je ne m'en serve dans l'occasion. Il vous reste de satisfaire Nicaise sur le dernier enchantement que ce magicien du Pont Neuf lui a fait voir qui est de

22

Faire entrer un bâton dans une bague, quoi que deux personnes tiennent les deux bouts du bâton, et que la bague soit enveloppée dans un mouchoir.

-- Il est aisé -- dit Filidam -- de vous éclaircir, et [79] de détromper Nicaise sur ce sujet. Cette subtilité ne consiste qu'à faire coudre une bague dans un des coins du mouchoir, et pour la mieux cacher, faire recoudre un petit morceau de linge par dessus bien proprement afin de l'enfermer entre les deux toiles. Cela préparé, s'il y a quelqu'un dans la compagnie qui porte une bague, il lui faut demander, pourvu qu'elle soit à peu près de même forme que celle qui est cousue dans le mouchoir., Sinon il en faut avoir une dans la gibecière, après l'avoir fait voir à toute la compagnie, on la prend, et tenant le mouchoir par le coin où la bague est cousue, on reploie ce coin dans le milieu du mouchoir faisant semblant d'y mettre la bague que l'on vous a donné, que l'on retient pourtant dans le fond de la main, et l'on tortille le mouchoir en sorte que la bague cousue paraisse toujours, cependant que l'on la fait manier par toute la compagnie pour ôter la pensée qu'elle n'y soit pas, et que l'on entretient le monde de galanteries. De la même main où l'on tient la bague cachée, on prend le bâton de Maître Bontemps, et s'appuyant dessus (comme sans y penser), on le fait entrer dans la bague que l'on fait couler jusqu'au milieu du bâton, tenant toujours la main dessus. Après on fait tenir le bâton bien ferme par les deux bouts à quelqu'un, puis on entortille le mouchoir à l'entour et en retirant le mouchoir on tire aussi le main de dessus la bague en sorte qu'on la fasse tourner à l'entour du bâton, afin que l'on croie que ce soit le mouchoir qui lui ait donné ce mouvement. [80] En même temps, on secoue le mouchoir pour faire voir que la bague n'y est plus, et on le resserre sans donner le temps de voir la pièce rapportée que l'on y a cousue, et si après l'avoir resserré quelqu'un le voulait examiner de plus près on lui en donne un autre ou il ne trouve rien. L'on peut de même

24

Faire entrer un anneau dans un bâton, quoi que l'on en tienne les deux bouts

-- Et pour ce faire il faut avoir deux anneaux de fer, ou de cuivre, tout semblables; en tenir un caché dans la main gauche avec le bâton de Maître Bontemps, et jeter l'autre sur la table pour le laisser considérer à la compagnie. Puis faisant entrer sans que l'on s'en aperçoive l'anneau que l'on tient à la gauche dans le bâton, couler la main et l'anneau jusqu'au milieu, et le donner à tenir par les deux bouts, cependant que de la main droite vous reprenez celui que vous aviez mis sur la table, et en le frappant contre le bâton, comme pour le faire passer au travers, vous le retenez subtilement dans la main, et lâchez l'autre en même temps, le faisant tourner dans le bâton. C'est la même chose que celui de la bague, et l'un et l'autre de ces deux tours ne peuvent être bons si la subtilité de la main ne les fait valoir.

Nicaise se prenant à rire sur la fin de ce discours obligea toute la compagnie de rire avec lui. Alidor lui ayant demandé ce qu'il avait :

-- Je ris -- dit il -- de [81] l'attention que vous prêtez à Filidam, et de la foi que vous donnez à ces discours vous imaginant que le magicien du Pont-Neuf ait fait tant de merveilles par les moyens qu'il vous a déduits. Il faudrait être fort préparé pour y réussir comme il l'entend, avoir toutes les ustensiles faites exprès, et la main propre à cacher son jeu, et si tout cela ne servirait de rien si l'on ne savait les mots dont il se servait, il aurait eu bonne grâce de s'exposer à la vue de tout le monde pour ne faire que des choses communes qui pourraient être facilement reconnues. On se moquerait de lui et personne ne s'arrêterait à le regarder, je crois bien qu'il n'est pas seul qui puisse faire tous ces tours, mais qu'ils se fassent sans enchanterie je ne le crois pas. L'aiguille que Filidam a mise dans sa tête sans se blesser le peut témoigner, puisque personne ne l'a pu faire, et le diable jetant feu et flamme par la gueule, que le magicien me fit voir pendant que j'étais dans le cercle, me fait croire qu'il peut faire par son moyen tout ce qu'il veut plus facilement, que par les adresses et subtilités de Filidam.

Chacun se souriant de ce discours, et du souvenir de la peur de Nicaise :

-- Je vois bien -- dit Célimène -- que Nicaise n'est pas encore satisfait, et qu'il voudrait bien que Filidam lui eut fait connaître le diable qui lui a fait peur plus à loisir, mais il faut épargner sa peine et ne pas abuser de sa courtoisie. Il pourra nous en entretenir une autre fois puisque nous le devons posséder plus d'un jour.

Célimène se levant prit Alidor par la main, Filidam présenta la sienne à Filis [82] et toute la troupe fit dessein d'employer le reste du jour à la promenade.

[83] La Magie du Pont Neuf

ou sont contenues les jeux et subtilités des bateleurs.

Livre 3.

Pendant la promenade, l'impatience de Filis ne peut donner relâche à Filidam qu'il ne lui eut découvert l'artifice des filous du Pont-Neuf pour faire peur à Nicaise.

-- J'aurai peine -- lui répondit-il -- à vous satisfaire sur ce sujet, parce que ne m'y étant pas trouvé, je ne puis dire au vrai de quelle façon ils en ont usé. Néanmoins je crois que leur dessein n'ayant point été prémédité leur appareil n'a pas été grand, et qu'ils se sont servis pour leur déguisement des premières choses qu'ils ont rencontrées, jugeant bien par son étonnement qu'il fallait peu de choses pour l'épouvanter.

-- Mais -- répliqua Filis --, cette gueule de feu et ces flammes, que ce diable vomissait, d'où pouvaient elles provenir ?

-- Il n'est pas mal aisé -- dit Filidam -- de mettre dans sa bouche un petit tison de feu sans s'incommoder, parce que l'on le place facilement dans le milieu sans qu'il touche nulle part, et puis en aspirant et soufflant il s'allume en sorte que le dedans de la bouche paraît tout en feu, le visage même en recevant quelque rougeur lumineuse, qui fait effet dans l'obscurité, et pour ces flammes elles ne pouvaient [84] provenir que de la poix raisine pillée qu'ils jetaient sur la chandelle. Cette matière s'allume promptement et produit une grande lumière qui se convertit aussitôt en fumée. L'on s'en sert ordinairement dans les tragédies, lorsque l'on veut représenter l'embrasement d'une ville, l'apparition de quelques démons, ou les flammes ardentes de l'enfer. Nicaise, qui ne conçoit pas les choses dans la vérité, les dépeint selon son imagination, et parce que la peur lui avait troublé les sens, il s'est imaginé que son diable vomissait les flammes. Je m'assure qu'encore qu'il n'ait pas eu le temps d'en considérer la figure, que si l'on lui en fait faire la description qu'il dira qu'il avait les cornes d'un bouc, le groin d'un cochon, les pattes d'un singe, les jambes d'un satyre, et la queue d'un dragon. C'est ainsi que tous ceux, qui ont des visions d'esprits et de démons, se troublent, et nous font passer les illusions de la nuit pour des prodiges bien reconnus: un moulin à vent, pour un géant; un buisson, pour un monstre; le premier animal trouvé, pour un loup garou; et le bruit d'un chat qui fait branler quelque vesselles, pour un farfadet. De la même sorte se trompent encore ceux qui rapportent les tours de souplesse qu'ils ont vu pratiquer, car ils les récitent d'une certaine façon qu'ils paraissent miraculeux, sans que l'on puisse imaginer aucune raison qui les ait fait réussir, et si quelqu'un pense en découvrir les moyens, en même temps celui qui les raconte dit, que ce n'est pas

cela, et y ajoute tant de circonstances impossibles, qu'il en faut conclure que celui qui les a fait était pour [85] le moins sorcier.

-- Il est certain -- reprît Alidor --, que l'on se peut quelquefois tromper dans les ombres de la nuit, et que nos yeux pendant l'obscurité prennent souvent une chose pour l'autre; mais de vouloir conclure de là, qu'il n'y a ni diables, ni esprits, ni sorciers: milles exemples rapportées par des personnes dignes de foi nous assurent du contraire, et l'expérience que plusieurs en font encore tous les jours, nous le confirme.

-- L'écriture sainte, qui ne peut errer, étant l'ouvrage du Saint Esprit, nous enseigne qu'il y a des démons par la chute des anges du ciel dans les abysses, par les possessions ordinaires du temps de Jésus Christ, et par les oracles qui se trouvèrent muets à sa venue. De notre temps mêmes, nous avons vu une infinité de personnes possédées, et des apparitions tellement étranges, que quand nous ne serions pas appuyés sur l'autorité de l'écriture, nous n'en pourrions toutefois douter.

-- L'histoire d'un chevalier est publique, qui dans le dessein de satisfaire la brutalité de sa passion fit rencontre d'un démon sous la forme d'une damoiselle, qui le mena dans un superbe logement, où ayant obtenu d'elle ce qu'il souhaitait, elle disparut en un moment, le laissant sur un fumier proche d'une carcasse à moitié pourrie, et tous les jours on nous publie sur ce sujet des histoires de blasphémateurs, qui se trouvent enlevés et visiblement déchirés par les diables.

-- Pour ce qui est des esprits, leur existence se prouve par l'apparition de notre seigneur aux apôtres après sa résurrection, où Saint Luc dit, que troublés de cette [86] rencontre ils pensaient voir un esprit, et que lui les retirant de cet erreur leur dit qu'un esprit n'avait point de chair, ni d'os comme lui, ce qui témoigne que véritablement il y en a.

-- On ne peut douter aussi qu'ils ne soient quelquefois apparus, puisque l'écriture nous dit que Saul fit susciter le prophète Samuel par une magicienne, et le consulta sur les choses qui lui devaient arriver. Et Alexandre d'Alexandrie rapporte une histoire sur ce sujet, autant mémorable qu'elle est extraordinaire. Il dit qu'un homme de sa connaissance, digne de foi, eut un parfait ami qui tomba malade à Rome. Les médecins lui conseillèrent de s'en aller prendre l'air aux champs, espérant que ce changement pourrait apporter quelque soulagement à sa maladie et le rétablir en sa première santé. Il arriva contre leur attente que le malade mourut en chemin. Son ami n'oublia rien pour lui rendre ses derniers devoirs, et le faire enterrer honorablement. A quoi ayant satisfait, et s'en retournant à Rome, comme il fut couché dans une hostellerie, le défunt lui apparut avec le même visage qu'il avait pendant sa maladie, vêtu d'un habillement assez mal en ordre. Celui-ci épouvanté lui demanda qui il était, le mort ne répondant rien se déshabilla et se coucha près de lui. Plus la

frayeur faisait reculer celui-là, plus celui ci s'approchait de lui, jusqu'à ce que ne lui restant plus de place il fut contraint de sortir du lit. Le défunt comme indigné de cette action le regarda de travers et reprenant ses habits il s'en alla sans lui rien dire. [87]

-- Pour les magiciens et les sorciers, qui doute (puisque'il y a des démons) qu'il ne s'en trouve ? Ces esprits superbes qui se sont voulu rendre semblables à Dieu dans le ciel ont toujours tâché de limiter depuis qu'ils sont dans les abysses. Dieu veut être adoré, ils se sont fait dresser des autels. Il a eu des prophètes, et eux des arbres et des cavernes, des effigies et des personnes par lesquelles ils rendaient des oracles et déclaraient ce qu'ils pouvaient connaître de l'advenir. Dieu se sert des saints pour opérer ses miracles, et faire connaître la gloire de son nom; et les diables se servent de magiciens et sorciers pour exécuter leurs mauvais desseins, nous abuser par leurs prestiges, et faire admirer leur puissance. Disputer contre cette vérité c'est nier l'écriture, réfuter toutes les lois tant anciennes que nouvelles, accuser d'injustice tous les arrêts de condamnation qui ont été rendus contre de semblables ministres de Satan, et refuser créance à la plus part des auteurs qui en rapportent des histoires mémorables.

Comme cette matière est ample, et qu'il y a peu de personnes qui ne sachent une infinité de contes sur ce sujet, chacun voulut faire le sien. Célimène dit qu'elle connaissait une maison dans Paris où il y avait un esprit qui se rendait tellement officieux, qu'il prenait le soin de tout le ménage jusqu'à panser les chevaux, laver la vaisselle, mettre la nappe, servir à table, ouvrir la porte quand on frappait, et quantité d'autres petits offices, qu'on [88] ne le voyait jamais, quoi qu'ordinairement on vit passer l'étrille sur le dos des chevaux, et présenter un verre à table sans voir celui qui le portait, qu'il ne faisait point de mal à personne se contentant quand on disait quelque chose, pour rire d'en prendre sa part, et de rire comme les autres, faisant même de petites niches pour s'y exciter.

-- Un jour -- dit-elle --, il y avait compagnie du voisinage à qui on fit collation, entre autres choses on leur servit des dragées dans un basin. Un égrillard de la compagnie se mettant de belle humeur se voulut partager en aîné, les filles riant avec lui en voulurent sauver leur part, et comme chacun fourrageait avec les mains dans le basin, une poignée de verges se présenta, qui leur donna à tous bien serré sur les doigts, et en même temps, on entendit un éclat de rire à l'autre bout de la salle. Une autre fois, comme on était à table, quelqu'un demanda à boire. Un laquais, se mettant en devoir de server, voulut prendre un verre sur le buffet où il y avait de l'eau dedans, comme il étendait la main, l'eau lui fut jetée au visage, et le verre apporté à celui qui demandait à boire. Avant que je susse - continua elle -, qu'il y eut un esprit dans cette maison je m'y en allai par visite, sitôt que j'eus frappé à la porte elle me fut ouverte, mais comme je me présentais pour entrer, on la ferma rudement sur

moi avec une risée, qui me piqua si fort que je m'en retournai sans parler à personne. Peu de jours après, la maîtresse du logis me vint voir, que je reçus assez froidement, et lui fis ma plainte de l'affront que j'avais reçu chez elle, [89] dont elle s'excusa, et me dit ce que je vous en ai conté.

-- C'eût été dommage -- dit Filidam -- de chasser cet esprit du logis, puis qu'en servant il avait la perfection de donner du plaisir, et savait si proprement mêler l'utile au délectable.

-- Ils ne sont pas tous de si belle humeur -- répondit Filis -- Il y en a de fâcheux qui ne se contentant pas de la frayeur qu'ils donnent, battent quelquefois outrageusement ceux qui demeurent dans les maisons ou ils habitent. J'en sais une histoire remarquable pour les personnes à qui elle est arrivée, et pour les circonstances que s'y rencontrent. Dans la Sicile un homme de si basse naissance, qu'il n'avait d'autre emploi que de porter la hotte, s'éleva de petit au grand, jusqu'à ce devenu partisan, il fit une fortune si puissante, qu'il laissa plus de cinquante mille écus de rente à chacun de ses enfants. Comme il était au lit de la mort, un valet d'écurie, ayant besoin d'eau, mit le sceau dans le puits, d'où ne le pouvant retirer à cause de sa pesanteur, il en appela un autre à son aide, qui joignit inutilement ses efforts avec lui. La nouveauté de cet accident les étonnant fit, que tous les domestiques s'approchèrent d'eux, et tous ensemble se mirent à tâcher de tirer le sceau, ce qu'ils firent enfin avec beaucoup de temps et de peine, comme il était environ à deux pieds près du haut, et qu'ils employaient encore leur force pour l'élever, un dragon épouvantable se jeta sur le bord du puits, le sceau déchargé de ce fardeau s'éleva en même temps tout d'un coup, et ceux qui le tiraient tombèrent à la renverse. A mesure [90] qu'ils se relevaient la vue de cet animal horrible leur faisant prendre la fuite, ils furent long temps dans cette épouvante jusqu'à ce qu'un peu rassurés à force de le regarder, un commis s'avisa de le tuer à coups d'arquebuse. Du premier coup, soit qu'il l'eut frappé ou non, il s'évanouit sans que l'on put savoir ce qu'il était devenu, quoi que tout le monde eut la vue sur lui, on crut qu'il s'était rejeté dans le puits ce qui fut cause que chacun s'employa à le combler. Le maître entendant tout ce bruit demanda ce que c'était. On lui dit, que l'on avait tiré du puits un dragon, et que son commis l'ayant voulu tuer, il s'était, à ce que l'on croyait, rejeté dans le puits, et que l'on l'avait assommé dedans à force de pierres. L'on dit qu'en se retournant il fit un grand soupir, et qu'en disant pourquoi l'a on tué, il mourut lui même. Ses funérailles ne furent pas plutôt faites, que la nuit même on entendit un bruit merveilleux dans son cabinet, comme des personnes qui remuaient des coffres et de l'argent. L'on y fut, mais on n'y vit rien, seulement on entendit un bruit comme de papiers que l'on déchire, et le commis qui tenait la chandelle reçut un si grand soufflet qu'il la laissa tomber et en vit plus de mille en sa place. Ces choses étaient en quelque façon secrètes au commencement, les domestiques tâchant de les cacher pour l'honneur de la

famille, mais à la fin, le continuel tintamarre qui s'entendait toutes les nuits dans cette maison, et les coups avec les appréhensions qu'en recevaient les valets, les contraignirent d'en sortir et de publier ce que l'on avait si long tems [91] celé. Ce qui est remarquable dans cette histoire est la condition de partisan qui s'était gorgé du sang du peuple pendant sa vie, et enrichi des biens de tout le monde. Cet animal trouvé dans le puits, dont il regretta sa perte, qui ne pouvait être autre chose qu'un démon qui venait pour emporter son âme dans les abîmes, suivant le pacte qu'ils avoient infailliblement fait ensemble; la punition exemplaire qui s'en suivit tant sur son âme dans les enfers, qu'apparemment sur son corps mort en ce monde pour paiement de toutes ses concussions, voleries et brigandages; et de plus que ses enfants, qui partagèrent ces larcins n'en jouirent presque point, dissipèrent tous ces biens en mille débauches, et furent réduits en tel état que l'un d'eux n'eut d'ordinaire pour tout logement que la prison, et l'autre, quoi qu'un peu plus à son aise, ne put laisser à ses enfants le dixième partie des biens qu'il avait reçu de la mort de son père.

-- Cette histoire est fort belle -- dit Filidam --, et fut elle de notre invention vraie ou fausse, elle a bien du rapport à ce que l'on dit d'un des gros mangeurs de peuple du royaume de Sardaigne, qui se trouvant à la mort d'un de ses confrères, et voyant qu'il se désespérait sur la restitution, le consolait pieusement, en lui disant qu'il ne se mit point en peine, que les vies et les biens des sujets étaient au Roy, et que s'il avait volé quelque chose, que le Roy lui donnait ce qu'il avait pris pour l'exempter de le restituer. Par cette belle exhortation l'on assure qu'il mit l'âme du malade en repos. Je ne sais si la sienne y fut lorsqu'il mourut peu de temps après lui même, sans avoir le temps de raisonner sur la restitution. Le peuple disait qu'étant enterré dans un monastère, il battait les religieux toutes les nuits. Je [92] m'en rapporte à la cronique de leur couvent, qui ajoute que ses enfants ne gouvernèrent pas mieux sa succession que ceux du partisan de Filis, quoi que bien plus opulente.

Nicaise se mettant en rang d'oignon :

-- Il ne faut point douter -- dit il --, que l'histoire de Filis ne soit très véritable. Ma grande mère m'en a conté une qui n'est guère moins prodigieuse, et si vraie que tout le monde la sait en notre pays. Elle disait étant auprès du feu qu'elle avait ouï dire à sa nourrice qui l'avait appris de son grand père, à qui son grand oncle l'avait conté, qu'il y avait un jour dans son village un homme, qui avait dérobé quelque chose sans que personne en sut rien. Le curé jeta une queremonie sur le larron, qui fut excommunié et devint loup-garou. Toutes les nuits quand minuit sonnait, il sortait de son logis et s'en allait courir les nuits tout au travers des boues, et à chaque carrefour il hurlait 3 fois bien épouvantablement (car quand ma grande mère se mettait à hurler come lui pour me montrer comme il faisait, elle me faisait peur), et puis s'en retournait quand il avait fait ces quinze tours. On le voyait

quelquefois comme un loup, une autre fois comme un veau, bien souvent comme un barbet, et changeait ainsi toutes les nuits de nouvelle forme. Si quelqu'un le rencontrait, et qu'il voulut l'empêcher de passer ou seulement lui dire quelque chose, il le battait dos et ventre, parce qu'il était cause qu'il fallait qu'il recommençât tous ses tours, ce qui lui donnait bien de la peine, d'autant qu'il portait pendant ce voyage le diable sur ses épaules.

Chacun ayant été bercé de loups garous et de moines bourrus, Célimène ne put souffrir que Nicaise continuât. [93] Elle avait envie d'entendre Filidam sur cette matière.

-- Vous -- lui dit elle --, qui vous moquez de nos histoires, dites nous ce que vous croyez des démons, du retour des esprits, et du pouvoir des sorciers, et par quelles raisons vous pourrez combattre les sentiments d'Alidor, et détruire une vérité que tous les siècles ont confirmée par mille exemples.

Disant cela, elle le fit s'asseoir sous un berceau que servait de couvert au bout d'une allée, et chacun prenant place auprès de lui il commença de cette façon.

-- Je passerais pour ignorant, ou pour ridicule, si je voulais détruire une opinion qui s'est rendue vénérable par son antiquité, qui semble être née avec le monde, et qui s'est fait recevoir si universellement qu'il n'est pas jusqu'à Nicaise, qui n'en sache des contes pour la soutenir. Mon dessein n'est pas aussi de nier absolument tout ce que l'on en dit, mais seulement, en rapportant ce discours à notre sujet, discerner la vérité du mensonge, et vous faire voir que tout ce que l'on en croit n'est pas véritable.

-- Il est sans difficulté qu'il y a des démons, mais de croire qu'ils soient perpétuellement attachés à nous séduire, c'est ce que je ne pense pas. Ces esprits infernaux destinés à d'éternelles flammes, sont tellement occupés par les tourments qu'ils endurent, qu'il ne leur reste pas un moment pour concevoir d'autre pensée. Cette très légère consolation que l'on estime que les malheureux reçoivent d'avoir des semblables ne les peut toucher, parce qu'ils en sont incapables, et qu'étant condamnés à souffrir continuellement des peines infinies, il est possible [94] qu'ils aient un moment de relâche, ni qu'ils reçoivent aucune sorte de satisfaction. Au contraire, bien loin de recevoir quelque contentement des maux qu'ils nous procurent, s'ils étaient encore en état de mériter, de décroître ou diminuer leurs peines par leurs actions, ils augmenteraient leurs supplices, et seraient une autrefois damnés pour s'être rendus non seulement complices, mais encore auteurs des péchés, que nous aurions commis. De sorte que ne trouvant point d'avantage dans notre perte, je crois qu'ils ne la procurent qu'en qualité d'exécuteurs des jugements de Dieu (emploi qui leur a été donné par punition pour rabaisser leur orgueil, qui les voulait élever au dessus de son trône) et lors seulement

qu'il plait à la divine majesté de leur permettre pour la gloire des bons, et le châtement des méchants, qui sont secrets de sa providence, que nous ne pouvons pénétrer.

-- Il ne faut donc pas s'imaginer, que toutes les fautes que nous commettons, soient plutôt des effets des tentations du diable, que de notre nature pervertie, que les hommes par leurs conseils et par leurs persuasions ne fassent bien souvent l'office des diables envers les hommes, et que notre propre entendement ne soit notre véritable démon, mauvais s'il se laisse conduire au gré de nos passions, bon s'il suit les règles de la raison.

-- S'ils n'ont pas droit de tenter notre cœur invisible, ils ont encore moins de pouvoir de nous apparaître ordinairement. Lorsque les hommes, abandonnant le culte du vrai dieu, ont voulu se déifier eux mêmes, ou se forger des dieux à leur fantaisie, Dieu, les abandonnant, a [95] permis pour leur punition, que les prestiges et les apparitions des diables aient régné, et que l'on ait vu des lares, lémures, larves, farfadets, cathecons ou incubes, succubes, follets, pigmées ou gnomes, nymphes, naïades ou ondines, silvains, géants, et satyres, vulcains, fées, sybilles, mélusines, et autres sortes de diables diversement nommés selon les lieux qu'ils habitaient, ou selon les effets qu'ils avoient coutume de produire. Mais depuis que la naissance de Jésus Christ a brisé leurs idoles, et que sa mort les a remis dans les chaînes de l'enfer, leur empire a cessé de telle façon, qu'à peine en reste il d'autres marques que la mémoire que les historiens en ont conservée. C'est ce que les histoires des Indes, et les relations des terres nouvellement découvertes nous apprennent, où l'on a vu cesser la tyrannie que les diables exerçaient sur les habitants, sitôt que le Christianisme y a été reçu, et que le Saint Sacrement y a été exposé. Que si depuis ils se sont quelquefois déchainés, et qu'ils aient encore fait paraître des effets de leur rage, ça toujours été très rarement, et ce pour nous apprendre que le bras de Dieu n'était point raccourci, ou pour d'autres raisons qui nous sont inconnues.

-- Nous ne sommes pas aussi obligés de croire tout ce qui s'imprime comme articles de foi. J'ai vu des histoires de diables apparus, imprimées à Paris, et que l'on disait s'être passées en d'autres villes où l'on n'en avait point ouï parler. L'histoire du chevalier que vous avez rapportée pourrait bien être de ce nombre, et la plus [96] part de ceux qui la savent, croient, que ce fut une trousse qui lui fut jouée, et qu'étant ivre il fut porté par les compagnons de sa débauche sur un fumier avec la carcasse d'un pendu, qu'ils mirent auprès de lui. Il ne faut pas être incrédule et nier absolument que cela ne se puisse; mais on peut être un peu modéré dans cette sorte de croyance et très circonspect pour ne se pas laisser abuser par des bateleurs.

-- Dans ma plus tendre jeunesse je pris habitude avec un juif de nation qui s'était fait chrétien par maxime d'état, et n'avait en effet aucune religion. Il était très savant, particulièrement dans la

langue hébraïque qu'il enseignait, faisait profession de médecine, savait l'astrologie judiciaire et ses dépendances, avait une infinité de secrets très curieux, et surtout souhaitait d'être sorcier avec une passion si grande, que lors qu'on lui disait qu'il y en avait en quelque province, il y allait passer quelque temps pour voir, s'il ne pourrait point faire habitude avec eux. Comme il était fort retenu à ne pas faire paraître ses mauvaises inclinations, je ne le connus bien que lorsque je me voulus défaire de ses visites, et cependant je le conservai très longtemps, dans l'espérance d'apprendre quelque chose de bon de lui, comme en effet je ne puis nier qu'il ne m'ait donné quantité de beaux secrets, parmi une quantité qui ne valent rien. Il m'a dit un jour qu'une femme lui avait promis de lui faire voir le diable, qu'elle avait des secrets de magie qu'il avait envie d'apprendre, et que si je voulais, nous irions chez elle ensemble. Quoi que j'eusse fait réflexion sur sa première proposition, la curiosité de voir si le [97] diable avait des cornes, comme on le dépeint, fit que je consentai à ce qu'il voulut. Nous vîmes cette femme, à qui d'une humeur enjouée je demandai d'abord, si le diable qu'elle nous montrerait était fait comme celui que j'avais vu sous les pieds de St. Michel. Soit qu'elle crût que je n'étais là, que pour me moquer de sa diablerie, ou qu'elle voulut faire valoir le métier, elle me répondit qu'elle ne se mêlait point de cela, et se tint si froide que je m'imaginai que nous aurions fait un voyage en vain. Enfin, après que mon compagnon l'eut bien cajolée et assurée de ma discrétion, lui promettant que je n'en parlerais point, et de l'argent au bout, elle commença de se rendre un peu plus familière, et nous dit que véritablement elle avait un esprit, qui nous ferait voir dans un miroir, ce que nous voudrions apprendre de quelque personne éloignée, ou autre chose que nous voudrions savoir. Esprit ou diable (lui dis je) il n'importe pourvu que nous le voyons. Là dessus, elle nous demanda ce que nous désirions voir, je lui dis qu'elle nous montrât ce que faisait à l'heure même une damoiselle de ma connaissance qui était à la compagne, elle nous le promît, mais il fallut attendre que la lune fut dans un certain point, et lui donner cependant quelque pièces d'argent avec espérance de plus après nous avoir satisfait. Le jour venu, elle nous fit entrer dedans un petit cabinet fort obscur, où l'on ne pouvait voir qu'à la faveur de quelques lumières qu'elle disposa avec cérémonie en certains endroits. Pour tout meuble il y avait une assez méchante tapisserie, un grand miroir bordé d' ébène avec certains chiffres et caractères [98] d'argent sur la bordure, et deux grandes escabelles de bois, placées vis à vis à l'autre bout du cabinet. Après nous avoir fait s'asseoir, elle commença ses cérémonies qui durèrent assez longtemps. Enfin, nous vîmes paraître dans le miroir un nuage chargé de flammes de feu qui s'évanouit aussitôt. Marque, disait elle, que l'esprit était présent; ce qui lui fit redoubler ses conjurations, et lui demander qu'il eut à nous montrer ce que faisait à l'heure même la damoiselle que je lui avais nommée. L'esprit obéissant nous fit voir dans le

miroir une fille en déshabillé accottée sur une table, tenant une plume à la main en posture d'écrire, qui demeura peu sans disparaître. Mon compagnon fut tout surpris à cet objet, et j'avoue qu'à l'abord je ne fus pas moins étonné, et l'eusse encore été bien d'avantage, si je ne me fusse désabusé sur le champ, parce que le lendemain je reçus lettres de cette damoiselle, ce qui m'eut confirmé dans la croyance de ce que j'avais vu dans le miroir. La cérémonie achevée, j'observai si curieusement toute la disposition du cabinet, que j'aperçue à l'opposite du miroir un morceau de la tapisserie coupé, je montai aussitôt, sans que cette femme s'en aperçût, sur un escabeau pour voir ce que c'était, je trouvai qu'entre ce morceau de la tapisserie coupé et le reste de la tapisserie, il y avait un petit espace par lequel on faisait passer telle figure que l'on voulait. J'y trouvai même encore cette damoiselle, qui nous avait paru la plume à la main, peinte sur de la carte, et soutenue [99] d'un morceau de bois enchâssé dans deux autres, entre lesquels il était conduit comme un châssis dans la coulisse. En même temps je me mis à crier, j'ai trouvé le diable. Cette femme se retournant me vint promptement retirer pour me faire descendre, mais sa fourbe étant découverte, elle fut contrainte de l'avouer, et me prier de n'en rien dire. Ainsi nous fûmes désabusés à bon marché, car sans difficulté si je n'eusse découvert la mèche sur l'heure, notre sotte curiosité nous eût fait retourner chez elle, où des diables à deux pieds et sans cornes, qu'on appelle filloux à Paris, nous eussent pu dévaliser comme ils ont fait Nicaise.

-- Le Seigneur des Accords rapporte plusieurs exemples de semblables affronteurs dans son chapitre des faux sorciers, et entre autres d'un Italien, qui vendait des démons familiers enchâssés dans une bague, qui n'était autre chose qu'une petite figure de scorpion ou d'autre animal frottée d'aimant, que cet enchanteur faisait mouvoir comme il voulait au moyen d'une pierre d'aimant qu'il tenait cachée dans sa manche.

-- Sur ce propos, un de mes amis m'a conté qu'un jour, ayant été porté de même curiosité chez un enchanteur, ou soi-disant, qui lui avait promis de lui faire voir le diable, et lui faire rendre réponse de ce qu'il désirait. Il fut conduit dans un caveau au bout duquel il y avait une forme d'autel, et deux petites portes aux deux côtés, par où cet enchanteur faisait sortir un gros mâtin, un chat noir, et un coq, instruits à faire mille badineries d'eux mêmes, puis s'en retournaient dans leurs cavernes, et cependant une figure hideuse [100] d'un diable, faite de peaux bien cousues, s'élevait de terre à l'autre bout de la cave, au moyen d'un soufflet de maréchal caché dessous, qui, s'emplissant de vent comme une cornemuse, le faisait élever insensiblement jusqu'à la voute, et cependant une voix poussée par une sarbacane rendait réponse de ce que l'on demandait. Il arriva que celle qui lui fut donnée, ne se trouva pas conforme à ses intentions, ce qui le mit si fort en colère, que sans craindre

ce diable branlant, il lui donna avec un dementir de l'épée dans sa peau, et y fit telle ouverture que le vent sortant avec un sifflement, ce diable retourna dans son trou. J'omets une infinité d'autres exemples pour ne vous point ennuyer, qui ne serviraient qu'à vous confirmer cette vérité, qu'il est bien plus aisé de rencontrer en ce monde des affronteurs que des diables.

-- Si j'ajoute peu de foi à tout ce que l'on conte des démons, et de leurs effets, je suis encore plus incrédule en matière d'esprits. Je sais bien que nous sommes composés de corps et d'âme, que nos âmes sont immortelles et, par conséquent, qu'il y a des esprits. Alidor l'a prouvé par le passage de Saint Luc, touchant l'apparition de notre Seigneur à ses apôtres, qui infère véritablement qu'il y a des esprits, mais il ne dit pas qu'ils nous apparaissent, et je ne me souviens point d'avoir lu, quoi que ce soit de formel, dans l'écriture pour prouver leur retour. Je sais bien qu'en plusieurs endroits, il est parlé d'esprits come en *Saint Jean*, chapitre 4, où il dit, « ne croyez point à tout esprit, mais éprouvez les esprits s'ils sont de dieu, car plusieurs faux prophètes [101] sont venus au monde ». Et dans *Saint Luc*, chapitre 20, où Jésus parlant à ses disciples leur dit, « ne vous réjouissez point de ce que les esprits sont sujets à vous » ; ce qui ne se peut entendre des esprits des hommes séparés de leurs corps (Saint Jean parlant des prophètes qui sont prescientes, qui se communiquent à l'esprit de l'homme; et Saint Luc des démons, qui sont substances spirituelles). L'histoire de Samuel rapportée au *1^{er} des Rois*, chapitre 28, semblerait convaincre tous ceux qui peuvent douter du retour des esprits. Si l'on demeurerait d'accord, que ce fut l'esprit du véritable Samuel qui s'apparut à Saul, et non pas plutôt, étant un effet de magie, celui de quelque démon qui prit sa forme par la permission de Dieu, pour lui prononcer de sa part l'arrêt de son juste châtement, et le punir de sa sottise curiosité par la connaissance de son malheur. Les esprits vont et ne reviennent point, témoin ce qu'en dit Abraham au mauvais riche en *Saint Luc*, chapitre 16. Ce malheureux le supplie de lui envoyer le Lazare afin que d'une seule goutte d'eau, il puisse en quelque façon apaiser l'ardeur des flammes qui le dévorent: « il y a (lui répond Abraham) un grand chaos entre vous et nous, une barrière si forte que ceux qui sont ici ne la peuvent passer pour aller à vous, non plus que ceux qui sont où vous êtes, pour venir à nous ». En effet ceux qui sont dans l'enfer y sont pour l'éternité, et si puissamment retenus que je ne crois pas que le diable, sous la tyrannie de qui ils sont abandonnés, les puisse tirer de leurs chaînes, ni qu'eux-mêmes voulussent consentir (s'il était en leur disposition) de revenir au jour, puisque ce ne [102] pouvait être qu'à leur confusion, et pour vous faire voir à leur honte le malheureux état où leurs crimes les ont réduits. Et les esprits bienheureux étant perpétuellement occupés à la perpétuation de leur bonheur, ils ne sont au ciel que pour en jouir, sans dessein de se faire revoir aux hommes, s'il ne leur est absolument commandé de la part de Dieu, et qu'il ne s'agisse de sa gloire. Ce

qu'il ne leur permet que très rarement, puisque le mauvais riche ne pouvait obtenir de soulagement à ses peines, et souhaitant que le Lazare avertisse ses cinq frères de sa misère, afin que par une meilleure vie, qu'il n'avait mené, ils évitassent de tomber dans les mêmes supplices. Abraham lui refusa, sur ce qu'ils avaient la loi et les prophètes, les instructions et les moyens suffisants pour leur salvation.

-- Jugez de là, si Dieu, de qui l'amour est si puissant envers les hommes ses créatures, qu'il a voulu épouser leur condition, se faire semblable à eux, et mourir sur une croix pour les racheter, faisant monter l'ardeur de son affection jusqu'à souffrir les mêmes peines pour un particulier, quand il se fut seul rencontré dans le monde, comme il a fait pour tout le genre humain. Si (dis-je) il a refusé d'ennuyer l'esprit du Lazare pour avertir les cinq frères du mauvais riche de leur salut, et peut-être un million d'autres, qui eussent pu profiter de cet avertissement, Il [103] permettra si facilement que des âmes du purgatoire viennent tourmenter ceux qu'elles ont laissés en ce monde pour obtenir des messes, des aumônes et l'accomplissement de leurs vœux pour leur rédemption, ou (ce qui est plus ridicule) que des âmes destinées aux cachots de l'enfer demeurent inutilement en ce monde pour faire tintamarre et nous épouvanter par des apparitions, et des figures si grotesques que les contes qu'on en fait ne sont propres qu'à faire rire les hommes de jugement, et faire peur aux petits enfants ? L'on descend facilement de cette vie en l'autre monde, mais de remonter en celui-ci est une chose si difficile, qu'elle approche de l'impossibilité. Aussi, quand les anciens ont parlé des esprits familiers, ils les ont toujours pris et présumés pour des démons, et n'ont jamais attribué leurs fonctions aux esprits des hommes après leur mort, que s'ils reviennent quelquefois on tient que ce ne sont pas eux, mais des démons qui falsifient leur substance.

-- Cette matière est si ample que je pourrais vous ennuyer si je voulais rapporter toutes les raisons qui peuvent confirmer mon sentiment, répondre à toutes les objections que l'on pourrait faire sur ce sujet, et réfuter tous les exemples que vous et d'autres en pourriez alléguer.

-- Il me suffira de vous dire pour revenir à notre sujet, que les magiciens du Pont Neuf, et ceux qui [104] les imitent, ne savent pas moins contrefaire leurs esprits que les diables, que tout le monde sait combien de personnes ont été abusées de notre temps par deux hommes, l'un de Paris, l'autre de Fontainebleau, qui parlant du creux de l'estomac sans ouvrir ni remuer les lèvres, rendaient une voix qui semblait très éloignée, quoi qu'ils fussent très proches, et se feignant être les père et mère ou parents trépassés de ceux qu'ils voulaient intimider, leur enjoignaient de faire des prières, aumônes, et pénitences pour leur repos. Chacun sait encore une infinité de tours que les écoliers et les pages pratiquent sur ce sujet, pour se faire peur les uns aux autres, et les inventions dont les valets se sont quelquefois servis pour faire plus facilement l'amour aux servantes, et boire le vin des maîtres

en les intimidant d'une sotte opinion d'esprit. C'est pourquoi je me contenterais de vous dire ce qui m'est arrivé pour vous faire voir combien de faibles esprits se figurent de chimères et d'illusions, lorsque cette vaine appréhension les attaque.

-- Etant encore écolier à Paris, un de mes compagnons se plaignit qu'un esprit revenait dans sa chambre et assura que c'était une âme en peine qui y faisait son purgatoire. Il le sut persuader à tant de monde, qu'il n'y eut que moi qui n'en voulut rien croire, et qui me moquait de cette rêverie. Cela l'obligea de me le faire [105] confirmer par un si grand nombre de témoins, que si je n'eusse été un peu obstiné, je n'en eusse pu raisonnablement douter. L'un me disait qu'il avait ouï plaindre, un autre qu'il avait soufflé la chandelle; l'autre qu'il avait vu un gros chat qui était en même temps disparu, et ainsi chacun ajoutait quelque chose du sien à cette fadaise. pour m'éclaircir de cette vérité je me résolus à sa prière de coucher avec lui, et d'y porter un bon nerf de bœuf afin que, si c'était un tour d'écolier pour me faire niche, la raillerie ne tombât pas sur moi. Etant dans sa chambre, je fis faire grand feu, nous soupâmes paisiblement, et demeurâmes jusqu'à dix heures à nous entretenir des actions de son esprit, qu'il m'avoua ne faire autre chose que de se plaindre d'un ton de voix si pitoyable et quelquefois avec des hurlements si horribles, qu'il n'y avait homme si assuré qui ne transît de peur à l'entendre. Ennuyés d'écouter inutilement, nous nous couchâmes après avoir mis force bois dans le feu, allumé deux chandelles, barré la porte, et fait une exacte perquisition sous le lit, et par tous les coins de la chambre pour voir si je ne trouverais personne. Environs les deux heures après minuit, l'esprit commença sa plainte. Je me levai aussitôt et la chandelle dans une main et le nerf de bœuf à l'autre, je m'en allais où était la voix. Je cherchais, je regardais et ne trouvai ni ne vis rien. Plus j'écoutais et moins je découvris ce que c'était. Elle venait [106] quelquefois d'un côté, puis il me semblait l'entendre d'un autre. Je courus partout, et frappai même l'air de mon nerf de bœuf sans rencontrer aucune résistance, lassé de ce combat et transi de froid, je me recouchai passant le reste de la nuit à écouter l'esprit. Le lendemain, trois de nos compagnons, qui savaient que j'y devais coucher, vinrent savoir comment la nuit s'était passée, et si j'étais désabusé. Je leur contai ce que j'en avais ouï, et sans vouloir demeurer d'accord que c'était un esprit, je soutenais qu'il fallait que ce fut quelqu'un du logis prochain qui se divertît à geindre et hurler de cette façon pour nous faire peur. Chacun se mit à me railler en déjeunant du peu de repas que j'avais pris cette nuit, qu'ils disaient être une marque de mon appréhension, et particulièrement des grands coups de nerf de bœuf, que j'avais donné à l'esprit. Je me défendais, le verre en main, accoudé contre la fenêtre, de ces railleries le mieux qu'il m'était possible, lorsque cette voix me vint frapper les oreilles si épouvantablement que, surpris de cette rencontre et pensant que l'esprit vint pour me punir de mon

incrédulité, j'avoue que la peur me fit tourner visage si vite du côté de cette voix que je répandis la moitié de mon verre. Chacun se mit à rire de mon action, et moi, qui n'en avais point d'envie, j'ouvris les yeux si grands qu'à force de regarder de côté et d'autre, j'aperçus à la vitre une losange [107] cassée où l'on avait mis un morceau de papier pour boucher le trou, qui s'était décollé par un coin, de sorte que le vent s'entonnant dans cette ouverture faisait balboter le papier, et rendait cette voix plaintive plus ou moins forte selon la force du vent, ce que je reconnus en mettant ma main sur ce trou, qui fit interrompre la plainte déjà commencée de cette âme en peine, que je délivrai de son purgatoire avec un peu de colle pour rejoindre le papier sur le verre. Jugez, si mon hôte, à qui le sobriquet d'esprit demeura longtemps, fut moqué de tous nos compagnons, et si après la quantité de monde qu'il avait abusée de cette croyance, qui, enchérissant sur ce qu'il en disait, en contaient encore plus que lui, je n'ai pas raison de dire qu'il faut éprouver les esprits, et ceux qui nous font des contes ridicules.

-- Quoi qu'il y en ait qui nient absolument les sorciers, je sais certainement qu'il y en peut avoir, après avoir vu une infinité de passages de l'écriture qui le confirment, ne pouvant pas même croire que tant de loix, d'arrêts, et d'excommunications aient fulminé contre eux, sans connaissance de cause. Mais je crois aussi, qu'il y avait beaucoup plus de sorciers lorsque les diables avaient plus de pouvoir qu'il ne s'en rencontre à présent. Le diable est maintenant un lion enchaîné contre qui les petits chiens aboient hardiment. [108] L'on peut dire que son règne n'est plus de ce monde depuis que Jésus Christ y est venu, et que le baptême est un caractère si puissant contre ses griffes, qu'il est impossible qu'il lui puisse donner d'atteinte. L'on dit que le serpent est tellement ennemi du frêne, que son ombre le fait fuir, et que si vous l'enfermez dans un rond formé de ses feuilles, n'y laissant qu'un passage plein de feu, qu'il choisira plutôt de sortir au travers des flammes, que de toucher les feuilles de cet arbre. La même et plus grande aversion se rencontre entre Jésus Christ, qui est l'arbre de vie, et le diable, cet ancien serpent qui séduit nos premiers parents. Il fuit loin de l'ombre, et de tout ce qui porte l'image de cet arbre vivifiant, et s'enfoncerait plutôt dans les brasiers de l'enfer que de toucher les baptisés qui sont les feuilles qu'il soutient. L'abus et la superstition ont donné plus de vogue à cette opinion que la vérité. L'on a cru, parce qu'il y a eu autrefois quelque petit nombre de ministres de Satan, que la terre en devait être toujours couverte, et que tous les effets dont on ne connaissait pas les causes, se devaient attribuer à la magie. Les poètes et les faiseurs de romans que font profession de mentir pour enrichir leurs ouvrages de belles inventions, feignant un magicien autour de leurs mensonges pour les rendre plus probables, n'ont pas peu contribué à la faire valoir, et les esprits faibles que se laissent aisément persuader, assurants, pour ne se pas [109] rendre

ridicules, avoir vu ce qu'ils n'ont qu'appris de leurs nourrices, ont achevé de la confirmer. Pour détruire plus facilement cette vaine opinion de sorciers, il me semble à propos de vous faire connaître leurs emplois, et de remarquer les différences de la magie.

-- La naturelle qui n'est autre chose que l'effet de la philosophie, la pratique de ses principes et la production de ses connaissances a toujours été particulièrement estimée des bons esprits, et approuvée de tout le monde, lorsqu'elle ne se rend pas visible, parce que se renfermant dans les bornes de la nature, dont elle connaît tous les secrets, elle concourt avec elle par son artifice pour lui faire faire des productions, qu'elle ne ferait pas d'elle-même, ou du moins qu'elle ne pourrait faire qu'avec beaucoup plus de temps. C'est par elle que les jardiniers peuvent hâter les fleurs et les fruits, varier leurs couleurs et leurs goûts, et produire des plantes parfaites en 24 heures. C'est par elle que les chimistes se glorifient de l'invention de l'azur, du vermillon, du pourpre, du verre, de la poudre à canon, et qu'ils se vantent non seulement de l'alliage des métaux, mais encore de leur pouvoir faire changer de nature, et c'est enfin par son assistance, que l'on peut exécuter une infinité de choses si merveilleuses, qu'elles passent pour miracles à ceux qui n'en connaissent pas les causes. La magie mathématique passe bien plus avant, [110] car ne se contentant pas de tromper les sens agréablement par les effets de la perspective et de l'optique, elle semble avoir voulu surpasser la nature, empiéter sur la puissance du Créateur, et ravir le feu du ciel comme un autre Prométhée pour animer ses ouvrages. Ce fut par cette science qu'Architas fit voler une colombe de bois, qu'Albert le Grand fit parler une tête de bronze, et que Boëtius fit mugir des taureaux d'airains, siffler des serpents de cuivre, et chanter des oiseaux qu'il avait fabriqués.

-- Ces deux sortes de magie n'étant pas de notre sujet, je ne veux point vous en entretenir, mais seulement de celle qu'on appelle noire, qui est l'art des sorciers, afin de vous en découvrir la vanité le plus succinctement qu'il me sera possible. Ceux qui pratiquent ce damnable métier fondent tous leurs effets, ou sur la force des paroles qu'ils profèrent, ou sur l'influence des astres qu'ils observent, ou sur le pacte qu'ils font avec les démons, ou sur la vertu des simples qu'ils emploient.

-- Pour les paroles, n'ayant été inventées des hommes que pour exprimer leurs conceptions, il est ridicule de croire qu'elles aient d'autre effet que de signifier ce à quoi elles sont appliquées, et encore ne le signifiant pas d'elles-mêmes, et par leur propre vertu, mais seulement par l'institution des hommes, qui les ont diversement fabriquées à leur fantaisie, elles ne se font entendre que de certaines personnes qui les connaissent, et non pas universellement de tout [111] le monde, tant leur pouvoir est frêle, et leur puissance limitée. Mais quand bien il y aurait une langue (comme quelques uns ont voulu prétendre) qui signifiât naturellement les choses qu'elle voudrait designer, elle ne

pourrait toujours avoir d'autre effet, que de s'exprimer plus naïvement que les autres, et de rendre les pensées de celui qui s'en servirait plus évidentes, et ce serait mal conclure d'inférer que les paroles, qui seraient tirées de cette langue, puissent par une vertu particulière et secrète produire d'elle même des actions qui ne leur seraient pas naturelles, et forcer, étant prononcées, les choses inanimées à leur prêter obéissance.

-- Les enchanteurs ne pénètrent pas si avant, et loin de rechercher cette langue naturelle qui puisse parvenir aux oreilles de la nature, et se faire entendre des choses inanimées, ils se sont forgés je ne sais quel jargon, qui ne se peut comprendre de pas une nation du monde, et qu'ils ne sauraient eux mêmes expliquer.

-- Je voudrais bien que l'on me put donner l'intelligence de ces paroles « Zi zella ad me mecean mecar zene zenar melca melear in al pata zorie » et si personne ne la peut trouver, que l'on m'eût dit pourquoi l'on veut qu'une fille à qui j'aurai fait ce compliment soit contrainte de m'aimer encore qu'elle ne le conçoive pas. Quelle force à l'épreuve des mousquets peuvent avoir ces trois mots « Malaton, Malata, Dinar », pour empêcher le plomb d'une harquebuse de venir jusqu'à vous, et le faire tomber aux pieds [112] de celui qui l'a tiré, malgré la violence de la poudre.

-- Et quel empire peuvent prendre « gaber silos fendu » sur la mort, pour empêcher un poulet de mourir après lui avoir percé la tête d'un couteau, si vous lui faites avaler promptement ces mots dans un billet. Je ne connais point de raison pour produire ces merveilles par la force de ces paroles, qui n'en ont pas assez pour se faire entendre, si ce n'est les trois dernières « gaber silos fendu », où je m'imagine que celui qui les a inventées, a caché le mystère de son enchantement, et qu'il veut dire qu'en perçant la tête du poulet si l'os est fendu, et que l'on traverse le crâne, qu'il se faut gaber et moquer de celui, qui aura été assez simple de croire, que ces paroles lui puissent sauver la vie. En effet, les bateleurs du Pont Neuf font assez souvent cette experience devant le monde, mais ils ne percent que la peau, et le morceau de papier qu'ils lui font avaler ou quelque autre chose, que se puisse être, est capable, sans le secours des paroles, de lui rendre sa vigueur.

-- Outre ces mots barbares dont se servent les enchanteurs, ils usent encore d'autres qui ont quelque signification, mais qui ne conviennent point du tout au sujet dont il s'agit, et par conséquent il est aussi peu raisonnable de croire qu'ils puissent produire l'effet souhaité. Par exemple, ils disent que pour prendre une couleuvre sans qu'elle morde, il faut dire « Damoiselle Noël fut un tel jour », et nommer le jour que Noël a été dans cette année, le vendredi ou le samedi s'il y [113] est arrivé. Quel rapport de damoiselle avec une couleuvre ? Et que lui importe à quel jour la fête de Noël a été célébrée, quand même elle aurait l'intelligence de ces paroles pour l'empêcher de vous nuire ? Je

m'assure que beaucoup de ceux, qui sont dans l'opinion des enchantements, manqueraient de foi dans cette rencontre, et ne voudraient pas se hasarder de manier une couleuvre en prononçant ces paroles. Et néanmoins la vérité est telle, qu'en Italie quantité de dames s'en font des bracelets et des colliers pour se rafraîchir, et que moi même sans aucun danger sans leur arracher les dents, sans mystère, et sans prononcer aucune parole, je les prend à main nue, les porte dans ma chemise, souffre qu'elles me baisent, me lèchent la bouche, et bois avec elles dans un même verre. Mais parce que cela ne se voit pas ordinairement, que peu de personnes ont cette résolution, et que presque tout le monde a je ne sais quelle aversion, qui ne se peut vaincre contre ses animaux, l'on en a fait un mystère et un tour de magie, et cependant il n'y a personne dans la compagnie que je ne rende sorcier aussi bien que moi, et qui n'en puisse facilement faire autant s'il s'y veut résoudre.

Toute la compagnie frémit au discours de Filidam, et chacun le regarda comme un homme nouveau qu'il n'aurait jamais vu. Célimène tourna la tête pour cracher, Filis secoua les oreilles, en faisant la même, et Nicaise fit sortir de son estomac un soupir, qui n'imitait pas mal le rot d'un allemand, et pouvait servir de mot du guet pour passer au corps de garde [114] des cochons. Filidam, souriant de leurs actions :

-- Vous n'auriez garde -- dit-il -- d'en manger, comme l'on fait en Italie sous le nom d'anguilles de haie. Voilà comme notre imagination étant blessée nous donne de l'aversion pour certaines choses faute de les bien connaître.

Après qu'Alidor eut confirmé son dire, et assuré qu'il avait vu Filidam nourrir des couleuvres, et les porter en diverses compagnies pour se divertir, il continua son discours de cette façon :

-- Outre ces deux façons de parler dont se servent les enchanteurs, ils en ont une troisième, qui semble un peu plus raisonnable, puis qu'elle fait mention du sujet qu'ils entreprennent, et qui néanmoins ne sauroit avoir plus d'effet par les raisons que je vous ai déduites. Telles sont certaines conjurations pour guérir les fièvres, pour arrêter le sang, pour apaiser les douleurs d'estomac, pour voir dans l'ongle, dans une fiole, et dans un miroir ce que fait une personne éloignée, pour savoir qui l'on doit épouser, pour conjurer les loups, pour prendre les taupes, pour se rendre invisible, et une infinité d'autres, qui ne valent pas vous les dire, et qui ne réussissent jamais ; ou si elles réussissent, c'est parce que la maladie est sur son déclin, ou par la force de l'appréhension ou de l'imagination, qui, pouvant beaucoup sur le corps, produisent quelquefois de grandes merveilles, ou par quelque autres raisons naturelles, et non jamais par la force des paroles. [115] Outre les exemples que je vous ai rapportés, ceux-ci vous pourront confirmer cette vérité. L'on dit que pour guérir l'entorse d'un

cheval, qu'il faut, en même temps que l'on le sent feindre, lui lever le pied, et tenant les deux pouces en croix dessus, dire par trois fois « Ante superante atante et superante », puis lui donner un coup de pied dans le boulet, et qu'il ne boitera plus. Cet enchantement est très véritable, parce que si ce n'est qu'une entorse, et qu'il n'y ait rien de démis, quand on n'y ferait rien du tout, elle se passerait d'elle-même en peu de temps, n'étant qu'un étonnement, qui engourdit la partie, qui se dissipe bientôt. Ce que (sans comparaison de bête à homme) chacun peut avoir plusieurs fois expérimenté sur soi-même, quand pour avoir branché ou sauté un fossé, le pied se tourne, et de plus qu'en remuant et maniant la jambe du cheval sans dire aucune parole, ce mouvement que vous lui fait faire remet les parties étonnées en leur état, et dissipe plutôt cet engourdissement.

Ainsi pour guérir un cheval encloué sans le voir il faut avoir le clou, dont il aura été piqué, avant que la matière y soit, et songeant à la mort du dernier homme que l'on aura vu exécuter, le ficher le plus avant que l'on pourra, dans un petit morceau de bois, et dire « Oremus, proceptis salutaribus monitis etc. ». Mon cheval prit une fois dans Saint-Dizier, un clou de roue qui le fit boiter. Je descendis, arrachai le clou et le jetai dans un ruisseau, rencontrant à vingt pas de là, la boutique d'un maréchal [116] qui me connaissait. Je lui dis mon accident, et lui fis regarder le pied de mon cheval. Il me dit que je ne devais pas perdre le clou, et en faveur de la connaissance, m'apprirent cette jolie recette dont je ne fis guerre d'état, ne laissant pas de poursuivre mon chemin, sans que mon cheval eut aucun ressentiment de sa piqûre. Cependant, quand les sorciers, ou soi-disant, emploient leurs enchantements pour quelques esprits crédules, ils ne manquent jamais d'en publier l'événement, et d'attribuer ce que ne s'est fait que par hasard ou naturellement à la force des paroles, que vous voyez toutefois être entièrement inutiles et sans pouvoir, comme je vous pourrais faire voir par mille autres exemples, si je ne craignais de vous ennuyer.

-- Je ne crois pas qu'il y ait personne qui ne confesse que les paroles d'elles mêmes sont sans effet, mais l'on dit que l'intention et le pacte soit effectif ou tacite, que les sorciers font avec les démons les fait réussir. A l'égard de l'intention, elle est bien un désir en nous de produire quelque action, mais jamais elle n'a d'effet si l'on ne l'exécute, si l'ennui me prend d'aller en quelque lieu, et que je dise, je veux aller en tel endroit, il est certain que mon intention et ces paroles ne m'y porteront pas, si je ne m'y achemine. Et c'est une erreur de croire que, comme les corps inférieurs sont sujets aux supérieurs, que nos pensées et nos intentions se rapportent à certaines idées célestes dont elles découlent, et qui les font réussir bien ou [117] mal selon quelles y sont plus conformes, ou que nous les entreprenons dans une disposition du ciel plus favorable, puisque la raison est au dessus des astres, que nos esprits ne sont point du tout sujets à leurs influences, et qu'ils n'ont aucun

pouvoir sur nos conseils et nos délibérations.

-- Pour le pacte, c'est une chose si rare que je le tiendrais volontiers pour imaginaire. Dieu a plus de bonté que nous avons de malice, il ne nous a créés que pour son service, et pour notre salut. Il est jaloux de sa gloire, et ne souffre presque point que le diable, son ennemi, triomphe de ses ouvrages. Il est ce bon père qui ne donne jamais à ses enfants ce qui leur peut nuire, quelque abandonnement que nous fassions de lui, il ne nous quitte qu'à l'extrémité, jamais ses grâces ne nous manquent et tant que nous avons de la vie, il frappe continuellement à la porte de notre cœur pour y reprendre la place qui nous lui avons ôtée. Sa justice tient le diable dans les chaînes pour sa punition, et son amour ne nous abandonne presque jamais à sa tyrannie. Quand cela arrive, c'est de tous les malheurs le plus grand, et certainement j'ai de la peine à croire qu'un homme quelque méchant qu'il soit, se puisse résoudre à se livrer de cette façon tout en vie entre les griffes des démons. C'est presque toujours inutilement que ces desperés les invoquent, ils ne paraissent point, et quand ils se montrent ils n'en peuvent tirer d'avantage pour ce qu'ils prétendent. Quelque convention que l'on fasse avec les démons, ils ne sauraient l'exécuter [118] si elle passe le pouvoir de la nature et de l'art. Ils n'ont rien perdu de leur première connaissance, ils sont grands naturalistes, très subtils, et très inventifs, mais ils ne font point de miracles, et je ne voudrais point, pour ne faire que ce que l'on peut faire naturellement, me soumettre à leur puissance. Dans les choses mêmes naturelles qu'ils promettent, ils abusent ordinairement ceux qui se confient à leurs promesses, et sachant que nul n'est content qui ne le croit être, et que ce ne sont pas tant les biens que nous possédons, qui nous satisfont par leur nature, que par la valeur que notre esprit leur donne, et l'estime que nous en faisons. Ils se servent de notre imagination déjà préoccupée pour nous séduire, et pour nous persuader tout ce que nous désirons. C'est ainsi bien souvent qu'ils transportent dans l'air les esprits des sorciers à cheval sur des manches de ballets, pour les conduire au sabbat, pendant que les corps par la force des onguents dont ils se frottent, demeurent assoupis dans leurs chambres, et que farcissant leurs imaginations de mille chimères, ils contentent leur fantaisies selon leurs passions. C'est ainsi qu'ils font descendre la lune en bas, qui est une chose impossible, jusqu'à ce qu'étant proche de la terre, elle écume sur les herbes, qu'ils font revenir les morts des ténèbres à la lumière, et tant d'autres prestiges que la seule force de notre imagination se peut former d'elle-même dans nos songes, sans le ministère du diable, et qui se peut augmenter selon la différence et la qualité de notre nourriture, et des vapeurs qu'elle [119] envoie au cerveau, qui se peignent ordinairement des couleurs de notre fantaisie, jusqu'à nous persuader même en veillant que les choses que nous nous imaginons sont véritables. Ainsi le diable trompe ceux qui le croient, et n'ayant point de véritables biens à leur

donner, il les repaît de fausses illusions, et n'exécute jamais véritablement ce qu'il promet. J'infère de là que, s'il trompe ceux qui compromettent avec lui en personne, il ne fera rien pour ceux qui ne lui ont rien promis, et auxquels il ne s'est point obligé. Et par conséquent, que le pacte tacite ne peut rien produire, c'est toujours sous l'espérance de quelque bien apparent que ces malheureux s'abandonnent à lui. Quel avantage et quel profit particulier pourrait tirer un sorcier quand, par les conditions de son damnable traité, il aurait obligé le diable à produire certain effet en faveur de tous ceux qui proféreraient telles ou telles paroles. Il suffit qu'il travaille pour eux, et j'oserais bien me vanter qu'il n'y a point de paroles, ni de cérémonies d'enchantement, que je ne puisse dire et observer, sans qu'il en arrive quoi que ce soit, de ce que l'on en peut attendre, pourvu qu'il n'y ait point d'autre raison qui les fasse réussir. Aussi, quand les effets succèdent à leurs désirs, ou c'est par hasard, ou par la force des simples et des compositions dont ils se servent. La vertu des herbes, des minéraux, des pierres, et de tout ce que la nature produit, est merveilleuse quand elle est connue, et tout le reste de la sorcellerie n'est que superstition.

Comme la liaison de l'esprit et du corps est si grande, qu'ils prennent semblable sentiment [120] selon le tempérament de l'un et la disposition de l'autre, et que l'un ne peut souffrir que l'autre n'endure, il est certain que par des breuvages, des poudres, des odeurs, et autres compositions l'on peut empoisonner, guérir, faire mourir en langueur, exciter l'amour, renverser l'esprit, et même faire perdre les fruits de la terre, amasser les animaux en quelque lieu, faire mourir les troupeaux, et une infinité d'autres maléfices, où les paroles, l'intention, et le pacte sont inutiles. Je pourrais confirmer cette vérité par mille exemples que l'on impute - sorcellerie, et qui se font naturellement; vous faire voir la vanité de toutes les sciences, qui dépendent de cette sorte de magie, et qui en sont comme les branches en les épluchant, chacune en son particulier, et vous montrer que les magiciens de Pont Neuf ne sont pas moins sorciers qu'esprits et diables, parce que c'est ce qu'ils affectent de paraître le plus ; n'était que je m'aperçois bien que je vous ennuie, que mon discours s'est insensiblement étendu plus que je ne voulais, et qu'il se pourra trouver assez d'autres occasions de vous en entretenir, s'il ne se présente point de sujet de vous divertir plus agréablement.

Filidam cessant de parler, Filis lui témoigna qu'elle souffrait avec déplaisir la pensée qu'il avait eu de pouvoir ennuyer la compagnie, puisque l'on l'avait écouté avec toute l'attention qu'il pouvait souhaiter, et qu'en son particulier, le temps lui avait si peu duré qu'elle croyait qu'il ne fit que commencer de parler lorsqu'il avait cessé.

-- L'on ne saurait jamais s'ennuyer -- répondit Célimène -- d'écouter Filidam, mais il pourrait bien se lasser de [121] nous entretenir. C'est pourquoi épargnons sa peine, et nous contentons de ne

lui avoir point donné de relâche tout aujourd'hui.

L'heure du souper obligea toute cette troupe de retourner au logis, où ils employèrent le reste du soir à faire des réflexions sur le discours de Filidam. Alidor disait qu'il avait traité cette matière en tour de passe passe, et que sans nier absolument qu'il y eut des démons, des esprits, et des sorciers, il avait adroitement faire voir que, sous ces noms, quantité d'affronteurs avaient abusés de la crédulité des esprits simples, dont Filidam demeura d'accord avec lui, concluant que les pères et mères ne devoient jamais souffrir que les nourrices et servantes misent de pareilles impressions dans les esprits de leurs enfants, qui leur causaient une timidité si grande dans leur bas âge qu'il leur était presque impossible de la vaincre tout le reste de leur vie.

[122-blank page] [123]

La Magie du Pont Neuf
ou sont contenus les jeux et subtilités des bateleurs.

Livre 4.

Comme les humeurs sont différentes, l'entretien du jour fit naître pendant la nuit diverses imaginations dans les esprits de ceux de la compagnie. Filidam, prévoyant qu'on l'engagerait le jour suivant à continuer le discours du batelage, n'eut d'autre pensée qu'à repasser dans sa mémoire les tours dont il avait parlé afin de ne pas tomber dans une répétition ennuyeuse ; et pour cet effet, pendant que les damoiselles s'habillèrent le matin, il fit un petit mémoire de ceux qu'il traiterait et désigna les figures qui lui seraient nécessaires pour leur intelligence. Alidor, laissant le batelage à part, examina de plus près les raisons de Filidam, pour combattre l'opinion des esprits et des sorciers, et trouva que dans le discours qu'il en avait fait, il avait succinctement touché tout ce qui s'en pouvait dire, et suffisamment pour répondre à tout, ce qui se pourrait alléguer au contraire.

Filis eut bien la même pensée, mais l'examinant moins, elle s'arrêta d'avantage à songer aux tours qu'elle avait vu faire autrefois, et se ressouvenir de quelques-uns qu'elle avait su, afin de les mettre en jeu, si Filidam les oubliait. Nicaise, s'attachant plus aux contes d'esprit que l'on avait fait qu'aux raisons [124] qui les pouvaient convaincre de fausseté, n'eut toute la nuit l'esprit farci que de diableries. Et Célimène, qui ne souhaitait que le divertissement de ses hôtes, ne s'occupa qu'à rechercher quelque invention conforme au sujet, que l'on avait traité pour donner du plaisir à la compagnie, en faisant peur à Nicaise. Pour cet effet, peu de temps après qu'il fut couché, elle fit descendre dans sa chambre une corde en double en forme d'escarpolette par un trou, qui était au

plancher de celle d'au dessus, et la fit attacher en haut, puis enveloppant un laquais d'un drap, elle mit sur sa tête celle d'un mort qu'elle trouva dans son cabinet, dans laquelle elle mit un morceau de flambeau allumé, et fit entrer en cet équipage dans la chambre de Nicaise par une porte cachée sous la tapisserie. Ce laquais, mettant un pied dans cette corde, et s'y attachant des deux mains, se donna le branle en poussant de l'autre pied contre la muraille, en sorte qu'en un moment il passa d'un bout de la chambre à l'autre, et semblait voler avec une extrême vitesse. Cependant, un autre ouvrit le rideau du lit, et, roulant sur le plancher une boule attachée au bout d'une corde qu'il retirait à lui, faisait un tintamarre désespéré. Nicaise, s'éveillant à ce bruit, eut l'assurance de demander « Qui est la ? », mais quand il aperçu ce fantôme volant, il pensa mourir de peur, et se cacha sous sa couverture, d'où retirant quelquefois sa vue :

-- Si tu es de Dieu, parle -- disait-il -- et si tu es de l'autre, va t'en.

Mais cette conjuration se trouvant inutile, il se [125] figura que c'était le diable qu'il avait vu proche du Pont Neuf, qui lui semblait fait tout de même qui le venait punir de ce qu'il était sorti du cercle avant que le sortilège de l'enchanteur fût achevé.

-- Monsieur le diable -- lui disait-il -- je vous crie merci, si jamais j'entre dans le cercle, je n'en sortirai plus, ou bien plutôt je vous promets de n'y rentrer de ma vie pour n'être plus obligé d'en sortir. Laissez-moi, s'il vous plaît, en repos, et vous en retournez avec les autres diables en enfer où Dieu vous conduise, le père, le fils, le Saint Esprit.

Toute la compagnie, ayant été avertie du dessein de Célimène, étaient aux écoutes pour en voir le succès, et s'étouffaient de rire des pensées et de l'appréhension de Nicaise, qui voyant que son compliment et ses promesses avaient aussi peu servi que sa conjuration.

-- N'est ce point -- dit-il en continuant --, parce que je prêtais hier quelque croyance au discours de Filidam que cet esprit diable ou sorcier, quel qu'il soit, vient pour me punir de ma facilité. Ah Filidam, que tu me cause de mal, si tu étais ici, tu changerais bien d'opinion, et verrais bien le contraire de ce que tu nous as voulu persuader. Mais le malheureux sait bien mieux qu'il ne dit. Il est sorcier lui-même, et pour nous en ôter la pensée, il en blâme le métier.

Nicaise sautant ainsi d'une pensée à l'autre, mêlait quelquefois des cris horribles parmi ses discours, ce qu'il continua jusqu'à ce qu'un des laquais, ayant une [126] éclissoire pleine d'eau, s'en alla lui seringuer au visage. A ce coup, croyant être mort, il cria épouvantablement, et sortant du lit pour s'enfuir, il tomba évanoui au milieu de la chambre. Cela fut cause que le jeu cessa, et que, tout le monde entrant pour le secourir, l'on fit tout ce que l'on put pour le faire revenir à soi, et le désabuser jusqu'à lui faire voir le laquais travesti, l'escarpolette, la boule et l'éclissoire, sans qu'il se

pût imaginer que ce fut une feinte, et quoi que l'on lui pût dire, ne voulant plus coucher dans cette chambre, l'on fut contraint de le mettre dans celle d'Alidor et de Filidam pour le rassurer.

Le matin, sitôt que les dames furent habillées, Alidor, Filidam et Nicaise entrèrent dans leur chambre pour leur donner le bonjour. Après leur avoir été rendu, et s'être diverti quelque temps de l'appréhension que Nicaise avait eu le soir précédent, Filis, qui avait de l'impatience de remettre Filidam sur le discours du batelage, lui dit qu'il n'avait pas parlé de tous les tours du métier, et disant cela, elle prit du ruban, le ploya en quatre, le fit couper, puis le rendit tout entier sans nœud ni couture. Elle fit ce tour avec tant de grâce que tout le monde en fut surpris. Chacun la pria de le refaire ce qu'elle refusa, s'excusant sur ce qu'elle avait appris de Filidam, qu'il ne fallait pas faire deux fois un même tour, lui remettant même de l'enseigner à la compagnie, pour le rendre plus intelligible qu'elle ne pourrait faire en l'expliquant plus nettement. Filidam voulut combattre de civilité, mais se voyant pressé de tout le monde il fut contraint de céder. [127]

-- Sachant -- dit-il -- le dessein que vous aviez de continuer cet entretien, j'ai ce matin repassé dans ma mémoire toutes les subtilités dont j'ai pu me souvenir, et en ai même tracé les figures. Celle-ci est du nombre de celles que j'ai dessinées, et de toutes la seule qui m'a donné le plus de peine, parce que ne consistant qu'en l'adresse des mains il serait beaucoup plus aisé de vous la faire entendre avec le ruban de Filis qu'avec le crayon que j'en ai fait. Pour réussir a

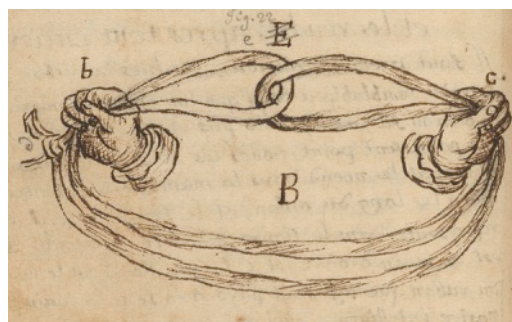
Couper un ruban en 4 morceaux et le rendre après tout entier

-- Il faut prendre environ 3 aunes de ruban fort étroit, semblable à celui que l'on appelle nonpareille ou bien du fil, afin que les plis et boucles qui se font ne paraissent point. Nouez les deux bouts ensemble, et tenant le nœud dans la main droite, étendez l'autre main le long du ruban et le tenez comme il est représenté dans la figure suivante *A*. *B* est la main droite, et *C* la gauche. *D* est le nœud du ruban, que j'ai fait paraître sous la main pour votre intelligence, quoi que pour mieux faire on le doive tenir dans la main, comme j'ai déjà dit, afin qu'il n'y ait pas tant de ruban perdu comme vous verrez tantôt.

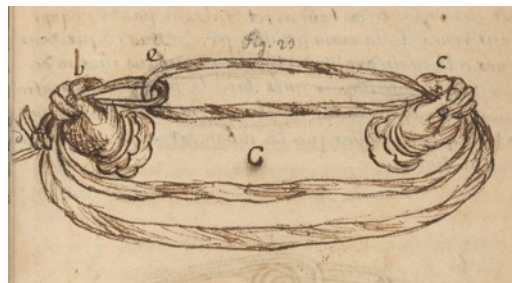


[128]

-- Après, approchez vos mains, l'une de l'autre, en tenant le ruban, et faisant passer le côté que vous tenez sous le pouce de la main gauche, par dessus celui que vous ficez par le pouce droite, faites en sorte par le moyen du doigt indice de la main droite de faire retourner le côté du ruban que tient la main gauche dans la même main, et reprenez avec le doigt indice de la main droite la même côté du ruban qu'elle tient par dessous l'autre, de façon que chaque côté revienne sous la main et que vous formiez une boucle semblable à celle de la figure *B*, marquée par la lettre *e*.



-- Reculez après les mains, l'une de l'autre, afin d'ajuster le ruban en le laissant couler dans la main gauche et non dans la droite, qui doit toujours tenir ferme le nœud sans le laisser couler, et le ruban se rendra égal comme ferait un écheveau de fil, que l'on voudrait mettre sur les dévidoirs. C'est ce que la figure suivante *G* vous enseigne qui est la même que la précédente *B* quand le ruban est uni, où vous remarquerez que la boucle *E* est venue proche de la main [129] droite, ce qui se doit faire en faisant couler le ruban.



-- Je vous prie de vous arrêter ici, et si vous avez compris ce que je viens de vous dire, de le bien retenir, et même si vous avez dessein de pratiquer ce tour, de vous exercer à faire cette boucle

habillement, car ce passage du ruban est tout le fondement de cette subtilité, où l'on doit être prompt afin que l'on ne remarque pas que vous faites cette boucle, et agir toujours des mains pour éblouir ceux qui vous regardent, de cette façon la boucle ne paraîtra point, quoi que dans mes figures, je la fasse voir en *e*, pour l'intelligence, parce qu'en tirant le ruban elle se serrera, et l'action étant prompte ne donnera pas le temps d'y prendre garde.

Filis, prenant le ruban, fit comprendre à la compagnie ce que Filidam avait remarqué dans ses figures, puis il continua.

-- Le ruban étant en double par le moyen que je vous ai dit, comme vous voyez par la figure *G*, il le faut doubler [130] encore pour le mettre en quatre, et ce par la même manière. C'est à dire qu'il faut derechef approcher vos mains l'une de l'autre, et faisant passer ce que vous tenez de la main gauche par dessus ce que vous tenez à la main droite, retirer les rubans chacun de leur côté, comme vous avez fait la première fois, afin que vous formiez les boucles *f* de la figure suivante *D*. Ainsi vous voyez que le ruban est en 4. Prenez garde à la figure.



-- Le ruban étant en quatre, il faut le tirer pour le rendre égal, comme je vous ai déjà montré, mais en ce faisant, il faut retenir entre le pouce et l'indice de la main droite les deux rubans *g* et *h* de la figure *D*, et laisser couler les autres rubans sous la main en les égalant jusqu'à ce que le nœud *d* soit parvenu aux boucles *f*, puis en remuant et tirant le ruban, l'égaliser ensemble. [131]

-- Voyez la figure suivante *e*, et remarquez que le nœud *d* est tiré contre les boucles *f*, et par ce moyen vous le tiendrez dorénavant de la main gauche, au lieu qu'il était ci-devant de la main droite, et couvrirez la boucle *e* de la main droite, afin de faire couper le ruban entre cette boucle *e* et celle où est le nœud et non autre part, quoi que pour l'enjôle l'on offre en babillant de le faire couper où l'on voudra, mais on le tourne et retourne de tant de côtés, qu'enfin on vous réduit de le couper en cet endroit.

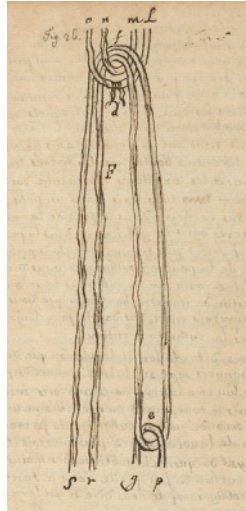
-- Je n'ai point voulu dessiner les deux mains tenants le ruban, parce qu'elles auraient caché les boucles, c'est pourquoi je les ai mises dessus pour vous faire tout voir.



[132]

-- Le ruban ayant été coupe en *i*, tenez toujours dans la main gauche le nœud *d* avec les boucles *f*, et laissez pendre les autres bouts en bas, pour faire voir que le ruban est coupé en quatre, ce qui semblera être véritable, d'autant qu'on verra dans votre main gauche quatre bouts coupés, savoir *L*, *M*, *N*, *O*, et quatre autres qui seront en bas, savoir *p*, *g*, *r*, *s*. Car pour la boucle *e*, le ruban, ayant pris son plis, en le tirant elle ne paraîtra pas, outre qu'il ne faut pas donner tant de temps pour le considérer. Au contraire, étant habillé, sitôt que vous aurez laissé pendre le ruban, vous le devez reprendre par en bas de la main droite, et couvrir en les prenant la boucle *e*.

-- J'ai voulu encore ajouter cette dernier figure *F*, pour vous le faire mieux comprendre, où vous remarquerez, qu'encore que le ruban ait été coupé en quatre, qu'il n'y en a que trois petits bouts de perdus, qui, ne faisant pas la longueur de deux pouces, ne sont pas considérables sur près de trois aunes de ruban, que l'on n'a point mesuré. [133]



[134]

-- Pour achever le jeu tenant les 4 bouts *l, m, n, o* dans la main gauche, le poing fermé afin que l'on ne voie pas les boucles, comme je vous ai dit, vous prendrez les bouts d'en bas *p, q, r, s*, et les mettrez avec les autres dans la main gauche, et en les remettant, vous choisirez les deux bouts *r, s*, lesquels vous nouerez ensemble, comme vous avez fait le nœud *d*, puis faisant semblant de renouer dans votre main tous les autres bouts, vous les tirerez l'un après l'autre, et les tortillerez si bien entre vos doigts, qu'ils soient tous trois dans un petit peloton, que vous cacherez dans le fond de la main, et les mettrez dans la gibecière ou dans la poche, afin qu'ils ne soient pas trouvés, et ce sous ombre, d'y prendre de la poudre d'oribus que vous verserez après à plein main sur le ruban, et le recousant avec le bâton de Maître Bontemps, que vous passerez plusieurs fois entre vos doigts pour l'enjôle, vous rendrez le ruban tout entier.

-- Vos figures -- dit Alidor -- et l'explication que vous leurs avez données sont si claires qu'avec un peu d'attention à l'un et à l'autre, nous aurions facilement compris ce tour, quand même Filis ne vous aurait pas secondé avec le ruban, mais je crois qu'à moins de l'avoir exercé plusieurs fois, il n'est pas aisé d'acquérir la subtilité des mains, et l'adresse de cacher le jeu qu'elle nous a fait paraître. Obligez moi de nous dire si c'est la même chose de

Couper un morceau d'un mouchoir puis le rendre entier sans couture.

-- Et s'il n'y a pas quelque rapport de subtilité de l'un [135] à l'autre.

-- Véritablement -- dit Filidam --, ces deux tours sont semblables en ce que les morceaux coupés se cachent dans la gibecière, et différents en ce que l'on coupe effectivement le ruban, et non pas le mouchoir, que notre magie ne pouvait recoudre s'il était coupé. Voici comme les bateleurs en usent, ils demandent le mouchoir de quelqu'un de la compagnie, afin de témoigner qu'il n'y a point de tricherie en ce qu'ils veulent faire, et pour donner même plus de plaisir par l'appréhension que peut recevoir celui qui l'a abandonné en le voyant coupé. L'ayant en leurs mains, ils le prennent par les deux coins, le secouent, et le montrent des deux côtés pour faire voir qu'il est entier. Puis prenant le bâton de Maître Bontemps, ils mettent le mouchoir sur le bout, laissant pendre les 4 coins le long du bâton; ils content en ce faisant mille sornettes, et cependant ils mettent la main sous le mouchoir dans laquelle ils tiennent un morceau de toile caché, qu'ils ajustent au bout de leur bâton, ce que vous ne voyez point, parce que le mouchoir le cache. Après, mettant le poing gauche ferme à la place du bâton, ils soutiennent le morceau de toile étendu sur le poing, et le mouchoir par dessus ; plus retirant le bâton de dessous, ils le fichent par dessus le mouchoir, de façon qu'ils font entrer le morceau de toile avec le mouchoir dans le creux du poing, qu'ils retournent en même temps, cachant toujours les bouts du morceau de toile dans la main. Après retirant doucement le mouchoir en bas, ils le séparent du morceau de toile qu'ils vous donnent à couper, ainsi le mouchoir demeure entier. Pour le refaire, ils mettent la pièce sur le trou, tournent [136] un des coins du mouchoir par dessus afin que vous ne leur voyez pas bouchonner dans leurs mains les morceaux coupés qu'ils serrent habilement dans la gibecière en prenant la poudre d'oribus, la jettent sur le mouchoir, le recousent avec le bâton de Maître Bontemps, font souffler dessus, et vous le rendent, par ce moyen, tel que vous leurs avez donné.

-- Ce mouchoir -- dit Filis -- me fait souvenir d'une aventure que je sais, et que je ferais bien, si j'y étais préparée.

Chacun la priant de faire voir une seconde fois son adresse, elle s'en excusa, parce qu'elle n'avait pas ce qui lui était nécessaire pour cet effet, offrant de l'enseigner.

-- C'est -- dit elle -- de

Mettre un jeton dans un mouchoir, puis donnant le mouchoir à tenir, tirer le jeton sans qu'il y paroisse.

-- Pour le faire, il faut avoir du fil de laiton de l'épaisseur de la pièce que vous voulez mettre dans le mouchoir, le plus délié est le meilleur, parce qu'il se manie plus facilement, et pour ce il faut

choisir un jeton qui ne soit pas fort épais, tourner le fil de laiton en rond de la grandeur du jeton en forme de cercle. On tient ce cercle caché dans la main gauche avec le mouchoir, puis prenant de la main droite le jeton, on le montre, et l'on le met par dessous le mouchoir dans la main gauche. On l'y met la première fois effectivement afin de le donner à manier, et que personne ne doute qu'il n'y soit, mais incontinent sous ombre de l'accommoder, on le retire subtilement dans la main, et l'on met le cercle de fil de laiton en [137] sa place. Après cela, il ne faut plus le laisser manier, parce que l'on trouverait du vide dans le milieu, mais seulement toucher dessus avec le baston afin que l'on entende qu'il y est. Puis, tenant le mouchoir et le cercle de la main droite par dessus, on fait lier le mouchoir, ou bien, on le fait tenir à quelqu'un à quatre doigts près du cercle afin que, le tenant de plus près, il n'incommode pas, et pressant un peu le cercle, on lui fait percer le mouchoir, ainsi on le retire facilement sans qu'on le voie, parce que vos mains cachent et couvrent ce que vous faites. Cependant, on marmotte des paroles et prenant de la poudre d'oribus pour achever le mystère on serre le cercle, et l'on montre le jeton sans que le mouchoir soit percé, parce que le trou est si petit qu'en le pressant un peu la toile se resserre, et il ne paraît pas.

-- J'en sais bien un aussi -- dit Célimène --, qui n'est pas moins subtil que celui de Filis, mais quand j'aurais ce qu'il me faut pour le pratiquer, je ne sais si j'en aurais l'adresse, ne m'y étant jamais exercée. C'est de

Faire passer un jeton d'un mouchoir dans un autre, quoi qu'ils soient éloignés et que personne n'y touche.

-- Je l'appris d'un gentilhomme qui le fit un jour dans une compagnie, où je me trouvai et n'en voulut découvrir le secret à personne qu'à moi. Il avait fait coudre un jeton dans un des coins de son mouchoir, et afin qu'on s'en aperçut moins, il l'avait fait couvrir d'un petit morceau de toile, aussi cousue avec le mouchoir, [138] de façon qu'il était enfermé entre deux toiles. Il jeta un autre jeton sur la table de même grandeur, et demandant un mouchoir à la compagnie, tira le sien de sa poche, qu'en tenant par le coin où le jeton était cousu, il secoua pour faire voir qu'il n'y avait rien dedans, puis, repliant le coin de son mouchoir dans le milieu, il fit semblant d'y mettre le jeton qui était sur la table, qu'il retint et cacha subtilement dans sa main, n'y laissant que celui qui y était cousu. La forme du jeton paraissait au travers du mouchoir, même le baillait à manier à qui voulait, de sorte que l'on ne pouvait raisonnablement douter qu'il n'y fût. En même temps, prenant le mouchoir qu'on lui avait baillé, il mettait subtilement le jeton qu'il tenait en sa main dedans en le bouchonnant,

et le plaçait en l'autre bout de la table. Il disait aussi des paroles et faisait ce que Filidam appelle enjôle, pour donner la grâce à son jeu, commandant au jeton qui était dans son mouchoir de passer dans l'autre et tout d'un coup, prenant son mouchoir par un coin, il le secouait habilement. Le jeton qui était dedans n'avait garde de tomber puisqu'il était cousu, ce qui faisait croire qu'il était passé dans l'autre où il se trouvait. Il ne faut point demander s'il avait soin de serrer son mouchoir, et s'il était pourvu d'un autre en cas qu'on demandât à le voir.

-- Si vous continuez encore longtemps les tours de vos mouchoirs -- dit Alidor --, vous m'en ferez oublier un, dont le ruban de Filis m'a fait souvenir. [139] Chacun témoignant qu'il n'avait plus rien à dire :

-- C'est -- poursuivit-il --

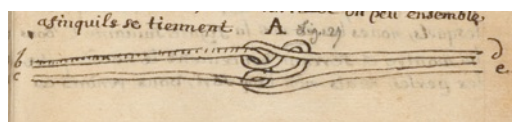
D'enfiler plusieurs perles dans deux rubans, nouer les rubans par-dessus et les faire sortir sans rien rompre, quoi que les personnes tiennent les rubans par les deux bouts.

Mais ayant besoin de figures pour me faire entendre, Filidam m'obligerait, s'il voulait les disposer et les expliquer lui-même.

-- Pour le dessein -- répondit Filidam --, je vous ai vu réussir en des choses plus difficiles que celle-ci, et pour l'explication personne ne doute, que vous ne la rendiez plus claire, que je ne saurais faire.

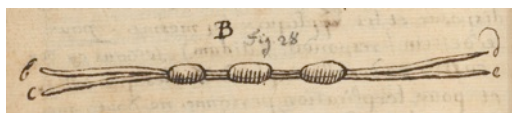
Alidor, se trouvant engagé, pris le crayon et le papier, traça les figures suivantes, et continua de cette façon :

-- Il faut avoir deux rubans, deux cordons ou deux brins de fil d'égale longueur, les ployer chacun en deux séparément, et faire passer la boucle de l'un dans la boucle de l'autre, comme vous voyez dans le figure suivante *A*, et les tortiller un peu ensemble afin qu'ils se tiennent

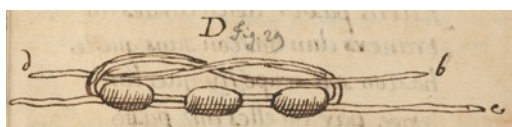


[140] par les bouts du cordon *b, c*, qui n'est simplement que ployé, et qui ne se recourbe pas, comme vous voyez le cordon *d, e*. Il faut enfiler les perles l'une après l'autre, en sorte que celle, que vous mettez au milieu passe sur l'assemblage des deux cordons, le couvre, et le tienne un peu serré,

les autres perles doivent couler aisément sur les deux cordons pour la grâce du jeu. Les moules des gros boutons de manteau, ou les patenôtres de ces gros chapelets du temps passé, sont fort propres pour ceci. Cette figure *B* vous fait voir les perles passées, où vous jugez, que celle du milieu couvre les boucles de la première figure



Donnez après vos deux cordons à tenir à qui que vous voudrez, et les faites tenir un peu lâches, afin qu'en les tirant trop fort, ils ne les séparent, et que l'on ne découvre la tromperie. Puis en prenant un de chaque côté il n'importe lesquels, nouez les comme la figure suivante vous le montre et serrant doucement le nœud contre les perles mais non trop fort, vous rendrez ces [141] deux cordons à ceux qui tiennent les autres, de telle façon que celui qui était au côté droit passe au côté gauche, et celui du gauche au droit, comme la figure *D* vous le montre, où vous remarquerez que le bout *B* est tourné à cause du nœud en la place, où était le bout *D*, et le bout *D*, en la place où était *B*.



Pour conclusion, mettez les mains sur les perles en les tenant dedans. Commandez à chacun de ceux qui tiennent les cordons de les tenir ferme, et faisant couler les perles, elles sortiront dans votre main, et les cordons demeureront étendus comme en la figure *E*.



[142]

Alidor ayant fini, chacun trouva son tour fort joli, et même qu'il l'avait si bien déduit que l'on n'y pouvait rien ajouter, excepté qu'il avait oublié de dire, qu'il ne fallait pas que l'on vît doubler les cordons.

-- Par le même moyen -- dit Filidam --, l'on peut

Un homme étant à l'échelle la corde au col, faire qu'en le jetant en bas la corde le quitte sans être rompue.

-- Ou bien si vous voulez,

Faire passer deux cordes au travers d'un bâton sans que le bâton soit coupé, ni que l'on voie par où elles ont passé.

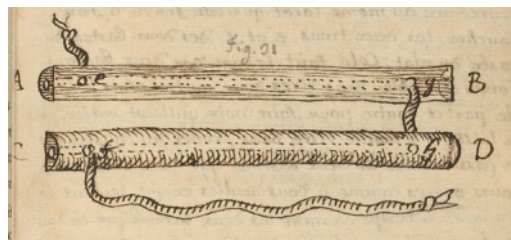
- Ce que vous jugerez facilement par les figures qu'Alidor vous vient de montrer, où vous pouvez remarquer dans la première *A*, que les cordes, étant doublées comme il les a dépeintes, ne tiennent ensemble que par cette boucle du milieu qui se défait aisément, et que le nœud, que vous faites en la figure *B*, n'arrête et ne noue pas, effectivement ne servant qu'à ramener les deux bouts des deux cordes doublées pour les faire étendre de leur long, comme la figure *E* vous fait voir, de sorte que, tenant à défaire la boucle et étendre les cordes, il est nécessaire que ce qui se trouve entre les boucles et le nœud sorte. Vous m'obligerez sur ce sujet de vous [143] découvrir le jeu des deux bâtons, par lequel on peut

Couper un cordon en deux et le rendre par après tout entier

-- Ou bien

Faire passer un cordon au travers de son nez

-- Il faut faire faire par un tourneur deux bâtons égaux entre eux à demi ronds, et plats par un côté afin qu'ils se puissent joindre l'un contre l'autre, semblables à ceux que je vous dépeints *A*, *B*, *C*, *D*.



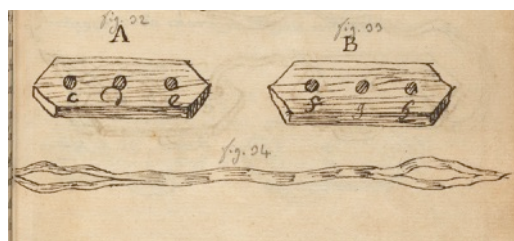
-- Faites-les percer tout du long depuis *A* jusqu'à *B*, et depuis *C* jusqu'à *D*, et les ayant joints ensemble, faites faire encore un trou de même grandeur en *f* et *e*, qui les traverse tous deux de part en part, et qui rencontre droitement les trous qui sont le long des bâtons. Faites faire encore deux semblables trous en *g* et *h* à l'autre bout des bâtons du côté du plat, mais en sorte [144] qu'ils ne se traversent pas, et qu'ils ne rencontrent seulement les trous qui vont tout du long. Cela fait, bouchez avec du même bois les trous qui sont aux bouts *A*, *B*, *C* et *D* si proprement qu'ils ne paraissent pas, puis passez un lacet ou cordon par le trou *f* du côté du rond, et le conduisant par dedans faites le sortir par le trou *g* de la bâton, et le conduisant par dedans faites le sortir par le trou *e* du côté du rond, joignant les deux bâtons ensemble, et tirant un des bouts du lacet, il coulera par dedans les deux bâtons (s'il n'est pas trop gros) avec la même facilité que s'il les traversait directement en *f* et *e*, et semblera effectivement qu'il ne fasse que passer d'un côté à l'autre ; ce que, pour mieux persuader et pour parfaire le jeu, il faut, avec deux petits morceaux du même lacet que l'on fourre à force, boucher les deux trous *e* et *f* des deux bâtons du côté du plat. Cela fait, tenant vos deux bâtons joints ensemble, vous tirez deux ou trois fois le lacet de part et d'autre pour faire voir qu'il est entier, puis le laissant à moitié tiré, vous prenez un couteau et le passez entre les deux bâtons que vous tenez toujours serrés, comme si vous vouliez couper le lacet, et en même temps ouvrant les deux bâtons par en haut seulement, tenant le bas serré dans la main, vous faites voir le lacet coupé, ce qui semble être vrai à cause des bouts de lacet, qui bouchent les trous de *f* et *e*, qui paraissent coupés. Rejoignez vos deux bâtons l'un contre l'autre, ou mettez votre nez entre deux souffles, ou jetez dessus un peu de poudre d'oribus, puis tirant le lacet il se trouvera tout entier et semblera qu'il passe au travers de votre nez, que vous guérirez avec l'onguent miton mitaine. Ayez soin de resserrer vos 2 [145] bâtons sans les faire manier, ou si vous voulez souffrir que l'on les touche, ayez-en deux tout semblables, que le lacet ne fera simplement que traverser, que vous donnerez au lieu des deux autres.

-- Pendant que nous sommes -- continua Filidam -- sur le discours des cordons je vous veux faire voir

Le jeu de la courroie

-- Dont j'ai fait ce matin les figures, ce sont deux petits morceaux de cuivre ou de bois aplatis, percés chacun en 3 endroits, au travers desquels on passe une courroie de telle façon que ceux qui n'en savent pas le secret ne la peuvent défaire ni repasser quand elle est faite. Pour la

comprendre, soient pris deux morceau de cuivre de la forme A et B , percés en c, d, e, f, g, h , puis soie prise un courroie de cuir assez longue de grosseur, proportionnée aux trous des morceaux de cuivre en sorte qu'elle y puisse entrer facilement en double, et fendu aux deux bouts, i et L , de façon que la fente n'aille pas jusqu'au bout.



[146]

-- Puis soit passé le bout L de la courroie dans le trou e de la planchette A par-dessous, et faites passer le bout i dans la fente L , et de là par les trous d et c , comme la figure suivante vous le représente, puis serrez la courroie contre la planchette.



-- La planchette A ainsi passée, il faut faire passer le bout i de la courroie par le trou h de la planchette B , puis les faire revenir par le trou g et ensuite par f , comme la figure suivante le fait voir.

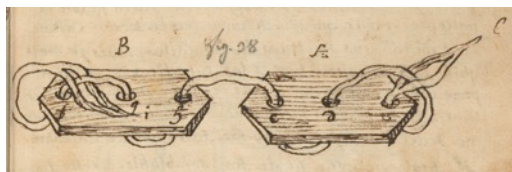


[147]

-- Faites ensuite passer le bout *i* de la courroie par le trou *g*, la faisant tourner par-dessus le bout de la planchette, puis repassez par le trou *h*, et faites passer la planchette *A* au travers de la boucle *i*, comme cette figure vous l'enseigne.



-- Tirez après cela le bout *i*, afin qu'il rentre par le trou *h*, et le tirez de même, afin qu'il repasse par le trou *g*, et vos deux planchettes seront passées l'une contre l'autre. Les figures vous le feront mieux comprendre que le discours, si vous suivez les passages de la courroie. Voyez cette dernière.



[148]

-- Pour la défaire, vous jugez bien l'ayant vu passer qu'il faut que le bout *i* passe dans le trou *g*, puis dans le trou *h*, faire passer la planchette *A* par dedans la boucle *i*, et tirant la courroie hors de chaque trou elle se trouvera défaite.

Filis ayant été fort attentive à tous les passages de la courroie à mesure que Filidam les montrait sur ses figures :

-- Je comprends bien -- dit-elle -- tout ce que vous nous avez dit, mais je ne voudrais pas vanter de le pouvoir faire à moins que d'avoir votre discours par écrit, et vos figures devant les yeux.

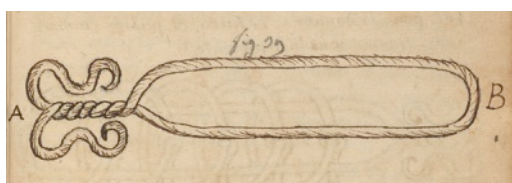
Il y a -- répondit Filidam -- plus de peine à ce jeu que de plaisir pour ceux qui ne le savent pas, aussi n'est ce qu'un vetillage plutôt qu'un tour d'adresse, et on ne s'en sert jamais que quand on n'en sait point d'autre, ou que n'ayant rien à faire, l'on veut donner à resuer à quelqu'un.

-- A propos de vetillage -- dit Célimène --, qu'est ce que c'est que

Le jeu de la vétille

-- C'est une badinerie -- répondit Filidam -- aussi bien que le jeu de la courroie, capable de faire perdre la patience à ceux qui n'en savent pas le secret. Cardan en traite dans son livre *Des Subtilités*, mais je crois qu'il faudrait avoir toutes les subtilités de son livre pour comprendre ce qu'il en dit. C'est ce qui m'a donné ce matin de la peine à me résoudre de vous en entretenir ne sachant si je pourrai me faire mieux entendre.

-- Il faut avoir un fil de fer, semblable à cette figure *a, b*, dont les deux bouts se viennent rejoindre ensemble, [149] et soient tellement liés qu'on ne les puisse défaire, et cela à cause de sa forme qui ressemble à la navette d'un tisseran. Je l'appelle navette.



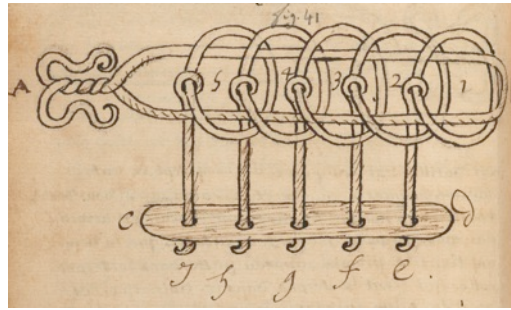
-- La vétille est composée de cinq, sept, neuf, et même jusqu'à quinze et 25 anneaux, si vous voulez, toujours en nombre impair, dont chacun est accroché par une verge de fil de fer, en sorte que la verge qui tient le premier anneau passe dans le second ; celle qui tient le second dans le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ces verges qui tiennent les anneaux passent de l'autre bout au travers d'une lame de cuivre ou de fer blanc, et sont crochues par dessous afin qu'elles n'en puissent sortir.

-- La figure vous le fera mieux comprendre que le discours, *c, d*, est la lame de fer blanc ; *e, f, g, h, i*, les verges qui tiennent les anneaux ; et 1, 2, 3, 4, 5 les anneaux



[150]

-- qui ne doivent pas être serrés par les verges, mais doivent tourner librement dedans. Lorsque l'on présente la vétille, elle doit être montée pour la donner à défaire, et passée comme cette figure vous la représente :



-- Pour la défaire il faut se souvenir de 3 choses :

-- La première, pour ôter un des anneaux il faut le faire couler par le bout B, faire sortir la navette de dedans l'anneau, mettre l'anneau dessus la navette, et le faire passer de côté entre deux, afin qu'il tombe dessous, ainsi l'anneau sera ôté.

-- La 2^e, que pour le remettre il faut le faire passer de côté dans l'entredeux de la navette en le montant en haut, le poser dessus, le couler jusqu'au bout de la navette, et passer la navette dans l'anneau, qui est le contraire de ce que l'on a fait en l'ôtant.[151]

-- Et la 3^{ème}, qui est une maxime qu'il faut retenir, et moyennant laquelle on ne saurait manquer, c'est que pour ôter ou remettre un anneau, il faut qu'il n'y en ait qu'un devant lui. Par exemple si je veux ôter le troisième, il faut que j'ôte le 1^{er} afin qu'il n'y ait que le 2^d devant, et pour le remettre tout de même, ainsi des autres. Par cette seule maxime, si vous aviez une vétille en main, vous pourriez de vous même avec un peu de patience trouver le moyen de la défaire et de la remonter sans autre instruction. Néanmoins pour vous en donner l'intelligence entière, voici ce qu'il faut observer pour la défaire :

- Otez le 1^{er}.
- Otez le 3^e.
- Remettez le 1^{er}.
- Otez le 1^{er} et le 2 ensemble.
- Otez le 5.
- Remettez le 1^{er} et le 2 ensemble.
- Otez le 1^{er}.
- Remettez le 3^e.
- Remettez le 1^{er}.
- Otez le 2^e et le 2 ensemble.
- Otez le 4^e.
- Remettez le 1^{er} et le 2 ensemble.
- Otez le 1^{er}.
- Otez le 3^e.
- Remettez le 1^{er}.

Otez le 1^{er} et le 2 ensemble.

[152]

-- Pour la remonter :

Remettez le 1^{er} et le 2 ensemble.

Otez le 1^{er}.

Remettez le 3^e.

Remettez le 1^{er}.

Otez le 1^{er} et le 2 ensemble.

Remettez le 4^e.

Remettez le 1^{er} et le 2 ensemble.

Otez le 1^{er}.

Otez le 3^e.

Remettez le 1^{er}.

Otez le 1^{er} et le 2 ensemble.

Remettez le 5.

Remettez le 1^{er} et le 2 ensemble.

Otez le 1^{er}.

Remettez le 3^e.

Remettez le 1^{er}.

-- Vous pouvez remarquer, en ôtant et remettant, la maxime que je vous ai donnée, que pour ôter ou remettre un anneau il faut qu'il en ait un devant lui et non plus, qui est tout le fondement de cette subtilité.

-- C'est véritablement vétiller -- dit Alidor -- que d'ôter et remettre si souvent les mêmes anneaux pour en venir a bout.

-- Je le trouve bien joli -- dit Célimène -- et bien propre pour faire désespérer ceux qui se vantent de trouver le secret de toutes choses.

-- Je crois -- repartit Filis -- qu'ils y pourraient perdre leur temps, [153] et qu'avec l'instruction de Filidam, il leur faudrait pour le moins quatre jours d'étude à s'y exercer avant que d'y réussir.

-- Si j'avais la vétille en main -- reprit Filidam --, je vous le ferais concevoir en un moment, et si bien qu'il vous serait impossible de l'oublier. J'ai vu autrefois une

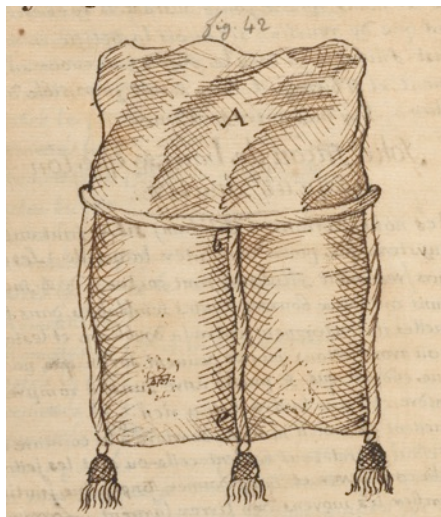
Jolie façon de bourse que l'on ne peut ouvrir

-- Dites nous -- parlant à Filidam --, s'il faut autant de mystère que pour démonter la vétille.

-- Les bateleurs -- répondit Filidam -- font ce tour de 2 façons. Les uns ont deux bourses toutes semblables, dans l'une desquelles ils enferment entre la doublure et l'étoffe deux ou trois jetons, qui n'en peuvent sortir par quelque endroit que se puisse être sans la rompre ou découdre, et dans l'autre, il n'y a rien.

-- Ils mettent celle où il n'y a rien derrière eux à la ceinture de leurs chausses, et vous baillent celle où sont les jetons pour la considérer et vous donner une peine inutile à chercher les moyens d'en tirer l'argent. Lorsque vous confessez que vous ne le pouvez faire, ils prennent la bourse, et mettant les mains derrière le dos comme pour tirer les jetons sans que vous le voyez faire, ils prennent la bourse vide qu'ils avaient caché derrière eux, mettant l'autre en sa place, et vous la rapportent avec deux ou trois jetons qu'ils tiennent dans leur main, pour vous faire croire qu'ils les ont tirés de la bourse. Quand ils veulent remettre les jetons dedans, ils changent encore de bourse et remettent derrière eux [154] celle qui est vide.

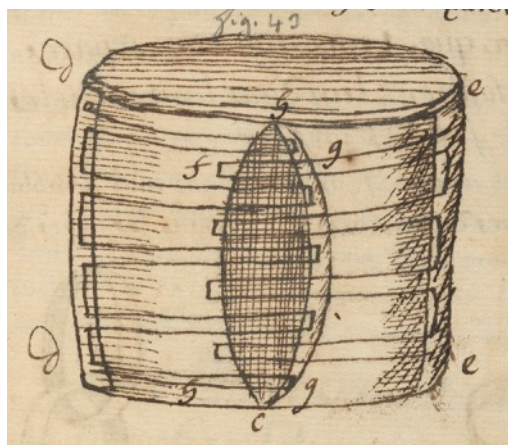
-- Les autres n'en ont qu'une dont voici la figure.



A est la doublure que j'ai voulu faire paraître ; pour montrer qu'elle se doit tirer du dedans de la bourse comme ferait une coiffe de son bonnet, sans être cousue par aucun autre endroit que par en haut, par le dedans de la bourse.

B, C est une nervure à l'un des côtés de la bourse, qui est faite de 4 pièces, et à 3 autres nerveures semblables. Celle-ci *B, C* cache une certaine couture qui ne paraît pas, qui s'ouvre et se referme pour y faire entrer [155] et sortir l'argent que l'on veut mettre entre la doublure et l'étoffe.

-- Le moyen de faire cette couture est, qu'ayant passé un fil un peu fort du côté de *d* de la figure suivante, il doit percer par le dedans de la bourse le côté *g*, et revenir au côté *d*. Ainsi, ayant passé le fil du côté *e*, il faut qu'il perce par dedans la bourse le côté *h*, et revienne au même côté *e*, et passer autant de fils de cette façon qu'il sera nécessaire pour coudre cette ouverture, comme la figure vous le fait voir, où je l'ai fait paraître ouverte.



-- Pour l'ouvrir il faut prendre la bourse à l'endroit *b* et *g*, et en tirant l'étoffe coulera sur le fil, et formera l'ouverture *b, c* par laquelle on pourra faire entrer et sortir l'argent par entre les fils.

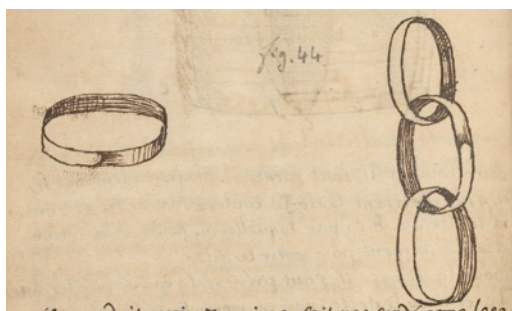
-- Pour la fermer il faut prendre la bourse par les côtés *d, e*, et tirer l'étoffe. Par ce moyen les filets, tirant de part et d'autre, feront rapprocher l'étoffe et rejoindre l'ouverture comme si elle était bien cousue. [156]

-- Il y a -- dit Alidor -- plus d'invention en la façon de cette dernière qu'à l'autre, mais je trouve la première plus drôle, parce que par hasard ou autrement, on peut ouvrir celle-ci, et l'autre ne s'ouvre point du tout, tellement que l'on peut la donner hardiement à qui que soit, sans craindre qu'il en découvre le secret.

-- Chacun est libre dans son sentiment -- reprit Filidam --, de quelque côté que puisse pencher l'estime, elle ne sera guerre bien appuyée, puisque la subtilité de l'une ni de l'autre n'est pas grande. En voici un autre qui n'est pas plus fin.

Faire que trois anneaux séparés s'enchangent l'un dans l'autre en les jetant en l'air

-- Il en faut avoir 4 de fer blanc tout semblables et à peu près de la forme que vous les voyez dépeints.



-- Il y en doit avoir un qui ne soit pas soudé comme les 3 autres, et celui-là le cachant dans la main, vous jetez les 3 autres sur la table pour les faire voir ; puis aussitôt [157] vous en prenez un, qu'en mettant dans l'autre main, vous le passez dans celui qui est fendu, et que vous y tenez caché. Vous faites la même chose du second ; et le 3^{ème}, au lieu de le passer comme les deux autres, vous le retenez en la place de celui qui est fendu. Faites souffler sur votre main, dites « presto la faca maca », et les jetez en l'air, ils se trouveront joints. Reprenez-les aussitôt, séparez-les par la même adresse, en disant « La fracassatami », serrez l'anneau fendu dans la gibecière prenant de la poudre d'oribus, et rejetez les 3 autres sur la table ils se trouveront défaits sans rupture.

Filis se prenant à rire :

-- Ne saurait-on -- dit-elle -- faire ce tour sans dire ces mots.

-- Vous voyez -- dit Filidam --, qu'ils ne sont pas autrement nécessaires, puisque l'on ne les dit qu'après que la besogne est faite ; mais en matière de tour qui ne valent guère d'eux mêmes, ils valent encore moins, si l'on ne les ajuste par l'enjôle, et par la subtilité des mains.

-- Je sais bien -- dit Alidor

Tirer un teston de dessous un chandelier sans toucher au chandelier.

-- Mais il ne se peut faire non plus que celui-ci des anneaux sans dire des paroles, et quoi que Filidam nous ait voulu dire contre les enchantements, elles y sont tout à fait nécessaires.

Filis, persuadée par les raisons de Filidam, n'en voulut rien croire, et gagea contre Alidor que, pourvu qu'elle tient le chandelier, qu'il ne pourrait tirer le teston. Alidor gagea une discrétion qui le prendrait, et [158] faisant apporter un chandelier, il mit un teston dessous. Filis le voulut manier et l'y remettre elle même pour être plus assurée qu'il y était. Pendant qu'elle tenait le chandelier à deux mains, Alidor, mettant la main sous la table, faisait ses efforts pour tirer le teston au travers, mais

comme du 1^{er} ni du 2^d coup il ne le put avoir. Faisant quelques simagrées sur le chandelier, il se mit à marmotter des mots si grotesques que tout le monde s'en prit à rire, et lui sans s'émouvoir :

-- Prenez garde -- dit-il, et, donnant un coup de poing sur la table, laissa tomber de l'autre main un teston dessous.

Filis, pensant que se fut celui qu'elle tenait sous le chandelier, le leva pour voir s'il y était encore, et Alidor prenant son temps tira le teston pendant que le chandelier était levé, et soutient qu'il avait gagné la gageure parce qu'il avait tiré le teston sans toucher le chandelier. Filis demeura surprise de cette tricherie, et donna sujet de nouvelle risée par son étonnement. Voulant avoir sa revanche d'Alidor.

-- J'en sais bien un -- dit-elle --, qui est de

Couper un morceau de fer avec les dents

-- Et si je ne dirai point de paroles, et n'emprunterai point les dents d'un autre, comme vous avez fait ma main pour lever le chandelier, en même temps, prenant un couteau, elle commença de le mordre, et à faire craquer ses dents comme si elle eut eu dessein d'en emporter un morceau, puis faisant semblant de prendre dans sa bouche ce qu'elle en avait rompu, elle le présenta à Alidor qui tendit la main pour le recevoir, et elle lui donna du manche du couteau bien serré sur les doigts.

-- Voilà -- dit-elle --, le payment de ma discrétion pour votre peine de m'avoir trompée.

Toute la compagnie demeurant d'accord qu'Alidor devait être satisfait puisqu'il était payé contant.

-- Je ne trouve pas -- dit Filidam -- vos tours [159] moins bons que les meilleurs de batelage, puisqu'ils surprennent si agréablement que la tromperie en vaut mieux, que si l'on exécutait réellement ce que l'on propose. Le teston d'Alidor me fait souvenir de faire

Changer un Louis d'argent en or

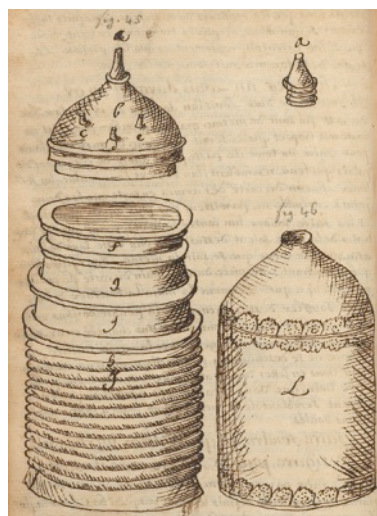
Il faut avoir deux Louis, l'un d'argent de 15β, et l'autre d'or de 10tt, qui sont de même grandeur, ou bien, parce qu'il en coûterait trop, et que ce serait dommage de gâter un Louis pour faire un tour de passe passe, avoir de ces jetons du palais qui leur ressemblent, l'un blanc et l'autre jaune, les faire limer, chacun du côté des armes, en sorte que les deux joints ensemble ne paraissent pas plus épais qu'un seul, et les faire souder l'un contre l'autre observant que les deux têtes de la

pièce soient dessus, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, afin que l'on croie que ce soit la même. Vous jugez bien qu'en montrant cette pièce dans la main du côté qu'elle est d'argent, il n'y a, qu'en fermant la main, la tourner de l'autre côté, souffler dessus, mettre de la poudre d'oribus, ouvrir la main, et elle se trouvera changée en or. Vous la ferez retourner en argent avec la même facilité, et ce tour ne se découvrira pas facilement, si au commencement vous en jetez une toute d'argent sur la table pour la faire voir, que vous escamoterez adroitement en faisant semblant de la mettre d'une main à l'autre. Mais si vous voulez

Faire fondre un quart d'écu, lui changer de figure, puis le rendre comme il était

-- Faites faire par un tourneur une boîte de cette forme, pleine de moulures égales depuis le haut jusqu'en bas, dans laquelle il y en aura 3 autres, l'une dans l'autre, et le couvercle par dessus.

[160]



[161]

-- *A* est le tuyau du couvercle de la boîte, qui doit être percé, et doit entrer à vis dans le couvercle *b*. Ce couvercle *b* doit être creusé par dedans, afin d'y mettre du noir à noircir, et percé en 3 endroits, *c*, *d*, *e*, ou l'on peut si l'on veut ajuster 3 petits tuyaux pour conduire le noir à noircir contre le visage.

-- Ce couvercle doit entrer juste dans la boîte *f*, en sorte qu'il ne se deface pas du tout aisément, et dans cette boîte il y faut mettre encore du noir à noircir.

-- La boîte *f* doit entrer dans la boîte *g*, de façon qu'elle ne tienne pas trop fort, et dans la boîte *g* il y faut mettre un jeton, ou quelque autre pièce.

-- La boîte *g* doit entrer de même dans la boîte *h* où l'on ne doit rien mettre que le quart d'écu que l'on veut faire fondre.

-- La boîte *h* entrera semblablement dans la boîte *I*, dans laquelle il faut mettre la fonte du quart d'écu qui se fait de cette façon.

-- Faites fondre un balle de plomb sur une poêle à feu, ou dans une cuillère de fer, versez parmi pour deux ou 3 sols de vif argent, et le laissez sur le feu jusqu'à ce qu'il pète, ce qui arrivera bientôt. Puis le retirez et le remuez jusqu'à ce qu'il soit froid. S'il y a trop de plomb étant froid, il demeurera massif, et en ce cas il faut le faire refondre, et y ajouter du vif argent. S'il n'y a assez de vif argent, la composition demeurera fluide et coulante comme argent fondu.

-- Prenez garde en mettant le vif argent dans la cuillère de retirer un peu la tête afin qu'il ne vous en saute pas au visage.

-- Avec cette boîte, qui paraîtra n'être qu'une seule lorsque les boîtes, que j'ai figurées un peu tirées [162] pour l'intelligence, seront enfoncées, et que couvercle sera dessus, il faut avoir une robe pour la couvrir et cacher le jeu de la forme qu'elle est dépeinte en *L*, non trop juste ni trop large, et de quelque étoffe, qui se soutienne d'elle-même, ou du moins doublée, afin qu'en la mettant sur la table, elle se tienne droite, comme elle est dépeinte.

-- Tout ce que dessus préparé il ne reste plus que la grâce et l'adresse pour parfaire le jeu.

-- La boîte étant couverte, serrez avec les doigts au travers de sa robe les deux premières boîtes *f* et *g*, et les enlevant avec la robe, posez-les sur la table sans les faire voir par dessous, mettez dans la boîte *I* le quart d'écu, faites souffler dessus, remettez les boîtes et la robe en leur premier état, et frappant doucement sur la table comme si vous vouliez forger, et contant des sornettes, ôtez derechef les deux boîtes *f* et *g*, et renversez l'autre pour faire voir que le quart d'écu n'est pas encore fondu.

-- Remettez le quart d'écu et les boîtes comme elles étaient, faites souffler dans la boîte où est le quart d'écu avant que de le couvrir, ôtez la robe, et reforgeant de nouveau sur la table, donnez à quelqu'un à souffler par le tuyau *A*, et le noir sortant du couvercle *b* par les trous *c*, *d*, *e*, lui fera deux moustaches aux deux joues, et une emplâtre noire au milieu du front.

-- Recouvrez la boîte de sa robe, pincez les [163] trois premières moulures, et enlevant avec la robe les boîtes *f*, *g*, *h*, vous verserez la fonte du quart d'écu dans votre main, que vous remuerez d'une main à l'autre, comme si elle était chaude afin de la faire voir coulante et fluide.

-- Remettez-la dans la boîte *I*, faites souffler dedans, mettez les autres boîtes et la robe dessus, forgez sur la table, et pinçant au travers la boîte *f*, enlevez-la avec la robe, et versez le jeton qui se trouvera dans la boîte *g*.

-- En faisant l'étonné de ce changement, et disant que le maître de la monnaie a pris un coin pour l'autre, ou quelque autre gentillesse, remettez le jeton dans sa boîte, faites souffler dessus, remettez les boîtes, et forgeant de nouveau enlevez comme auparavant les boîtes *f*, *g*, *h* et vous ferez voir que le jeton s'est encore fondu.

-- Remettez la fonte, faites souffler dessus, recouvrez la boîte, et forgeant encore, n'enlevez avec la robe que le couvercle *h*, tout seul, et disant que la besogne ne s'avance point, faites souffler quelqu'un dans la boîte *f*, et le noir à noircir lui sautera au visage, et le barbouillera tout.

-- Remettez le couvercle et la robe, et reforgeant comme auparavant enlevez les boîtes *f*, *g*, et rendez le quart d'écu qui se trouvera dans la boîte *f*.

Filis prenant la parole :

-- Filidam -- dit-elle -- nous en conte, comme si on trouvait des souffleurs à gage pour se faire barbouiller.

-- Celles -- dit Alidor -- qui [164] ne peuvent empêcher qu'on ne tire le teston de dessous le chandelier pourraient bien souffler dans la boîte pour le faire fondre.

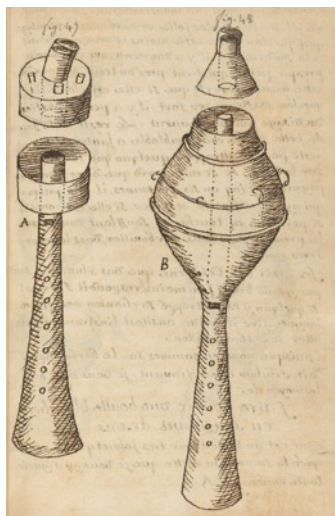
-- Et ceux -- répondit Filis -- qui sont assez simples pour croire que l'on doive couper le fer avec les dents, et qui se laissent donner sur les doigts, ne manqueraient jamais à ce jeu de se faire barbouiller.

-- Il est vrai -- dit Filidam -- qu'il s'en trouve plusieurs qui font difficulté de souffler, mais pour les y accoutumer il ne faut pas faire un tour, que l'on ne souffle soi-même le premier, et que l'on n'en fasse souffler trois ou 4 après, ainsi ayant soufflé plusieurs fois sans risque, à la fin ils se barbouillent.

La flûte d'Allemagne

-- Continua Filidam -- est encore fort propre pour cet effet. La première, que je ne trouve pas si bonne que l'autre, est ronde et plate par en haut en forme de boîte, comme elle est figurée en *A* sur le couvercle de la boîte. Il y a deux tuyaux joints ensemble, dont un perce simplement le couvercle de la boîte sans passer plus outre, et l'autre passe outre, comme vous le voyez ponctué, et entre assez juste dans un autre tuyau, qui est dans la boîte qui provient du corps de la flûte. Dans

cette boîte on met du noir de fumée, autrement noir à noircir, et lorsque l'on vient à flûter si l'on ne souffle que dans le tuyau qui va tout du long de la flûte boîte, bouchant l'autre qui est un peu plus court avec la lèvre d'en bas, la flûte siffle et ne barbouille point. Mais si l'on embouche les 2 tuyaux à la fois, le vent entrant dans la boîte fait sortir le noir par 3 petits tuyaux qui sont sur le [165]



[166] couvercle, et fait des moustaches sur le visage.

-- La flute *B* est plus jolie, et barbouille d'avantage quoi que l'on s'en méfie moins, parce qu'à l'endroit de la soudure *C, D*, il y a une fente qui ne parait presque point, qui tient près du tiers du tour de cette boîte, de sorte que si elle est pleine, et que l'on souffle un peu fort, il y a peu de parties du visage qui s'en sauvent. Le reste de la façon de cette flute est semblable à l'autre, il ne reste pour y attraper quelqu'un, qu'à la mettre sur la table, ce sera hasard que dans une compagnie de cinq ou six personnes, il n'y a quelqu'un qui ait la curiosité d'essayer si elle est douce, et si personne n'y touche, en soufflant vous même le premier, sans vous barbouiller, vous leurs en ferez envie.

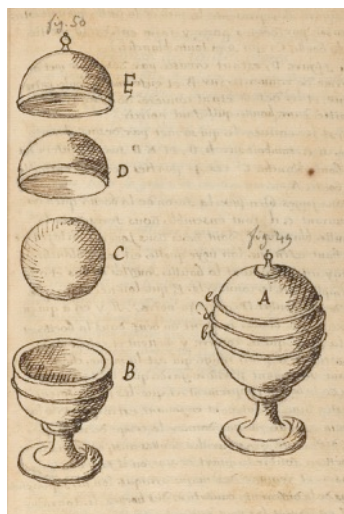
-- Je crois -- dit Célimène -- que vos flûtes ne font pas grand bruit.

-- Du moins -- répondit Filidam -- si quelqu'un y est attrapé, sa chanson n'est guère longue, car il quitte aussitôt l'instrument pour aller se débarbouiller.

-- Puisque nous en sommes sur le barbouillage -- dit Filidam en continuant --, je vous veux dire le moyen de

Faire noircir une boule blanche en soufflant dessus.

-- Qui est un tour très joli, et qui ne consiste qu'en la façon de la boîte que je vous ai figurée tout entière en *A*. [167]



[168]

--La figure *B* représente le pied de la boîte, qui doit être creusée par dedans, pour y faire entrer la moitié de la boule *C*, qui sera toute blanche.

-- La figure *D*, étant creusée par dedans se met en forme de couvercle sur *B*, et enferme la boule entre deux, et le dessus étant convexé doit figurer la moitié d'une boule qu'il faut noircir.

-- *E* est le couvercle qui se met par dessus, de sorte que si *E* tombait sur *D* et *E D* sur *B*, enfermant la boule blanche *C*, ces 4 parties feraient ensemble la boîte *A*.

-- Vous jugez bien par la façon de la boîte qu'en découvrant *E*, *D* tout ensemble, vous ferez voir la boule blanche *C*, dont vous vous jouerez en la jetant en haut afin que l'on voie qu'elle est toute blanche, et qu'ayant recouvert la boule, soufflez dessus et ôtez simplement le couvercle *E*, que l'on ne verra que la demie boule *D*, qui sera noire. Il y en a qui, au lieu d'une boule, mettent un œuf dans la boîte, et à la pièce qui le couvre y mettent et collent une moitié de coquille rouge, qui est la même chose. Il faut seulement prendre garde que le tourneur fasse la boîte proprement, et que les pièces soient justes l'une à l'autre, et en jouant, être preste de la main afin de ne pas donner le temps de remarquer la différente grosseur des boules aussi bien, qu'à la boîte à fondre le quart d'écus, où il faut toujours jaser et remuer des mains, afin que l'on ne s'aperçoive pas de la différente ouverture des boîtes. Le tourneur, s'il est adroit, les peut rendre à peu près toutes semblables. [169]

-- Cet œuf -- dit Alidor -- me fait souvenir d'un

Sortilège des œufs pour avoir réponse de toutes choses.

-- Qui vous aurait bien servi au sujet que vous traitiez hier, si vous en eussiez su l'histoire.

-- J'en laisse -- répondit Filidam -- beaucoup plus à dire, de ce que je sais sur cette matière que je n'en dis, et si on voulait encore y ajouter tout ce que les autres en savent, je ne crois pas qu'on n'eût sujet de parler pour plus d'un an. Ne laissez pas de nous faire la grâce de conter votre histoire, qui sera sans doute meilleure que tout ce que j'en saurais dire.

-- Un jour -- dit Alidor -- étant en compagnie où l'on s'entretenait de ceux qui disent la bonne aventure, et de ceux qui vont au devin, une dame qui avait un procès, dit que si elle savait quelqu'un qui put lui dire ce qu'il en réussirait, qu'elle irait jusqu'au bout du monde, pour le trouver. Je lui fis conter insensiblement son affaire, qui consistait en une prétention assez mal fondée, contre un gentilhomme, qu'elle appelait son ennemi, d'une somme d'argent qu'elle espérait tirer de lui sans aucune apparence de justice, et pour poursuivre son procès elle avait choisi un homme qu'elle appelait son ami, que je connaissais d'humeur à faire plutôt ses affaires que celles de cette dame. Instruit de cette façon, je lui promis d'accourir son voyage, et de trouver personne qui la satisferait non seulement sur son procès, mais encore sur tout ce qu'elle voudrait demander. Me prenant tout aussitôt au mot, elle me pressa de lui nommer cette personne et de lui dire quand elle pourrait l'entretenir, après avoir refusé [170] quelque temps de le nommer, et tiré promesse d'elle et de ceux de l'assemblée qu'ils n'en parleraient point, parce que c'était un homme qui ne voulait être connu, je lui avouai que ce serait moi, pourvu qu'elle observât ce que je lui dirais. Je n'eus pas besoin de beaucoup de persuasions pour la résoudre à ce qu'elle souhaitait avec tant de passion. Je lui enjoignis de faire chauffer le soir même de l'eau, jeter dedans neuf feuilles de violiers, autant de feuilles de plantain, trois racines de mauves, sept feuilles de laurier, cinq graines de lierre, et une goutte d'huile d'olive, et de cette eau s'en laver tout le corps, sitôt qu'elle commencerait à frémir sur le feu, sans la laisser bouillir, ou du moins les pieds, les mains jusqu'au coude, le visage et la gorge, lui promettant après cela de la satisfaire le lendemain sur ce qu'elle souhaitait. Nous nous trouvâmes le jour d'après au même lieu où j'appris de cette dame, qu'elle n'avait pas manqué de se bien laver partout, je lui dis que j'en avais fait de même, parce que ceux qui traitaient avec les esprits ou qui désiraient apprendre quelque chose d'eux devaient être purs et nets. La plupart des mêmes personnes qui s'étaient trouvées en la proposition que j'en avais faite s'y rencontrèrent le jour suivant à l'heure donnée, pour voir la fin de cette farce. Comme nous fûmes assemblés, je voulus envoyer une servante chez le plus proche fruitier, querir 9 œufs, lui recommandant de ne parler à personne en son chemin, et de donner au fruitier un quart d'écus en lui demandant les neufs œufs, et les prendre [171] tels qu'il les donnerait sans les choisir, ni rebuter, et de recevoir ce qu'il voudrait rendre d'argent sans contester sur le prix, et s'en revenir la tête baissée, sans s'arrêter à personne ni découvrir les œufs, disant par

trois fois, « Dieu fit la poule, la poule l'œuf, l'œuf le poulet qui chantera selon ma pensée », et songer en disant cela à ce qui pourrait arriver de ce procès. La dame pour qui se devait faire cet enchantement, m'entendant dire que si l'on manquait à quelqu'une de ces conditions, que je ne pourrais rien faire, me les fit répéter plusieurs fois, et ne s'en voulant pas fier à la servante, elle s'y en alla elle-même, pour les mieux observer. Je crois qu'elle n'oublia rien de tout ce que je lui avais prescrit, tant elle avait peur que l'enchantement ne réussit pas. Etant de retour, je lui fis mettre les œufs dans un plat, l'un après l'autre, et sur chacun elle disait, « Dieu fit la poule &c. » Je fermai les fenêtres, allumai 4 bougies noires, que j'avais composées de drogues si puantes que toute la compagnie en bouchèrent leurs nés, et me tournant vers les 4 parties du monde, j'y plaçai mes bougies en marmottant certains mots dont il ne me souvient plus.

Entre les 4 bougies, je fis un cercle où je mis le plat et les œufs, et parfumai le tour du cercle de poix raisine, de soufre et d'encens, que je brulai dans un réchaud. Ces cérémonies achevées je dis qu'on saurait bientôt ce qu'il en réussirait, et que chacun prit garde sans s'effrayer à ce qu'il allait voir. Il n'y eut personne dans la troupe qui ne changeât de couleur à ce discours, et qui ne fut prêt de m'abandonner au milieu de mon enchantement, si je ne les eusse rassurés, leur promettant (puisqu'ils ne le [172] souhaitaient pas) de ne leur faire rien voir qui les put étonner. Là-dessus, appelant pour le moins une douzaine de diables qui n'étaient pas de ma connaissance, dont je forgeai la plupart des noms, je leur défendis de toucher, nuire, préjudicier, malfaire, mal dire, ni faire peur par aucune illusion, bruit ou apparition, à ceux qui étaient présents, ni à quoi que ce soit qui les touchât, ou qui leur appartient, et de s'en retourner en paix, après que l'un d'eux aurait écrit et signé de son nom dans un de ces œufs ce qui réussirait du procès d'une telle dame, contre un tel, et que pour marque qu'ils auraient obéi qu'ils tirassent l'œuf dans lequel serait la réponse hors du plat. Je n'eus pas sitôt ajouté quelques paroles du grimoire à ce discours que, sans que personne touchât les œufs, il y en eut un qui fut mis à terre. Je le pris avec cérémonie, le parfumé sur le réchaud, remercié messieurs les diables, et les congédiai par un discours de style magique que je fis exprès sur le champ. Je cassai l'œuf sur une assiette, brûlé la coquille avec des parfums sur le réchaud, et trouvant dans le jaune de l'œuf 4 petits billets de vélin écrits d'une lettre très menue et très belle, je les rangai dans leur ordre en sorte que l'on y put lire ces 4 vers.

« Tu sauras que ton ennemi

Sera d'humeur à ne point rendre

Et feras un mauvais ami

Qui sera toujours prêt à prendre.

Signé Astarot, avec une griffe pour paraphe. »

-- Vous ne sauriez croire tout les serments que fit cette femme pour assurer que cette réponse [173] devait être véritable, aussi avait elle bien de l'apparence, et n'a pas mal réussi depuis, car ayant perdu son procès, elle fut condamnée aux dépens de son ennemi, et son ami qui conduisait cette affaire tira d'elle beaucoup plus pour lui seul, que les dépens ne montèrent, ce qui l'aurait confirmée tout à fait dans l'opinion que je fusse sorcier, si 3 ou 4 mois après la perte de son procès, étant en compagnie où elle exaltait ma science, un de mes amis à qui j'avais découvert le secret ne l'eut détrompée, la priant de ne s'amuser plus à ses enchanteurs qui n'ont tous d'autre science que d'abuser les esprits crédules pour attraper leur argent, ajoutant que si cette infâme canaille avait quelque pouvoir sur les démons, qu'ils ne seraient pas dans la misère où l'on les voit toujours réduits, et qu'ils se serviraient plutôt de leur ministère à se faire riches, qu'à contenter la curiosité des ignorants.

Alidor ayant cessé de parler, Célimène lui témoigna que son discours avait mis la compagnie en peine de savoir comment ces billets se trouvèrent dans cet œuf, et comment il était sorti du plat sans que personne le touchât.

-- J'entamai -- dit Alidor -- un œuf par le bout avec un canif si délicatement qu'il n'y avait d'ouverture, que pour passer les morceaux de parchemin, que j'avais coupés tout contre l'écriture, puis après avoir plâtré cette fente avec de la céruse détrempee, je portai moi-même l'œuf chez le fruitier le plus proche du logis, et lui donnai un demi teston afin qu'il ne [174] manquât de le donner avec les huit autres qu'il fournirait à celui qui lui en demandant 9 lui baillerait un quart d'écu. Ainsi mon œuf me fut apporté, et quand le fruitier eut manqué, j'en avais un autre tout prêt dans ma poche que j'eusse mis dans le plat en la place d'un autre. Et afin qu'on n'allât point éplucher la coquille et trouver la fente j'en fis un sacrifice dans le réchaud sitôt que l'œuf fut cassé. Pour le faire sortir du plat sans que personne le touchât, en maniant les œufs j'attachai à la pointe de celui-là un morceau de cire avec un brin de crin de cheval fort long sans que l'on s'en aperçut, et parce que les fenêtres étaient fermées, que mes bougies étaient éloignées du plat, et rendaient une lumière assez sombre, et que les personnes qui me regardaient faire n'étaient pas bien proches, ils ne s'aperçurent pas qu'en marmottant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, je tirai le crin du cheval qui entraîna l'œuf hors du plat, dont j'ôtai la cire en même temps que je l'eus pris.

-- Cet enchantement -- dit Filidam -- peut servir plus utilement pour donner de ses nouvelles secrètement, soit dans l'amour soit dans la guerre, que pour faire un tour de magie, et quoi que j'en sache beaucoup pour ce sujet, je me souviendrai de celui-là comme d'un des meilleurs.

-- Pour écrire -- dit Alidor -- des lettres secrètes, l'on se sert ordinairement de jus d'oignon, de limons, ou de sel ammoniac dissout, qui ne paraissent qu'au feu; d'alun qui paraît dans l'eau, de lait, qui paraît au travers de la chandelle, et de je ne sais combien d'autres qui sont devenus communs et méprisables depuis qu'ils sont imprimés. [175]

-- C 'est pour cette raison -- répondit Filidam -- que j'ai autrefois juré de n'enseigner jamais à personne celui que je sais, que l'on peut dire l'incomparable en cette matière, et qui me servit une fois à faire un tour de sortilège, dont un de mes amis se trouva plus surpris qu'il ne fut dans sa vie. Je l'aperçus par ma fenêtre qui venait me visiter, je préparai promptement cinq ou six morceaux de papier blanc que je mis sur ma table avec mon écritoire. Comme il fut entré, me croyant en affaire il voulut prendre congé, je lui dis que je n'avais rien de si pressé, que je ne quittasse pour son entretien, et de plus que ce que je faisais seul je le pourrais faire en sa présence. M'ayant demandé ce que c'était, je lui dis que je faisais l'épreuve d'un secret de magie, que l'on m'avait donné depuis peu, qu'il trouverait merveilleux s'il en voulait voir l'effet. En disant cela, je pris un morceau de papier blanc où j'écrivis un couplet de la première chanson qui me vint dans l'esprit. L'ayant levé, il se prit à rire et me dit qu'elle n'était pas nouvelle. « Souvenez vous en bien », lui dis-je, et passant une éponge par dessus en disant certains mots, la chanson disparut, et fit paraître en sa place un compliment que s'adressait à lui. Étonné de ce changement de discours, il crut que j'avais joué des mains, et me pria de le refaire une seconde fois, ce que je fis jusqu'à quatre, changeant toujours de nouveau discours sans qu'il [176] y put rien connaître ; ce qui l'obligea d'avouer que de tous les secrets de l'écriture, celui-là était le plus beau. Par ce moyen l'on peut écrire à un prisonnier de guerre, l'entretenir de la santé de sa famille, ou de l'état de ses affaires particulières ; et lorsque la lettre sera dans ses mains, lui parler des affaires d'état ou des moyens de se sauver. L'on peut encore écrire un compliment de civilité à une mère, et cajoler la fille par la même lettre, sans que la mère s'en aperçoive, et s'en servir en mille autres rencontres que je ne vous puis dire.

Célimène et Filis eussent été bien aise que Filidam leur eut découvert ce secret, mais comme il avait dit qu'il avait juré qu'il ne l'enseignerait à personne, elles ne voulurent pas le presser, et Alidor n'ayant pas moins d'envie de l'apprendre, réserva de lui demander lorsqu'il serait tout seul. Ainsi reprenant le discours :

-- Il me souvient -- dit-il -- à propos de mon sortilège et du sel ammoniac, dont je parlais présentement, d'avoir lu dans le Seigneur des Accords une façon de deviner assez plaisante, et qui ne vient pas mal à notre sujet. Il dit qu'un de ses amis qui, par mille petits secrets de nature, s'était acquis la réputation d'être savant en la magiem fut prié par un Auvergnac, qui avait perdu son

manteau dans un bal en la maison d'un conseiller, de lui dire qui l'avait dérobé. Il lui demanda les noms et surnoms de tous ceux qu'il soupçonnait de ce larcin, et s'étant fait apporter un réchaud plein de feu, mit plusieurs [177] drogues dedans qui rendaient une flamme bleuâtre sur laquelle après plusieurs cérémonies il fit tourner un papier où les noms de tous les soupçonnés étaient écrits, puis rendant ce papier à l'Auvergnac, il vit que le nom d'une damoiselle était effacé d'un noir fort obscur. Et pour achever la pièce, il lui dit que, si dans le temps que se faisait ce charme, elle avait touché de ses mains en quelque partie de son corps, que semblable marque y serait empreinte, et que si elle n'avait porté ses mains nulle part, elle serait marquée sous la mamelle gauche. L'Auvergnac ne manqua pas tout aussitôt d'aller demander son manteau à cette damoiselle, qui s'en prenant à rire, le confirma dans l'opinion que le sortilège était véritable, et se rendit si opiniâtre à demander son manteau, et à vouloir faire découvrir les tétons de cette damoiselle pour montrer la marque qu'il croyait être dessous, que les parents lassés à la fin de sa sottise le pensèrent bien frotter.

-- Le secret n'était autre chose sinon qu'ayant fait un cercle sur son papier, il écrivit les noms de tous les soupçonnés, et à l'endroit de cette damoiselle il avait fait auparavant une grosse ligne avec du sel ammoniac dissout en eau, qui noircit sur le feu et ratura son nom.

-- Le secret -- dit Filidam -- du Sieur Béroalde de Verville dans son *Cabinet de Minerve* pour

Faire tourner les cœurs, afin de savoir la vérité de toutes choses

-- Est bien plus joli, il le fait pratiquer fort à propos à une vieille sorcière, qui promet à une damoiselle [178] de lui découvrir par ce moyen si son amant répond à son affection.

-- Dans quelques uns des gros grains d'avoine et non dans tous, il s'y trouve une petite paille ou barbe languette et fort déliée, semblable aux barbillons des épis de blé, qui sorte d'entre l'écorce et le cœur du grain, noire et tortillée par le bout, par où elle y est attachée. Il faut avec du papier former un petit cœur ou quelque autre figure très légère, afin que par sa pesanteur elle n'empêche pas le mouvement qui se doit faire, écrire dessus le nom de celui de qui l'on veut s'assurer par ce mystère de son affection, ou simplement la 1^{ère} lettre de son nom, et avec un peu de cire, de pommade, ou autre chose gluante, attacher ce cœur au bout le plus menu de ce barbillon, puis par des conjurations telles qu'il vous plaira, lui commander, si un tel aime une telle, de le faire paraître en ce tournant. Or ce petit barbillon a telle faculté naturelle, qu'étant humecté et mouillé de quelque liqueur, il se détortille de lui même, et fait un tour et demi, soit qu'il soit encore attaché au grain, ou que l'on l'en ait ôté. De sorte que si vous désirez que la damoiselle croie d'être aimée de son

serviteur, vous n'avez qu'en marmottant quelques paroles sur le grain d'avoine, l'approcher de votre bouche comme pour le charmer, le mouiller avec la langue, et incontinent le tenant en vos mains, le baillant à tenir à un autre, ou le mettant sur la table il ne manquera pas de tourner. Et si vous voulez lui témoigner qu'elle n'est point aimée, il ne le faut point mouiller afin qu'il ne tourne pas.

-- La raison de cet enchantement doit être à mon avis, encore que le Sieur de Verville ne l'ayant pas voulu [179] donner, la demande aux sages scrutateurs de tout par les sciences, que la sécheresse étant une qualité qui resserre et restreint les corps dans leurs parties, et l'humidité au contraire étant telle de son nature qu'elle les éteint, enfle, et dilate. Comme nous voyons en la terre qui, brûlant dans les ardeurs de l'été, se resserre et se crève, se relâchant et remplissant ensuite par l'humidité des pluies ; au bois qui, étant mouillé ou mis en lieu humide, se renfle et se resserre jusqu'à fendre par la sécheresse ; et aux cordes des luths qui se bandent en temps sec, et se relâchent lorsque le temps est humide. Il ne se faut pas étonner si cette petite barbe d'avoine, contrainte de sortir en tournant comme à vis, pour se délivrer d'entre l'écorce et le grain, où elle se trouve pressée avant que l'avoine soit ouverte ; étant d'autre part d'une matière fort sèche, et venant encore à sécher et à se resserrer davantage par la maturité du grain, se détortille et se relâche d'elle-même, lorsqu'elle vint à sentir l'humidité. Aussi après l'avoir fait tourner, et par conséquent s'étendre en la mouillant, elle se retortillera et reviendra a son 1^{er} pli, si vous la montrez au feu.

Alidor approuvant le raisonnement de Filidam, Célimène lui demanda pourquoi l'humidité enfle et dilate les corps, et la sécheresse les resserre.

-- L'humidité -- répondit Filidam -- est une qualité matérielle qui tient place dans un corps, de sorte qu'elle l'augmente à proportion de la place qu'elle y occupe. Et la sécheresse n'étant à proprement parler qu'une privation de l'humidité desséchant l'humidité, il est nécessaire que le corps en diminue à proportion de l'humeur qui s'y rencontre. Or l'humidité ayant occupé un corps et y tenant [180] sa place, si la sécheresse vint à la surmonter et à la faire sortir, il faut que le corps se resserre, ou qu'il y ait du vide en la nature, parce que au même moment que l'humeur vient à s'exhaler, il faut que le lieu se remplisse. Il ne peut y avoir de vide en la nature, et le lieu ne se peut remplir au même temps, puisque le passage en est bouché par la sortie de l'humidité, il faut donc que le lieu se resserre.

Un laquais s'étant présenté à dessein d'avertir que l'on avait servi sur table, Célimène rompit l'entretien pour conduire sa compagnie dans la salle, où le diner était préparé.

[181]

où sont contenues les jeux et subtilités des bateleurs

Livre 5

Les personnes spirituelles ne s'attachent pas tant à nourrir leurs corps qu'à contenter leurs esprits, et quoi que Célimène n'eut rien oublié pour garnir sa table, et réveiller l'appétit de ses hôtes, ils eurent moins d'égard à la délicatesse des viandes qui leur furent servies, qu'aux discours qui les pouvaient divertir. L'on repassa tous les tours dont on s'était entretenu le matin, chacun en dit son opinion, et sur tous, l'on trouva le sortilège des œufs, celui de faire tourner les cœurs, et la façon de deviner du Seigneur des Accords très jolis. Cela fut cause, que le discours venant à tomber sur les devins et diseurs de bonne aventure, Célimène dit qu'il n'était pas mal aise de deviner comme Alidor, quand on est instruit de l'état d'un procès dont on peut prévoir la fin suivant le train commun des affaires, et les lois de la justice ; mais qu'il n'en était pas de même des événements douteux où la prudence humaine ne voit goutte qui peuvent succéder ou n'arriver pas. Et là-dessus elle témoigna qu'elle eut bien voulu savoir s'il y a des sciences qui enseignent à prédire, sur quels fondements elles sont appuyées et si elles ont quelque certitude. [182] Filidam dit qu'il n'y avait point de science pour cet effet, et que celles dont on se servait pour parvenir à la connaissance des choses futures, n'étaient fondées que sur l'ignorance, l'abus, et la superstition. Alidor soutient le contraire et s'offrit de prouver que tant s'en faut qu'elles fussent sans fondement, qu'elles sont toutes infaillibles, particulièrement l'astrologie pourvu que l'on les possédât parfaitement. Et parce que la table fut en même temps levée qu'il fit ces offres, il continua de cette façon.

-- Je connais beaucoup de personnes qui conçoivent de l'aversion pour certaines viandes qu'ils n'ont jamais goûtées, et quoi qu'elles soient bonnes d'elles-mêmes, que tous les autres en usent, et qu'ils ne puissent juger de ce qu'ils ne connaissent pas, sans se vouloir résoudre d'en faire l'essai, ils vous disent toujours qu'elles ne valent rien, ou qu'elles ne sont pas à leur gout.

-- La plupart de ceux qui blâment l'astrologie et ses dépendances, en font de même. Ils se laissent emporter à leur opinion, et sans connaître cette science, ou l'avoir bien examinée, ils la condamnent, quoi qu'étant une des plus belles parties des mathématiques, elle soit fondée sur des démonstrations infaillibles. Ils veulent que la connaissance des temps, et des choses futures n'appartienne qu'à Dieu seul, bien qu'après les avoir déterminées, il ne nous ait pas défendu de les rechercher par des voies licites, et qu'il n'ait presque rien fait dans la nature qui ne nous en puisse donner quelque pressentiment. Ils concèdent moins aux hommes raisonnables qu'aux bêtes brutes à qui la [183] nature a donné de certains instincts pour prévoir les intempéries de l'air, et des

connaissances particulières de ce qui doit être à leur avantage, ou de ce qu'elles doivent éviter ; et ne veulent pas que les hommes se servent de leur raison, qui est un rayon de divinité, bien qu'elle ne fasse jamais si bien paraître ce qu'elle est, que lorsque s'adressant à son principe, elle s'attache à la connaissance de Dieu, qu'elle participe à ses attributs, et qu'elle discerne l'ordre, la disposition et la force des choses célestes. Si ce grand ouvrier s'est rendu merveilleux au jugement des hommes dans les choses qu'il a créés sur la terre, qui est le lieu de leur demeure, il a réservé des beautés, et des vertus particulières pour celui de son habitation. C'est là qu'il a placé des astres si beaux pour l'ornement de son trône, qu'ils ont autrefois trouvés des adorateurs, qu'il a réglé leurs courses et leurs mouvements avec des proportions et des mesures si justes, qu'ils ne se détraquent jamais de leur route ; qu'il a mis des vertus et des influences secrètes pour régir les choses d'ici bas ; et qu'il a décrit sur chacun les ordres de sa providence, qu'ils doivent suivre jusqu'à la consommation des siècles.

-- Toutes les choses inférieures sont gouvernées par les supérieures. C'est une maxime si véritable, qu'elle est universellement reconnue aussi bien dans le commerce des hommes que dans l'ordre de toute la nature.

-- Parmi les hommes, qui ont voulu former le modèle de leur gouvernement sur celui de Dieu comme en étant l'image, nous voyons que le fils dépend du père, le serviteur du maître, le vassal [184] du seigneur, et le sujet du prince ; et parce qu'il n'y a rien qui ne dépende de Dieu, les hommes ont voulu que le fils et le père, le serviteur et le maître, le vassal et le seigneur fussent sujets du prince, qui tient la place en terre de celui par qui toutes choses sont gouvernées dans le ciel. Cette même dépendance se rencontre parmi les éléments. La terre froide et sèche n'est pas seulement inférieure à l'eau à raison de sa situation, mais encore à cause de l'humidité dont elle est privée, qui est une qualité plus excellente que celle de ce bas élément. D'autant que l'eau humide et froide de sa nature surpasse la terre, elle se trouve surmontée par l'air à raison de sa chaleur ; et l'air chaud et humide, quoi qu'au dessus de la terre et de l'eau, se trouve néanmoins inférieur au feu chaud et sec à raison de sa sécheresse, qui le détache davantage de la matière. Ainsi par l'ordre de cette supériorité, le feu comme le plus noble et le plus élevé des éléments, est le maître des autres, encore que par un rapport de sympathie dans leurs contraires qualités la terre se joigne à l'eau par la froideur qui leur est commune ; l'eau avec l'air par leur humidité ; l'air avec le feu par la chaleur ; le feu à la terre par la sécheresse, et semblent (s'il est permis d'user de ce terme) se tenir par les mains, et avoir relation l'un à l'autre comme le fils au père, par le sang ; le serviteur au maître par l'obéissance ; le vassal au seigneur par devoir ; et le sujet au prince par droit de subjection.

-- Dans le paradis même, qui est le séjour des bienheureux quoi que leur béatitude soit parfaite, et que chacun [185] soit content de son bonheur, les degrés de gloire ne sont pas égaux, ils sont distribués selon le mérite ou l'excellence de leur action, et se trouvent soumis les uns aux autres sous un même chef, qui est Dieu. Ce Dieu, qui est le chef et le principe de toutes choses, a gardé le même ordre dans tout ce qu'il a créé. Au commencement il créa le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent avec cette condition, que comme il est la source dont toutes choses sont produites, elles participeraient plus ou moins de sa divine puissance à proportion qu'elles seraient plus ou moins éloignées de leur origine, et quoi qu'il soit vrai, qu'il remplit ce grand tout de l'un à l'autre bout, néanmoins le ciel est sa demeure, les astres en sont les ornements, dans lesquels toutes choses étant présentes à sa connaissance, il a mis de différentes vertus et divers mouvements afin que suivant leurs cours, leurs aspects et leurs qualités, ils gouvernassent et pussent produire comme causes secondes tout ce qui est au dessous d'eux, et faire exécuter par ce moyen les décrets de sa volonté qui est l'ordre de la destinée. Il ne faut donc point douter que les choses inférieures ne soient gouvernées par les supérieures, et par conséquent que les terrestres ne dépendent des célestes, puisque nous remarquons que la terre ne peut rien produire sans la disposition du ciel, que les graines ne germent pas, ou meurent bientôt, si elles sont semées hors de saison, et que toutes les choses d'ici-bas étant composées des quatre qualités, il est nécessaire qu'elles dépendent des astres dont ces qualités dépendent. Ainsi la mer a son flux et reflux du cours et décours de la lune, les écrevisses s'emplissent et se vident suivant que cet astre croît ou diminue, les chiens sentent le lever de la canicule, et toutes choses généralement dépendent des bonnes ou mauvaises [186] influences de l'astre qui leur domine.

-- Les humeurs causent les mœurs, suivant qu'elles sont puissantes en chaque personne. L'on juge non seulement de son tempérament, mais encore des actions qu'elle peut produire, et le jugement que l'on tire ne peut être mal fondé sur le rapport qu'elles ont avec les éléments, et sur leur dépendances des astres qui les dominent.

-- Le sang est de la nature de l'air, chaud, et humide, il s'engendre principalement dans l'adolescence, et plus dans le printemps, qui est tempéré, qu'en toute autre saison de l'année. Ainsi cet humeur dépend particulièrement des signes du mouton, du taureau, et des gémeaux qui règnent dans cette saison, et les sanguins sont toujours modérés, rouges, colorés, amiables, joyeux et plaisants.

-- Le phlegme ou la pituite est de la nature de l'eau froide et humide, elle s'engendre plus dans la vieillesse, et dans l'hiver, à raison de la constitution semblable de cet âge et de cette partie de

l'an, qu'en tout autre temps. Ainsi cet humeur se rapporte au signes du capricorne, du verseur d'eau, et des poissons ; et les flegmatiques sont ordinairement endormis, paresseux, gras, ayant bientôt les cheveux blancs, d'esprit lourd, grossier et stupide.

-- La colère est de la nature du feu chaude et sèche, se forme en jeunesse, et en été, se rapporte aux signes de l'écrevisse, du lion, et de la vierge, qui dominent en cette saison ; et les colériques sont légers, faciles à se fâcher, maigres, agiles et prompts dans toutes leurs actions.

-- La mélancolie est de la nature de la terre, froide et sèche, elle s'émeut particulièrement en la troisième partie de l'âge, ou en la première vieillesse, s'attribue à [187] l'automne et aux signes de la balance, du scorpion, et du sagittaire qui rendent les mélancoliques bruns, noirâtres, inconstants, farouches, hagards, tristes, mornes et renfrognés.

-- Les sanguins tirent leur tempérament de Jupiter ; les flegmatiques de la lune ; les colériques de Mars ; et les mélancoliques de Saturne qui ont leurs qualités semblables à ces humeurs. Le soleil, Venus, et Mercure se rendent communs pour le tempérament de ces qualités suivant que ces planètes sont jointes avec les autres.

-- J'aurais besoin de vous déduire ici toutes les observations de l'astrologie pour vous faire remarquer particulièrement les liaisons que toutes les choses de la nature ont les unes avec les autres, et comment elles forment ensemble cette chaîne d'or d'Homère, dont un bout étant dans le ciel, l'autre touchant la terre, ne peut être agitée par en haut que le bas ne s'émeuve et ne souffre du changement. Je vous ferais voir dans cet enchaînement, qu'il n'y a rien sur la terre qui ne dépende des astres et que jusqu'à la production d'un cheveu, elle ne se peut faire sans la disposition du ciel.

-- Il me suffira de vous dire pour ne vous pas ennuyer, que de cet enchaînement de toutes choses, et du rapport qu'elles ont les unes avec les autres, sont dérivées toutes les sciences qui dépendent de l'astrologie qui ne sont pas moins certaines qu'elle, quand elles sont bien connues.

-- Comme l'on connaît la pièce par l'échantillon, et le lion par l'ongle, l'on peut savoir par les choses inférieures ce que les supérieures déterminent aussi bien, que [188] de juger ce qui doit arriver aux inférieurs par la disposition des supérieures.

L'on remarque que le tesson bouche les entrées de son terrier du côté que le vent doit souffler ; que lorsque les grenouilles croassent, qu'il doit faire chaud ; qu'il pleuera, si les chats se frottent les oreilles : que la pluie doit être de durée, si tombant sur les eaux elle fait élever des bouteilles : que la fleur héliotrope suit le mouvement du soleil ; et une infinité d'autres observations qu'une longue expérience a fait remarquer. Or il y a même raison de dire que, si la fleur héliotrope est tournée du côté du couchant, que le soleil sera dans son occident, comme de dire si le soleil est

dans l'occident que cette fleur y sera tournée, et par conséquent il faut conclure que l'on peut par la connaissance des choses inférieures juger sûrement des supérieures, et que les sciences qui dépendent de l'astrologie sont, comme elle, infaillibles.

-- Entre ces sciences, la physionomie n'est pas la moins considérable, elle s'attache à connaître le naturel des personnes par la taille du corps, et particulièrement par la forme du visage. Il est certain que par la figure de toutes les choses créées, l'on peut connaître leurs qualités, et que la nature donne à chacune sa forme suivant son tempérament. L'on connaît la qualité des plantes par leur gout, par leur couleur, et par leur odeur. L'on ne se trompe point au jugement de la bonté d'un épervier, s'il est rousseau, s'il est grand, s'il a les épaules grosses et fortes, les jambes menuées, et qu'il porte ses ailes croisées sur le balai, infailliblement avec ces marques il est hardi [189] courageux, entreprenant, prompt, léger et vite dans son vol.

- L'on choisit les chevaux, les chiens, et toutes sortes d'animaux au poil, à la taille et à l'action. Et parmi les hommes l'on sait que les méridionaux comme les Ethiopiens, Africains, Arabes, Egyptiens et autres sont difformes, maigres et défaits, de petite stature, de couleur tannée, noire et basanée, les yeux noirs, les lèvres grosses, les cheveux frisés, et la voix grêle cassée et féminine. Les septentrionaux comme les Scythes, Polaqes, Allemands et autres, sont au contraire de stature grande et bien disposée, gros et gras ordinairement, de couleur blanche, la peau déliée, les cheveux unis, long, blonds ou roux, les yeux bleus, avec une voix âpre, forte et enrouée. Ceux d'entre les deux comme les Italiens, Français et autres sont de couleur un peu brune, beaux gaillards, robustes, velus, grêlés, charnus, ayant les yeux de chèvre ou tannés, la voix pleine, claire, et douce. Toutes ces différences viennent de leurs tempéraments, et de la vertu des astres qui dominent sur ces parties de la terre, qui leur donnent, avec leur différentes formes, diversité de mœurs, de complexions et d'humeurs au jugement desquelles on ne se trompe presque jamais parlant généralement, et encore moins en particulier, puisqu'étudiant le naturel de la personne sur la personne même, on le peut connaître plus facilement.

-- Le visage est le miroir de l'âme, elle n'a point de passions qui ne s'y représentent aussitôt qu'elle les a conçues. La crainte le fait pâlir, la colère l'enflamme, la joie le rend serein, la tristesse le défigure, [190] et toutes lui donnent leurs impressions, et le font changer suivant que l'âme en est diversement agitée. Il fait voir encore quel est notre tempérament, et de quelles maladies intérieures nous sommes attaqués. Les pâles couleurs (maladie autrefois si ordinaire aux filles) ne tirèrent-elles pas leur nom de la pâleur qu'elles imprimaient sur le visage ? Le dégorgement du fiel, ne le jaunissait-il pas jusqu'à la prunelle des yeux ? Les poulmoniques, ne font-ils pas voir les défauts de cette partie

par la rougeur de leurs joues, et toutes autres maladies ne donnent-elles pas sur le visage des marques de leur malignité ? Il ne rend pas seulement témoignage des humeurs, qui nous composent, et des maladies qui nous affligent, mais encore des actions que nous devons produire, et des accidents qui nous doivent arriver. Il est infallible que, comme par l'écriture, l'on connaît la main de l'écrivain, que toutes les choses créées portent le caractère de leur créateur qui le font reconnaître, et que comme les lettres de l'écriture ont une forme particulière, qui exprime même en quelque façon le son qu'elles doivent former, quand elle sont prononcées, arrondissant la bouche pour prononcer O, l'allongeant en disant I, et l'ouvrant pour dire A, qu'ainsi le grand ouvrier de la nature a donné de certaines formes à ses ouvrages qui désignent les actions qu'ils doivent produire. De cette façon, il a fait les astres non seulement avec une forme propre aux mouvements qu'ils doivent faire, mais encore convenable pour la génération des choses qu'ils doivent [191] produire, dont ils contiennent toutes les formes en puissance, jusque-là que les astrologues tiennent, qu'en considérant l'astre qui préside en la naissance de quelqu'un, l'on y peut voir son image empreinte et figurer son visage sans l'avoir jamais vu ; de façon que les astres agissant après pour la production de toutes les choses qui leur sont sujettes, impriment à chacune particulièrement par les qualités dont ils les composent, des formes convenable aux fins pour lesquelles elles ont été produites. Et comme le visage est la plus belle, et la plus noble partie de l'homme, qu'il est le miroir de l'âme et l'image de Dieu, qui la fait à sa ressemblance, il est certain que c'est lui qui porte plus particulièrement les caractères secrets de son créateur, les formes convenables au naturel de l'homme, et les marques infallibles de ce qui lui doit arriver. Là-dessus l'expérience a fait ses observations qui ne se trompent guère. Et comme dans la jurisprudence les actions semblables sont jugées par une même loi, elle juge que des mêmes causes il en doit sortir de semblables effets, et de pareilles traits de visage de semblables événements.

-- La chiromance qui juge de notre fortune et de notre tempérament par les lignes de la main, pour n'être qu'une partie de la physionomie, n'est pas moins merveilleuse dans des connaissances. Elle s'appuie sur les mêmes fondements pour autoriser ses prédictions, et prêtent (comme l'expérience l'a fait mille fois connaître) que Dieu n'ayant rien [192] fait d'inutile, il n'y a pas une seule ligne dans la main ou les astres n'aient marqué (quoi qu'obscures) des présages de ce qui nous touche, et de ce qui nous doit arriver. Ceux qui soutiennent ces sciences ne manquent pas même de passages de l'écriture pour les faire valoir, et prouver leur certitude, mais ce qui les rend indubitables, c'est la liaison qu'elles ont avec l'astrologie, et le rapport qu'elles font de chaque partie du corps, du visage, et des mains avec les sept planètes, et les douze signes du ciel, suivant la nature desquelles elles jugent par après plus sûrement de tous les événements qui doivent arriver. Ce rapport, et cette

relation est d'autant plus judicieusement fait qu'il est infaillible, que chaque membre du corps, étant composé plus d'une des quatre qualités que de l'autre, et ces qualités dépendant des astres, il doit être par conséquent indubitable que chaque membre doit avoir relation avec l'astre qui domine la qualité, qui le compose, et que cet astre empreint dans la forme, et dans les linéaments de ce membre des marques de ce qui doit succéder suivant que cette qualité, se trouve tempérée par le concours des autres astres.

-- La géomance, qui se dit fille de l'astrologie ne n'estime pas moins que sa mère. L'astrologie tire ordinairement ses jugements sur le point de la naissance, et la géomance sur tous les instants de notre vie, et se fonde sur cette raison que si [193] le cours et le mouvement des cieux est immuable, et ne change jamais l'ordre qui lui est donné, et que les astres influent perpétuellement sur les choses qui leur sont sujettes, l'on peut aussi aisément reconnaître à tous moments quelle doit être la fortune d'un homme, comme au point de sa naissance. Et cette raison se trouve fortifiée de cette autre, que, si sachant la disposition du ciel à présent, je puis dire quelle elle sera jusqu'à la fin du monde, et quelle elle a été dès son commencement, je puis par même raison, connaissant la force des influences célestes, dire ce qu'elles ont produit depuis le commencement, ce qu'elles opèrent présentement, et ce qu'elles doivent faire tant que Dieu leur laissera la liberté d'agir. Cette science monte encore bien plus haut, car elle soutient que, comme il ne se fait rien ici bas qui ne soit ébauché dans le ciel, nous n'avons point de pensées qui ne se rapportent à certaines idées célestes, qui impriment sur les astres les succès bons ou sinistres de ce que nous pensons. Et ainsi qu'au même temps que nous concevons une pensée, cette idée céleste en marque, ou pour mieux dire, en a marqué de longue main et dès la création, l'événement sur les astres ; et que par conséquent l'on peut à toute heure et à tous moments savoir par leur connaissance le succès de tout ce que nous pensons. Je sais bien que cette science est combattue par le hasard de ces points sur qui elle fonde ses jugements. Mais comme il ne se fait rien fortuitement, les points [194] qu'elle tire ne proviennent pas du hasard, mais de la vertu céleste que ces idées célestes leur impriment pour se les rendre conformes, et nous faire connaître par leur rencontre ce qu'elles déterminent. Il y a de certaines actions qui ne dépendent pas de nous, et qui se font même sans notre consentement, comme quand attachant un anneau avec un filet, on le suspend avec la main au milieu d'un verre à moitié plein d'eau, l'on voit que quelque diligence que celui qui le tient apporte à ne point mouvoir sa main, qu'il s'ébranle de lui même, et marque l'heure qu'il est par la quantité des coups qu'il frappe contre le verre, apaisant après peu à peu son mouvement, jusqu'à ce qu'étant à plomb il demeure immobile. Ainsi lorsque nous tirons les points de la géomance, nous abandonnons tout à fait notre dessein à la force des astres qui, par la

vertu secrète qu'ils ont reçu des idées célestes, nous conduisent la main hors de notre connaissance, à former des figures conformes à ces idées, et à ce que nous désirons savoir.

-- De vouloir détruire tout ce que je viens d'alléguer en faveur de l'astrologie, et de ses dépendances, sur ce que les cieux sont tellement au dessus de nous, que nous n'y pouvons atteindre, ni connaître au vrai leur matière, leur nature, leurs vertus, ni leurs mouvements : Ce serait contredire l'expérience qui le confirme journallement, et ravalier l'esprit de l'homme qui ne connaît que Dieu, et les intelligences spirituelles au dessus de lui, au dessous des choses inanimées. Il faut qu'il se soit porté bien plus haut, [195] puisque ceux mêmes qui n'ont pas été éclairés des lumières de la foi, perçant au travers des cieux, ont été chercher Dieu jusques en lui-même, et se le sont proposé pour but de leur connaissance, bien qu'incompréhensible, et nullement proportionné pour sa grandeur, à la petitesse de notre jugement.

-- Les éclipses qui sont prédites si ponctuellement par les astrologues avec tous leurs effets, les cadrans au soleil, à la lune, aux étoiles, pour tous pays et sur toutes sortes de superficies qui marquent les heures si précisément, et les Ephémérides qui montrent le cours du soleil, de la lune, et des autres astres avec toutes les dispositions du temps nous font assez connaître par expérience, que l'astrologie n'est pas seulement une science connue, mais encore infaillible. Les cieux ont quelque rapport à ces machines hydrauliques qui forment un concert de musique, dont le tambour est divisé par diverses espaces avec des chevilles qui s'appuient en tournant sur les touches de l'instrument, et lui font rendre de certains tons, en sorte que nécessairement ce tambour étant dans une disposition l'instrument forme un accord, qu'il change par après quand il est dans une autre situation. Les astres roulent de même continuellement sans se détraquer de la route que Dieu leur a prescrite, et lorsqu'ils se rencontrent en certaines situations, les uns avec les autres, et que par leurs influences ils touchent les choses d'ici bas, elles produisent nécessairement de certains effets sur les corps inférieurs qui cessent par après, quand [196] les astres suivant leurs mouvements les touchent par de contraires aspects. Et comme il serait facile à ceux qui connaîtraient parfaitement toutes les roues et les clavettes de cette machine, d'assurer qu'une telle roue se trouvant à certain point, une autre roue serait dans une telle situation, et telle clavette donnerait sur une telle touche de l'instrument qui lui ferait rendre un tel ton, il n'est pas plus mal aisé à ceux qui savent le mouvement des astres, et qui connaissent leur nature, de dire que lorsque le soleil se trouvera en tel lieu, la lune, et les autres astres seront en tels autres endroits, et produiront tel et tel effet. Cette harmonie si parfaite que toutes les choses créées forment, les unes avec les autres par leurs accordances, quoi que très contraires qualités, et ce mouvement si réglé qu'elles observent, ont excité la curiosité des hommes à philosopher sur la

force des nombres, et rechercher dans leurs proportions une façon de deviner qui est d'autant plus merveilleuse que l'on la trouve tous les jours véritable. En effet, la sagesse de Dieu, qui ne fait rien par hasard, a tellement disposé toutes choses par nombres, que l'on ne voit rien qui soit formé qui n'ait sa durée ses mouvements, ses changements, et sa fin de leur harmonie. Comme Dieu, qui est un en trois personnes, se réfléchissant sur soi-même produit la seconde personne de la trinité, et que de l'union de la 1^{ère} et 2^{de} personne la 3^e procède ; ainsi prenant le modèle de tout ce qu'il a créé sur lui-même, il a voulu que l'unité qu'y représente le point venant à se doubler formât deux, qui figure la ligne ; et que de l'assemblage [197] de deux et un procédât le trois qui construit la superficie, dont la première figure est le triangle. Or, comme il n'y a rien qui ne soit composé du point, de la ligne, et de la superficie, et que ces trois choses ont leur origine des nombres, il y a raison de dire que les nombres ont une puissante vertu puisqu'ils sont la source dont toutes choses sont dérivées, et qu'il n'y a rien qui ne dépende de leur harmonie.

-- Les pythagoriciens et les platoniques les ont tellement élevés, qu'ils les ont estimés divins et ont cru que Dieu même était composé de nombres, ou pour mieux dire, que Dieu n'était autre chose que le nombre, et véritablement il a quelque chose de mystérieux, et qui tient beaucoup de la divinité. Il est infini comme Dieu, quelque somme que vous puissiez ajouter à une autre, l'on la peut encore croître infiniment ; et comme Dieu ne se peut comprendre, la fin de la numération est incompréhensible. Le nombre est éternel, car encore que sa domination soit de l'institution des hommes, et qu'il leur ait plu d'appeler l'unité redoublée deux ; la triplée, trois ; et les autres de même ; le nombre était pourtant avant la création et de toute éternité, puisque de toute éternité il y a eu trois personnes en la divinité, et que trois est un nombre.

-- Dira-ton, qu'avec ces avantages les nombres soient sans vertu, et qu'ils ne soient utiles que pour conter les écus d'un avare, ou pour le trafic d'un marchand. Saint Jérôme les relève bien davantage, Saint Augustin ne les méprise pas, et l'écriture même ne les produit jamais qu'avec mystère. [198] Dans la Genèse, ne voyons-nous pas, que Dieu créa le monde en six jours pour nous témoigner que Dieu ne fait rien qui ne soit parfait, parce que six est un nombre parfait composé de 1, 2, et 3 ajoutés ensemble, et qui se divise par les mêmes nombres, en sixièmes par un, en tiers par deux, et en la moitié par trois ? Ne lisons-nous pas encore dans le même lieu, que Dieu se reposa le septième jour, pour dénoter que tout était achevé parce que sept se prend universellement pour tout, à cause que n'y ayant que deux sortes de nombres de pairs et d'impairs, il est composé de trois qui est impair, et de 4 qui est pair, étant par ce moyen le symbole de tous les nombres dont il renferme toutes les qualités ? Les nombres ont tel pouvoir, que c'est d'eux que procèdent les changements qui

peuvent arriver non seulement en nos corps, mais encore en nos esprits, l'expérience nous faisant voir que le nombre de sept est remarquable pour les hommes, comme celui de six pour les femmes ; que le septième jour de la naissance est dangereux pour la vie d'un garçon, et le sixième pour la vie des filles, ce qui était cause, qu'anciennement l'on imposait le nom aux garçons qu'au neuvième, et aux filles le 8^e jour ; qu'en sept mois un enfant peut vivre, et point ou peu souvent à huit, quoi que le terme en soit plus avancé ; qu'à sept ans il commence à se rendre capable de raison ; qu'à quatorze, qui est deux fois sept, il entre dans l'âge de puberté, qui le rend suivant les lois civiles, capable de mariage ; qu'à trois fois sept, il [199] reçoit de nouvelles forces qui font que l'église l'astreint au jeûne ; et qu'ainsi tout le reste de sa vie à chaque septième année, il éprouve quelque mutation qu'il n'avait point ressentie. D'où vient ce que l'on dit ordinairement que quelqu'un est au bout de ces sept ans, quand on veut témoigner qu'il a changé d'humeur. Ces mêmes nombres ne sont pas moins considérables dans les maladies, puisque de l'état du malade en ces jours, les médecins jugent de sa vie ou de sa mort.

-- Les années Climatériques, qui procèdent de la multiplication de neuf et de sept, font assez connaître que les nombres n'agissent pas seulement sur les hommes en particulier, mais encore sur les empires et royaumes entiers qu'ils traînent à leur ruine, comme Bodin dans sa *République* la curieusement remarqué par la quantité d'exemples, qu'il en a rapportées. Ainsi je n'estime pas que l'on doive douter que, par la rencontre et l'harmonie des nombres, l'on ne puisse prédire les bons et mauvais événements qui peuvent arriver ; et si quelqu'un doutait de leurs vertus, je ne voudrais que lui demander pourquoi le septième fils né sans mélange de filles guérit des écrouelles, et la septième fille née sans mélange de garçon, de la teigne, voir s'il pourrait trouver une autre raison que celle de la force des nombres ; et pour le convaincre entièrement, lui opposer l'expérience qui fait voir journallement que si du mari et de la femme les lettres de leurs deux noms propres assemblées ensembles sont en nombre impair, infailliblement la femme meurt la première, et si elles sont en nombre pair elle doit devenir veuve. [200] La même chose se fait si conformément à cet alphabet rapporté par Catan

*A, 10. B, 2. C, 22. D, 4. E, 14. F, 6. G, 16.
H, 7. I, 18. K, 10. L, 11. M, 12. N, 4. O, 14.
P, 6. Q, 16. R, 8. S, 18. T, 10. V, 2. X, 12.
Y, 4. Z, 14.*

-- Vous comptez la valeur de toutes les lettres des deux noms propres du mari et de la femme mis en Latin, et que vous divisiez la somme totale qui en proviendra par sept. Car si le nombre restant est pair la femme mourra la première, et s'il est impair ce sera le mari. Ainsi pour savoir si une femme enceinte accouchera de fils ou de fille, comptez suivant le même alphabet les noms propres du père et de la mère et du mois qu'elle a conçu, divisez la somme totale par sept, et si ce qui restera est pair, ce sera une fille ; s'il est impair, elle accouchera d'un fils. Pour savoir si l'enfant vivra ou non, comptez de la même façon les noms du père et de la mère, et du jour que l'enfant est né, ajoutez quinze à la somme totale et partissez le tout par sept, si le nombre restant est pair, l'enfant mourra bientôt, s'il est impair il vivra longtemps. L'on peut même connaître si une femme sera chaste ou impudique, savoir si de deux combattants, ou de deux personnes en procès doit avoir l'avantage, et une infinité d'autres choses suivant les règles prescrites dans Catan, qui font connaître combien les nombres sont puissants sur les affaires de ce monde, puisque par leur moyen [201] l'on en peut découvrir les succès.

-- Plus nos esprits sont détachés de la matière, et plus se rendent ils capables de concevoir les choses divines. C'est ce qui a fait dire à Cicéron que l'esprit de l'homme ne devine jamais, sinon quand il est tellement délié du corps qu'il n'a plus ou bien peu de communication avec lui. C'est aussi ce qui a fait croire anciennement que la fureur et le sommeil étaient les deux portes par lesquelles on pouvait entrer dans le cabinet des dieux ; et ce qui nous fait dire encore que bien souvent les fols et les enfants prophétisent. En effet, toutes choses tendent à leur centre, et quand elles y peuvent parvenir, elles agissent plus naturellement sans obstacle et avec beaucoup plus de vigueur. Les corps ne respirent que la terre dont ils sont formés ; les esprits ne tendent qu'au ciel d'où ils tirent leur origine, et lorsqu'ils peuvent s'y porter, chacun suivant son naturel parvient facilement à ses fins, sans aucun empêchement. La liaison qu'ils ont ensemble les rend tous deux moins capables de suivre leur instinct ; parce que ne se pouvant entièrement quitter, ils semblent tirer l'un contre l'autre, en sorte que l'esprit voulant élever le corps au dessus des choses terrestres, le corps rabaisse l'esprit au dessous des célestes ; et l'un ne le pouvant emporter sans l'autre, ils subsistent dans un équilibre qui leur donnant la raison, plus qu'aux bêtes brutes, leur refuse les lumières des intelligences spirituelles. Mais lorsque par quelque moyen, et principalement par le sommeil, qui est la voie la plus douce comme la plus ordinaire, ils se peuvent détacher ou du moins relâcher des liens qui les étreignent, chacun retourne à son centre. Le corps se trouvant accablé de sa pesanteur demeure gisant sur la terre dans ses fonctions animales, et l'esprit porté de son agilité naturelle passe incontinent dans la haute région pour y contempler ce que les sens l'empêchaient de

comprendre. [202] Pendant le sommeil, qui n'a pas été moins donné pour mettre l'esprit en liberté, que pour réparer les forces du corps, il arrive.

-- Que souvent sous de vaines images, sous des illusions couvertes de nuages, Dieu montre obscurément à l'esprit curieux les ordres du destin qu'il écrit dans les cieux ; que pendant que le corps dessus un lit sommeille,

*L'esprit plein de vigueur aussitôt se réveille
Et comme déchargé d'un pénible fardeau
Il fuit incontinent de son vivant tombeau
Perce au travers des cieux en dépit de leurs voiles
S'élève en un moment au dessus des étoiles
Pénètre au cabinet de la divinité
Cherche dans les secrets de l'immortalité
Où comme en un miroir il voit ses aventures
L'état du temps présent et des choses futures
Ce qu'il doit éviter comme pernicieux
Et ce qu'il faut aussi qu'il fasse pour le mieux.*

La nature humaine est tellement faible qu'elle ne peut supporter l'éclat de la divinité. Il faut que Jupiter se métamorphose, et qu'il quitte les marques de sa grandeur pour communiquer avec Sémélé, sitôt qu'elle veut l'embrasser dans sa véritable forme, elle se perd, et voit consommer tout son être par des feux célestes, dont elle ne peut supporter ni l'ardeur, ni la lumière. Il ne suffit pas que nos esprits s'épurent et se détachent en quelque façon du corps pour comprendre les secrets de la divinité. Il faut que Dieu, qui est un pur esprit, emprunte des formes corporelles [203] pour se proportionner à notre portée, et nous faire connaître les décrets de sa volonté. C'est pourquoi sous des images, et sous des figures susceptibles par nos sens, Dieu nous fait voir dans les songes les secrets de l'advenir. C'est par leur moyen qu'il se montre à ses prophètes. Ce fut sous des figures de gerbes de blé, du soleil, de la lune, et des étoiles, qu'il fit connaître à Joseph les grandeurs qui lui devaient arriver. Ce fut sous l'apparence de ceps de vigne, et de corbeilles de farine, qu'il découvrit la liberté de l'échanson de Pharaon et la mort ignominieuse de son panetier ; et ce fut par la figure des vaches, et des épis de blé, qu'il prédit la fertilité et la famine qui devaient successivement arriver dans l'Egypte. L'écriture sainte me fournirait de cent autres exemples si je m'y voulais arrêter, qui me confirmeraient tous dans cette vérité, que les songes sont envoyés de Dieu, qu'ils cachent des vérités sous leurs diverses figures, et que l'on ne doit point blâmer ceux qui s'attachent à leur explication.

-- Je choisirai seulement quelques histoires pour appuyer tout ce que j'ai dit en faveur des sciences qui enseignent à prédire par quelques exemples, afin de vous moins ennuyer, quoi qu'il n'y ait presque point de livre qui ne put m'en fournir une infinité pour les confirmer.

Marguerite de Bourgogne ayant été promise au roi Charles VIII, et délivrée entre ses mains pour être son épouse lorsqu'elle serait en âge, songea qu'elle était dans un grand parc, au milieu duquel il y avait une marguerite, dont on lui avait baillé la garde. Un âne survint pour manger cette fleur, qu'elle tacha inutilement de conserver, puisque malgré tous ses efforts, elle la vit [204] dévorer à ses yeux. Le lendemain matin elle fit le récit de son songe, qui la tenait encore en inquiétude, à quoi l'on ne prit pas garde pour lors, le réputant une simple illusion de la fantaisie ; mais depuis Anne de Bretagne ayant épousé Charles VIII au préjudice de Marguerite de Bourgogne, l'on connut que la vérité de son songe était cachée sous l'équivoque de marguerite, qui signifie pierre précieuse qui dénotait la couronne, et sous l'allusion d'âne à Anne.

-- La mort de Caesar aux Ides de Mars ; celle de Henri 2^d en duel avec un français ; celle du Maréchal de Biron, d'un coup de Bourguignon par derrière ; celle de Monsieur de Montmorency que l'on dit avoir eu même ascendant en sa naissance, que le Maréchal de Biron ; Celle de Henri le Grand, prédite par la Brosse de Melun, et sue dans les pays éloignés avant qu'elle fut arrivée, et une infinité d'autres, que les histoires rapportent conformément à ce que les astrologues les avaient prédites, justifient de la certitude de l'astrologie et de ses dépendances. L'histoire rapportée dans le chevalier Bayart prouve tellement la vérité de la chiromancie et de la physionomie, que je ne crois pas après cela que l'on les puisse contredire.

-- Le Duc de Nemours, lieutenant général de Louis XII, en tous les pays par-delà les monts, étant en la ville de Carpi, accompagné de plusieurs personnes de condition, entendant parler d'un homme qui réussissait dans ces sciences, l'envoya quérir pour se divertir, étant arrivé, il lui présenta la main, et lui demanda [205] si le Viceroy de Naples et les espagnols attendraient la bataille qu'il leur voulait donner. Il répondit qu'oui, qu'elle se donnerait le jour du vendredi suivant, ou le jour de Pâques, qu'elle serait fort sanglante, que le champ demeurerait aux français ; que les espagnols y perdraient plus qu'ils n'avaient fait depuis cent ans, et que les français n'y gagneraient guère, parce qu'ils y perdraient beaucoup de gens de bien et d'honneur. Ce même dit au seigneur de la Palisse et au seigneur d'Imbercour, après avoir considéré leurs mains et leurs visages, qu'ils échapperaient de cette bataille, qu'ils vivraient encore douze ans, et seraient tués dans une autre. Il dit au chevalier Bayart qu'il n'avait point d'inclination aux biens de fortune ; qu'il serait riche d'honneur et de vertu, autant que capitaine qui fut en France, qu'il servirait un autre roi après celui qui régnait pour lors,

qu'il en serait aimé, qu'il voudrait lui faire du bien, que les envieux l'en empêcheraient, et qu'enfin il serait tué d'un coup d'artillerie. Il avertit en secret le Sieur de la Palisse, et le chevalier Bayart, qu'ils prisent garde au duc de Nemours le jour de la bataille, parce qu'il y devait demeurer et s'il en réchappait, ce qu'il ne croyait pas, que ce serait un des plus grands hommes qui eut jamais été.

-- Un aventurier nommé Jacquin Chaumont, interrogeant ce diseur d'aventures, l'injuria, ce qui le mit en mauvaise humeur, et ne lui voulut rien dire [206] jusqu'à ce que, flatté par toute la compagnie et apaisé par le pardon que cet aventurier lui demanda, il prit sa main et lui dit, qu'il pensât à sa conscience parce que devant qu'il fût trois mois il serait pendu et étranglé. L'on crut qu'il ne lui avait prédit une si mauvaise aventure, que pour se venger des injures qu'il lui avait dit, ce qui diminua la foi que l'on pouvait avoir à ses autres prédictions. Mais il arriva que le duc de Nemours voulant assiéger Ravenne, l'armée espagnole vint au secours, le duc de Nemours leur livra bataille le jour du vendredi suivant, où presque tous les espagnols passèrent par le fil de l'épée, et une bonne partie des seigneurs français demeurèrent sur la place avec le Duc de Nemours. Ainsi s'accomplit sa prédiction. Celles des autres arrivèrent dans leurs temps, le seigneur d'Imbercour ayant été tué en la journée de Marignan contre les Suisses, et le chevalier Bayart ayant fini sa vie d'un coup de fauconneau dans une autre bataille contre les espagnols.

Pour ce qui est de l'aventurier Jacquin, peu de temps après qu'il eut vu son diseur de mauvaises aventures, le Duc de Nemours étant à Final avec son armée (bourg où passe un canal fort profond, où l'on avait fait bâtir un pont de bois pour aller d'un côté à l'autre), Jacquin étant ivre s'avisa à neuf heures du soir en hiver de s'armer de toutes pièces, monter sur un fort coursier, et de rompre une lance devant son général, pour lui faire voir [207] qu'encore qu'il ne fût que dans l'infanterie, il pourrait égaler la gloire des chevaliers errants. Faute d'adresse et pour avoir trop bu, il ne put rompre sa lance, ce qui l'obligea de se retirer avec quelque sorte de confusion, si le vin eut permis à la honte d'ajouter de la couleur à son visage. Passant dessus le pont qu'un verglas avait rendu glissant, il fit faire tant de voltes à son cheval que l'homme et la bête tombèrent dans l'eau. Le cheval s'échappa après avoir longtemps nagé, et Jacquin, après avoir longtemps grenouillé sous les bateaux, fut miraculeusement retiré plus mort que vif, et deux jours après remis sur pied par l'assistance des médecins. Il devait certainement périr dans l'eau, s'il n'eut été destiné pour la corde. Après la bataille de Ravenne, le champ demeura au français, et la ville fut prise avec défenses sur peine de la vie de la piller, mais Jacquin, ne pouvant éviter son mauvais destin, se fit le capitaine des pillers, et comme il fut le premier infracteur des défenses, il fut le premier pendu et étranglé en

plein marché par l'ordonnance du seigneur de la Palisse, qui avait été élu en la place du duc de Nemours, mort en la bataille.

-- Après tant de véritables prédictions d'un seul homme pour tant de différentes personnes et si précisément arrivées, malgré tout ce qui semblait vouloir rompre le cours de la destinée, que peut on conclure, sinon que sa science était véritable, et qu'il la possédait parfaitement.

-- Je laisse à parler de l'hydromancie, qui est une divination qui se fait par le moyen de l'eau ; de la pyromantie [208] ou ignispicine qui se fait par le feu ; de la capnomancie qui se fait par la fumée ; des augures que l'on tirait des oiseaux ; de l'aruspicine par l'inspection des entrailles ; de la Coscinomantie par le crible ; de l'axinomantie par des coignées, de l'ichthyomancie par les poissons, et de je ne sais combien d'autres qui ne sont plus à présent en usage, et qui ne manquaient pas de raisons pour se faire suivre anciennement, non plus que d'exemples pour confirmer la vérité de leurs prédictions, étant bien aisé de finir après avoir suffisamment soutenu ma proposition, pour savoir comment Filidam pourra détruire des sciences, que la raison, l'autorité, et l'expérience soutiennent.

Alidor n'eut pas plutôt fini son discours que chacun commença de lui applaudir. L'un se laissait persuader par la force de ses raisons, l'autre par les exemples qu'il avait rapportées, qui semblaient confondre tous ceux qui les voudraient détruire, et d'autres par l'expérience qu'ils en avaient fait eux-mêmes plusieurs fois, qui les assurait de la certitude de ces sciences. Chacun dit ce qu'il en avait appris, ou éprouvé, pour confirmer le sentiment d'Alidor ; et Nicaise, se rangeant de son parti, ne manqua pas de dire que sa grande mère avait une fois fait tourner le sas pour découvrir celui de ses domestiques qui lui avait dérobé ses lunettes à crochet d'argent, qu'il tourna lorsque l'on vint à nommer une servante que l'on appelait Margot, qui fut aussitôt chassée du logis, mais que, [209] depuis ayant trouvé ces lunettes dans la cache d'une pie qu'elle nourrissait, elle connut que le sas n'avait pas menti, quoi qu'il l'eut trompée sous le nom de Margot, que l'on donne ordinairement à cette espèce d'oiseau ; de sorte que Filidam, s'apercevant que l'on condamnait sa proposition devant que de l'entendre, il résolut de rabattre un peu de l'opinion que l'on avait conçue, et de gagner quelque créance pour ce qu'il avait à dire en détruisant par l'expérience, celle que l'on avait donnée aux discours d'Alidor.

-- Vous avez -- dit il -- avancé deux choses qui sont certainement merveilleuses, si elles sont véritables, mais parce que je doute que le succès réponde à ce que vous en avez dit, et que l'expérience s'en peut faire facilement, obligez-moi que nous voyons si cette bague qui sonne les heures dans un verre les marque bien précisément, et si le calcul, que vous faites pour connaître qui doit mourir le 1^{er} du mari ou de la femme, est infallible.

Alidor fut tout prêt, et tirant une bague de son doigt, il la suspendît avec un filet dans un verre à moitié plein d'eau sans la mouiller, et tenant le fil avec ses doigts le plus au milieu qu'il se pouvait, l'on fut étonné qu'après un peu de temps la bague s'ébranla d'elle-même petit à petit et frappa trois coups, qui était environ l'heure qu'il pouvait être. Filidam, qui voulait convaincre cette façon d'horloge de fausseté, en avait pris une qu'il avait attachée à un bâton soutenu par deux chaises sur le verre, et en tenait une autre en sa main comme Alidor. Celle qui était attachée au bâton y demeura le reste du jour sans branler, et celle qu'il tenait après avoir [210] demeuré fort longtemps sans s'émouvoir frappa à la fin plus de 20 coups tout de suite sans s'arrêter.

-- Vous voyez -- dit il -- comme votre horloge est sure et comme les deux miennes se rapportent mal avec la vôtre. Ce petit tour est du batelage, et la seule subtilité qui le fait réussir est qu'il est presque impossible de tenir longtemps cette bague suspendue sans que la main varie. La seule aspiration que font nos poumons est capable de l'émouvoir, et pour peu qu'elle reçoive de mouvement, elle s'ébranle d'un côté à l'autre jusqu'à la rencontre du verre, qu'elle frappe selon qu'elle est plus ou moins agitée, puis s'arrête quand la force du branle s'affaiblit, ou lorsqu'ayant rencontré le verre en quelque façon du plat, il la fait tourner dans le milieu, et apaiser son action.

-- Voilà ce qu'il en réussit lorsque sans supercherie, et sans se vouloir tromper soi-même. On veut éprouver cette horloge qui sonne en cette rencontre autant d'heures qu'il lui plaît, et jamais si ce n'est par hasard, celle qu'il est. Mais lorsque l'on veut persuader que le secret en est infaillible, sachant à peu près l'heure qu'il peut être, on contient sa main en sorte que l'on ne lui fait sonner qu'autant d'heures que l'on veut. Et pour faire voir qu'il n'y a que le seul mouvement que la main donne à la bague qui la fasse agir, c'est que celle que vous voyez attachée à ce bâton y pourra bien demeurer jusqu'au jour du jugement sans branler, si quelque vent ne la pousse. [211] La même raison fait tourner le sas et la clef, qui sont deux sortes de sortilèges aussi ridicules que communs, et approuvés des esprits simples. L'on fiche les pointes d'une paire de ciseaux ouverts, ou de forces, sur le rond d'un sas, et deux personnes soutenant les ciseaux par dessous, les anneaux avec le bout du doigt mitoyen de la main droite, ils suspendent le sas en l'air, et l'un d'eux dit ces paroles, qui n'ont aucun sens ni intelligence, « dies, mies, leschet, bene, doefet, dovima, enitemaus », et nomme ensuite celui qu'il soupçonne du larcin, que l'on veut découvrir recommençant toujours à dire ces paroles, et à nommer quelqu'un jusqu'à ce que le sas vienne à tourner.

-- L'on suspend de même la clef après avoir enfermé le côté qui ouvre dans un psautier sur ce verset du miserere, « ecce enim veritatem dilexisti, incerta et occulta sapientiae tuae manifestasti mihi », et soutenant la clef par dessous l'anneau, comme le sas, ils disent ce même verset, en

nommant les soupçonnés, et pensent par ce moyen trouver la vérité de ce qu'ils cherchent. Mais le vrai secret est que ceux qui font le tour, conjecturant à peu près qui peut avoir commis le vol, donnent un certain mouvement imperceptible à leurs doigts, qui fait tourner la clef et le sas, ainsi ils réussissent s'ils ont bien deviné. Ce qui est tellement vrai que si vous aviez fait soutenir la clef et sas par quelque chose d'immobile, comme j'ai fait la bague d'Alidor, ils ne tourneraient jamais par la force de ces paroles. [212]

Filidam, ayant examiné de cette façon l'horloge d'Alidor, et chacun l'ayant éprouvée fausse :

-- Voyez -- lui dit-il en continuant -- si votre géomance est bien appuyée sur ce fondement, et si vos idées célestes n'ont pas des vertus bien contrariantes, puisqu'elles produisent tant de différents effets dans un même sujet.

Alidor ne pouvant soutenir une proposition si contraire à l'expérience, crut qu'il ne se trouverait pas si loin de son compte, si l'on examinait la force des nombres dont il avait parlé, qui ne l'avaient jamais trompé dans les expériences qu'il en avait faites. C'est pourquoi il offrit de dire précisément celui qui serait mort le premier du mari ou de la femme, quoi qu'il ne les connût pas, si l'on lui en voulait nommer dont l'un ou l'autre fut encore en vie, l'on lui en dit plusieurs qui confirmèrent par l'événement sa supputation. Mais Filidam, qui ne connaissait pas moins cette science qu'Alidor, et qui l'avait souvent rencontrée fausse, lui fit voir que Louis et Anne contiennent neuf lettres, qui est un nombre impair, et que, par conséquent, suivant sa première méthode, Anne devait mourir la première, quoi que tout le monde sache qu'Anne d'Autriche reine régente soit encore vivante, et que Louis XIII, du nom Roi de France, son mari, soit décédé. Et que si vous prenez les mêmes noms en latin, Ludovicus, Anna, et que suivant l'alphabet d'Alidor vous ajoutez la valeur de toutes les lettres des deux noms, vous trouverez que la somme totale sera 121 qui, divisés par sept, laisse deux de reste qui est un nombre pair, qui rend encore la 2^{de} méthode fautive, puisque par cette supputation la reine devait mourir devant le roi. [213] Henri le Grand 4^e du nom mourut devant Marie de Médicis, si vous comptez les lettres de Henri et de Marie, vous y en trouverez dix, qui est un nombre pair, et par conséquent, suivant la première méthode d'Alidor cela devait arriver ainsi, et se trouve conforme à l'événement. Mais si vous mettez ces deux noms en Latin, Henricus, Maria, et que vous supputiez la valeur de toutes les lettres le total produira 151 qui, divisés par sept, donne 4 de reste, qui est pair, Marie de Médicis devait mourir la première, et les deux méthodes se contredisent en un même exemple.

-- Si vous contez encore les lettres de Pierre et Françoise vous en trouverez quinze qui est impair, et partant par la première méthode Françoise devait mourir la première. Mais si vous en

faites la supputation suivant la seconde méthode, vous trouverez que la valeur de toutes les lettres de ces deux noms, Petrus, Francisca, ajoutée, montent à 168 qui, divisés par sept, il ne reste rien, et l'on ne saurait que juger par cette méthode ; parce que si vous jugez par le dernier nombre que l'on pourrait laisser qui est sept, comme on le pratique ordinairement il est impair, et le mari doit mourir le premier, ce qui contredit à la première méthode et à l'événement, puisqu'il est encore en vie, et sa femme trépassée.

Ces observations faites, chacun se mit à regarder Alidor, qui n'avait de quoi répondre. L'on commença de croire qu'il ne devinait que par hasard, et que sa science n'était pas fort assurée. C'est pourquoi Filidam, reprenant le discours pour achever de la détruire, poursuivit de cette façon :

- Annoncez nous ce qui doit avenir, et nous dirons [214] que vous êtes des dieux. C'est un des apanages de la divinité, que la connaissance des choses futures, qui lui est tellement particulier que les anges ne la possèdent que par communication ; les démons par conjecture ; et les hommes par prudence ou par inspiration. Dieu seul a fait toutes choses, Dieu seul les gouverne, Dieu seul les connaît parfaitement, c'est à lui seul que la connaissance des temps et des moments est réservée, et s'il la refuse à ses apôtres lorsqu'ils l'interrogent de la durée du monde, nous ne devons pas espérer qu'il nous la communique facilement, ni que par aucune science nous la puissions acquérir. « Le jour et l'heure du jugement (leur dit-il en *Saint Marc, chapitre 13* et *32*) personne ne le sait, non pas même les anges des cieux, ni le fils, il n'y a que le seul père ». « Ni le fils » (dit-il), pour nous faire connaître que s'il peut y avoir quelque chose de caché à Jésus Christ (à qui tout est présent comme Dieu), c'est la connaissance des temps pour avoir épousé la nature humaine, et par conséquent, que c'est inutilement que les hommes la recherchent. « Tu verras (dit-il, dans l'*Exode chapitre 33*) mes parties postérieures, c'est à dire mes effets, mais tu ne verras point ma face ». C'est à dire ce qui doit arriver, ni ce que je détermine ; il n'y a point de science pour cela qui ne soit fautive. Jamais la volonté, l'esprit, ni la science des hommes n'a pu faire un prophète. Cicéron n'attribue qu'aux dieux la connaissance de l'avenir. Et Ptolémée, quoi que païen, s'accordant avec Saint Pierre, dit, qu'il n'y a seulement que ceux qui sont inspirés de la divinité, qui sachent prédire les choses particulières.

-- Que l'on vante tant que l'on voudra l'astrologie judiciaire, [215] et toutes les sciences qui la suivent, elles ne sont appuyées que sur des conjectures, et n'ont autre fondement selon Ptolémée, Albamasar, Al-Kindi et autres astrologues, que d'inférer par plusieurs expériences en cas pareils semblables événements, quoi qu'en ce rencontre, ils se trompent ordinairement, parce que toutes les choses semblables ne réussissent pas de même façon. Tous les exemples si pressants, qu'Alidor a rapporté pour justifier leur certitude, ne les rendent pas plus assurés, parce que (outre que l'on en

peut compter beaucoup plus de ceux qui se sont trompés en devinant que de ceux qui ont dit vrai) la plupart sont inventés, ou du moins tellement déguisés par celui qui les débite, pour les rendre plus extraordinaires et plus surprenants, que le diseur de bonnes aventures, de qui l'on veut élever le savoir, ne se souviendrait pas d'avoir jamais rien dit de semblable, ni de si précis, si ce que l'on en publie venait à sa connaissance. L'on voit peu de ces devins qui se hasardent de prédire clairement les choses qui doivent arriver, et peu de personnes qui disent un tel astrologue a dit que dans tel temps, une telle personne doit avoir un tel accident, parce qu'ils ont peur de ne pas rencontrer en tout, ou en partie ; mais l'on voit beaucoup de ces imposteurs qui ne manquent pas de dire lorsque les choses sont arrivées qu'ils les ont prédites, et d'ajuster leurs prédictions jusque'aux moindres circonstances des événements. Cependant, ce mensonge que ces abuseurs d'esprits faibles débitent pour faire admirer leur science et se mettre en réputation, court de bouche en bouche jusqu'à ce que parvenu aux [216] oreilles d'un faiseur de livres, il l'insère dans ses ouvrages, et lui donne telle autorité, qu'il semble qu'il ne soit pas permis d'en douter, sitôt que la permission de l'imprimer est mise au premier feuillet de son ouvrage. De là vient que nous voyons tous nos livres farcis d'un fatras de telles histoires, dont nous ne trouverions point d'exemples ou bien peu, si ceux qui les font valoir en avaient mieux recherché la vérité, sans se fier à la foi de personnes qui ne l'ont qu'ouï dire. Et que comme l'antiquité est toujours respectée, parce qu'il ne reste plus de témoins pour la démentir, tous nos auteurs modernes écrivant sur cette matière ne manquent point de se servir d'une douzaine d'exemples, que les anciens leur fournissent, qu'ils déguisent encore bien souvent de telle façon en les transcrivant, qu'ils tiennent aussi peu de récit qu'en a fait le premier auteur que lui de la vérité. Ainsi celui qui a fait l'histoire de chevalier Bayart, accommodant les prédictions de son astrologue sur les événements, a débité un si beau mensonge que Pasquier en a fait un chapitre dans ses recherches, aussi bien que de l'enchantement de Charlemagne, et qu'Alidor le trouvant si bien inventé n'a pu s'empêcher de l'alléguer comme une histoire véritable, quoi que ce ne soit, peut-être, qu'une belle fiction.

-- Jamais ceux qui prédisent ne parlent si clairement que l'astrologue de Bayart, c'est toujours en termes généraux et obscurs qu'ils s'expriment. Nostradamus, ce grand astrologue de son temps, qui fait encore rêver tant de cervelles creuses, n'a pas osé parler [217] si clairement dans ces *Centuries*, crainte d'être trouvé menteur, et les dieux mêmes de l'antiquité, qui devaient être bien plus savants que des hommes, n'ont jamais rendu d'oracles qui ne fussent à double sens, ou conçus par des équivoques tellement ambigües, que le jugement humain n'y pouvait rien concevoir. S'il était question de prédire l'événement d'une bataille, l'oracle répondait :

Aio te aeacida Romanos vincere posse.

-- Ce qui se pouvait entendre que Aeacidas pourrait vaincre les Romains, ou bien que les Romains pourraient vaincre Aeacidas ; en quoi certainement ce dieu n'était pas tant sot, pour n'être pas beaucoup savant, et crois qu'il devait être du pays de sapience, puisqu'il prenait si bien garde de se méprendre.

-- S'il fallait déterminer celui de plusieurs concurrents à la couronne, qui l'emporterait, ce sera (disait l'oracle) celui, qui le premier pourra baiser sa mère : et cependant que chacun courait sur cette réponse à qui pourrait le 1^{er} embrasser la sienne, le plus lourdaud de la troupe se laissant tomber sur sa terre natale se voyait couronné au préjudice de ses compagnons.

-- Ainsi nous ne devons pas croire le conte de l'astrologue du chevalier Bayart, qui est trop ajusté pour être véritable, puisqu'il n'y a pas d'apparence que cet homme (se mêlant de ces sciences) fut un saint inspiré de Dieu pour prophétiser, ni s'il avait commerce avec les démons (qui étaient les dieux de l'antiquité) qu'il eut la faculté de dire les choses plus précisément qu'ils ne faisaient, lorsqu'ils étaient dans leur lustre.

-- Enfin tous les exemples, que l'on pourrait rapporter sur [218] cette matière, ne peuvent servir d'autorité, puisque la vérité en est incertaine, qu'il y a plus de raison de les nier que de les croire, et que l'on trouve tous les jours des esprits qui s'égayent à inventer quelque chose de nouveau, et à faire des centuries après que les choses sont arrivées. Témoin celle qui fut faite après la mort du Cardinal de Richelieu :

*Quand le neuvième fils du père qui en a douze
Au rusé malheureux le sifflet coupera
Le quatrième fils du cadet donnera
À la pourpre éclatante une faux pour épouse.*

-- Qui sans doute, si quelque imprimeur s'avise de l'ajouter à celles de Nostradamus, rendra dans cent ans sa science indubitable, puisqu'elle prédit si précisément le genre de mort de Monsieur de Saint-Mars au mois de Septembre, et le trépas de Monsieur Le Cardinal au 4^e Décembre suivant.

-- Certainement, s'il y a quelques devins qui aient rencontré, ç'a plus été par hasard que par science, il n'y a point de maladroit qui, pelotant tout un jour dans un tripot, ne mette quelquefois dans la grille, aussi n'y a t'il personne qui parmi une infinité de mensonges ne dise quelquefois la vérité ? Et ce qui fait valoir le métier, c'est que si quelque chose nous a réussi de ce qui nous a été

prédit, nous ne manquons jamais de le publier, et nous taisons ce qui n'a point d'effet, parce qu'il n'y a que l'événement qui fasse valoir la prédiction. Ainsi les diseurs de bonnes aventures ont cet avantage que l'on ensevelit leurs fautes dans l'oubli, et que l'on publie partout le bonheur de leurs rencontres. [219] Pour vous faire voir qu'il n'y a point de fondement dans leurs prédictions, et par conséquent que les exemples que l'on en tire ne doivent point être considérés, examinons les moyens dont ils se servent pour y parvenir, et voyons s'il y a quelque certitude dans leurs sciences et particulièrement dans l'astrologie.

-- De toutes les sciences que les hommes ont inventées, je n'en connais point dont les principes soient plus incertains, que ceux de l'astrologie. A peine trouverez-vous deux astrologues qui soient d'un même avis, et qui demeurent d'accord entre eux des maximes de leur art, qui devraient être indubitables. Il est encore indécis parmi eux, s'il n'y a qu'un ou plusieurs mondes, si les étoiles que nous voyons ne sont pas autant de terres habitées qui nous paraissent petites et lumineuses à cause de leur éloignement, comme la nôtre peut avoir le même effet à leur égard ; si la terre est immobile et les cieus dans le mouvement ; ou bien comme il est plus raisonnable, le soleil étant beaucoup plus noble que la terre et que tous les autres astres, s'il demeure fixe dans le centre du monde, cependant que la terre, et les astres se tournent devers lui pour jouir des faveurs de sa lumière ; s'il n'y a que trois cieus comme il semble que la Sainte Ecriture nous le veuille témoigner ; s'il y en a huit selon l'opinion de Platon, de Proclus et d'Aristote ; neuf suivant l'opinion d'une infinité d'autres qui leurs ont succédé ; ou dix conformément à ce que les nouveaux astrologues assurent ; si les étoiles fixes et la huitième sphère sont mobiles ; si elle n'a qu'un seul mouvement comme les Chaldéens et les Egyptiens [220] l'ont estimé ; si elle en a deux comme les juifs l'affirment ; ou si elle en a trois comme les nouveaux astrologues le veulent persuader. En combien de temps les étoiles qu'ils appellent fixes (supposé qu'elles se meuvent) peuvent parfaire un degré ? Quel est le véritable mouvement de Mars ? Le mouvement certain de l'entrée du soleil dans les points équinoxiaux ? Et la plus grande déclinaison du soleil qu'ils estiment changer continuellement ? Quel est l'ordre et la situation des planètes : si la sphère du soleil est la seconde en ordre, comme Platon le croit ; si elle est la quatrième, comme Archimède et les Chaldéens l'ont placée ; si elle est la dernière et la plus élevée de tous, comme d'autres le veulent ; ou bien si toutes les étoiles et tous les astres se meuvent sous une seule superficie, et dans un même ciel ? Si les influences viennent de la terre suivant l'opinion de Copernic, ou du ciel, suivant le sentiment des autres ? Si dans les jugements que l'on tire de l'astrologie, on ne se doit fonder que sur mil cent vingt deux étoiles divisées en 48 figures et sept planètes, comme la plupart des astrologues le pratiquent ;

ou si l'on ne doit pas aussi considérer toutes les autres, dont le nombre est infini et qui ne doivent pas être inutiles, et sans vertu ? Si toutes les étoiles sont connues, vu que de temps en temps l'on en a découvert qui n'avaient pas encore été vues ? Si elles agissent toutes dans les nativités, ou bien comme plusieurs l'ont crue, s'il est vrai qu'en la naissance de chaque personne il apparaisse une étoile nouvelle dans le ciel, qui seule fasse sa bonne ou mauvaise fortune, luisante pour ceux qui doivent être riches, ou surpasser [221] les autres par leur bonheur ou par leur vertu ; moins brillante, pour ceux qui ne vivent que dans une médiocre condition ; et en quelque façon obscure pour ceux de la lie du peuple, ou que le malheur et les vices doivent rendre méprisables ? En quelle disposition était le ciel lors de la création du monde, savoir si le soleil était au signe du Lion, en celui du Bélier, ou comme il semble vrai semblable, en celui de la Balance, ce qui leur a causé une infinité d'erreurs dans leurs supputations astronomiques ? Ce que c'est que l'on appelle la voie lactée, ou de lait ? Quels sont les divers mouvements du ciel, que chacun règle à sa fantaisie ? Et mille autres choses essentielles pour rendre cette science certaine que les astrologues ignorent, ou contestent, et par conséquent, l'on ne doit pas croire, que l'astrologie soit une science assurée, puisque les principes en sont incertains. Au contraire, on doit s'assurer de sa nullité, et de l'incertitude de ses prédictions, sur l'inconstance de ses fondements.

-- Non seulement l'astrologie n'est pas connue (comme les différentes opinions de ceux qui la suivent le font voir) mais encore il est impossible à l'homme d'en acquérir la connaissance parfaite, et, partant, c'est en vain que l'on espère d'en tirer la vérité, et que ceux qui s'y attachent se promettent de pouvoir par ce moyen pénétrer dans les succès de l'avenir. Les cieux sont tellement élevés au dessus de la terre, qu'il est impossible à l'homme d'y pouvoir atteindre ; leur matière, leur forme, leur grandeur, leurs mouvements et leurs [222] forces ne sont pas véritablement susceptibles par nos sens, et par conséquent, elles ne peuvent être véritablement conçues par notre entendement. Si quelquefois nos esprits se veulent élever au dessus de leurs forces, et raisonner sur les choses qui ne sont pas sensibles, ils volent comme des Icares à la faveur de leurs ailes empruntées, et s'appuyants sur de fausses suppositions ils tombent dans l'erreur sitôt qu'ils pensent approcher de la vérité. Cependant, les hommes se glorifient d'un petit rayon de lumière qui éclaire leur entendement, s'imaginent qu'il n'y a rien qu'ils ne puissent comprendre puisque (comme Alidor l'a remarqué) ils ont bien osé porter leurs pensées jusqu'à la connaissance de Dieu, et ne considèrent pas que cette vanité ne leur est pas avantageuse, parce que ceux à qui Dieu s'est montré lui-même, n'ont pas eu beaucoup de peine à le reconnaître ; et, partant, ce n'était pas un effet de la force de leur esprit ; et ceux qui sans avoir été éclairés des lumières de la foi ont avoué sa divine essence, ont témoigné par

cet aveu la faiblesse de leur raisonnement, plutôt que la force de leur esprit, puisque ne pouvant comprendre les divers ressorts de ce monde, ni rendre raison des vertus occultes qui se trouvent en la nature, ils ont été réduits à cacher leur ignorance sous la puissance d'un premier être, par qui toutes choses fussent secrètement gouvernées.

-- C'est dans ces élèvements que nos esprits se confondent, et comme en dormant ils rapportent milles fantômes à notre imagination. Ceux qui veulent pénétrer [223] jusques dedans les cieux s'y forment mille chimères impossibles, et s'y figurent des chiens, des taureaux, des lions, des aigles, des écrevisses, des centaures et une infinité d'autres sortes de monstres, que Dieu n'a jamais créés sur la terre, bien loin de les vouloir souffrir dans le ciel. C'est là que les astrologues se voyant tellement élevés, que la tête leur tourne, ils s'imaginent que les cieux tournent de même, et leur font faire des jugements si contraires et si bigarres, qu'ils seraient capables, s'ils étaient véritables, de mettre tous les cieux en confusion, et tous les astres en désordre. C'est de là comme si quelqu'un de leur troupe avait porté la toise dans les cieux, qu'ils nous comptent que le diamètre de la terre contient trois mil quatre cents trente six lieues françaises, que la terre est quarante fois plus grande que la lune, que le soleil est cent quarante fois plus grand que la terre, et qu'ils mesurent tous les autres astres avec leur distance des uns aux autres, la grandeur de leurs cieux, leurs diamètres, leurs circonférences, et leurs solidités avec tant de justesse, à leur avis, qu'ils gageraient volontiers de ne s'y pas tromper de l'épaisseur d'une ligne. C'est de là encore, comme s'ils avaient avec les talonniers de mercure suivi plusieurs fois les astres dans leurs courses, et soigneusement observé le temps de leurs révolutions, qu'ils assurent que le soleil fait tous les jours huit millions deux cents vingt deux mil quatre cents lieues françaises ; que le mouvement tremblant de la huitième sphère s'accomplit en sept mil ans ; celui de la neuvième en quarante neuf mil [224] années, et qu'il ne se trouve pas une seule petite étoile dans le ciel dont ils ne prétendent avoir droit de marquer la route, et le temps de son voyage.

-- Que l'on ne m'allègue point qu'il faut ignorer les mathématiques pour ne pas savoir que l'on peut aisément connaître toutes ces choses, que la géométrie mesure toute sorte de distances et de grandeurs, qu'elle porte la toise partout où les yeux peuvent atteindre, qu'elle trouve même les dimensions de ce qu'elle ne peut voir, et par conséquent qu'il est facile de savoir la distance des cieux, et la grandeur des astres. Que le temps de leur mouvement n'est pas plus mal aisé à juger, parce que l'ayant observé seulement un jour, il ne faut que savoir médiocrement l'arithmétique pour dire, qui si un tel astre a fait tant de degrés dans un jour, qu'il en fera tant dans un battement de poux, dans une minute, dans un an, dans un siècle, ou dans tel autre temps qu'il vous plaira. Ou bien

connaissant le circuit du ciel d'une planète, et par conséquent le chemin qu'elle doit faire pour achever sa révolution, et sachant combien elle a fait de chemin en une heure, qu'il est aisé de diviser le circuit de son ciel par la quantité de chemin qu'elle a fait dans ce temps, et savoir ainsi combien il lui faut d'heures pour achever sa course. Enfin que ces moyens ne nous peuvent tromper puisqu'ils sont fondés sur les mathématiques dont les démonstrations sont infaillibles, et, partant, que l'astrologie ne peut errer suivant des maximes si véritables.

-- Cette objection ne saurait fortifier l'astrologie. Je sais bien que les mathématiques sont indubitables dans [225] leurs propositions, mais je sais bien aussi qu'il y a beaucoup de choses que les mathématiciens n'ont point encore découvertes. Que jusqu'à présent la quadrature du cercle ne leur a point été connue, que les plus savants confessent qu'elle ne se peut rencontrer et par conséquent, qu'il est impossible que les astrologues puissent dire la juste grandeur des cercles célestes qui leur est nécessaire pour connaître les aspects, et les oppositions. D'ailleurs toute la certitude des proportions mathématiques n'est fondée que sur des suppositions, et particulièrement celles qui peuvent servir à l'astrologie. Si ces suppositions se trouvent fausses, les conséquences n'en sont pas certaines, et l'on ne pourra pas par leur moyen, trouver la vérité requise. Par exemple les mathématiciens enseignent que connaissant deux angles d'un triangle et un côté, l'on peut connaître l'autre angle et les deux autres côtés. Mais si je me trompe dans la supposition que je fais que l'on connaisse ces deux angles et ce côté, et que l'on n'en sache pas la juste grandeur infailliblement, l'on ne pourra trouver justement l'autre angle ni les deux autres côtés. L'on ne saurait savoir combien ces angles et ce côté, que l'on suppose connues, contiennent, qu'en les mesurant si la toise est coupée trop longue ou trop courte, si le cordeau s'est étendu par l'humidité ou resserré par la sécheresse, si la chaîne se tortille, si la boussole est fautive, ou que le demi cercle soit mal divisé ; infailliblement par la faute de l'instrument l'on ne pourra trouver la juste ouverture des deux angles non plus que [226] la longueur précise du côté de ce triangle, qu'il faut savoir avant que de connaître les autres, et par conséquent, ils demeureront inconnues.

Or, que la plupart des proportions des mathématiques, quoi qu'infaillibles dans la théorie, ne demeurent sans effet dans la pratique par le défaut des instruments, il est sans difficulté, parce que quelque précis que l'on puisse être dans leur fabrique, il est impossible qu'en si peu d'espace qui contient un instrument, l'on puisse faire des divisions si justes qu'il n'y ait beaucoup d'erreur. Quelques petits que soient les points qui le divisent, ils tiennent de la place, et l'épaisseur d'un cheveu dans l'ouverture d'un angle vous égarera peut-être d'un pied sur la longueur de cent toises, et de davantage, à proportion que les lignes de l'angle seront prolongées, tellement que si vous lez

poussez jusqu'au ciel pour y prendre quelque distance, il s'en faudra peut-être plus de cent lieues que vous n'y trouviez votre compte, et cet erreur pour ne s'être abusé que de l'épaisseur d'un cheveu, qui est une faute qui n'est pas sensible. Jugez donc, si les astrologues peuvent mesurer avec tant de certitude, comme ils assurent, la grandeur des cieus et des astres et le temps de leurs mouvements, et si se trompant dans leur calcul, comme il est indubitable, ils ne se doivent pas aussi tromper dans leurs prédictions. Aussi sont-ils tellement différents dans leurs supputations, et leurs éphémérides sont si fort contraires les unes aux autres, que bien souvent on voit ès unes les planètes directes, qui sont rétrogrades dans les autres, et ne [227] s'accordent pas même pour le mouvement de la lune, qui est le plus connue comme le plus fréquent, et le plus remarquable. Cyprian Leowitz, suivant les tables d'Alphonse, a fait des erreurs si manifestes que les grandes conjonctions qu'il a supputées, se voient un ou deux mois après son calcul. Aussi les prédictions sont tellement incertaines, même à son jugement, qu'encore qu'il ait assuré dans ses écrits que la fin du monde doit arriver l'an mil cinq cents quatre vingt quatre, il n'a pas laissé de tailler des éphémérides pour trente ans après la fin du monde. Copernic, qui s'est voulu mêler de les corriger, est tombé dans des opinions si erronées qu'il a été réfuté de tous les autres. Mercator, qui s'est efforcé par le moyen des éclipses de faire son compte plus juste, supposant qu'en la création du monde, le soleil était au signe du lion, s'est éloigné de deux lignes de la vérité suivant le sentiment des autres. Nul des astrologues n'a fait état dans ses supputations du retardement que le soleil et la lune firent en même lieu pendant un jour entier, lorsqu'à la prière de Josué ils s'arrêtèrent pour favoriser la défaite de ses ennemis, ce qui doit infailliblement apporter une erreur notable dans leurs comptes. Et enfin, il n'y en a pas un qui n'ait été repris par un autre, et jamais il n'y en aura qui n'en trouve quelqu'un qui ne le contredise tant cette science est incertaine et difficile à découvrir.

-- Comment se peut-il donc faire (me dit-on), s'il y a tant d'incertitude dans cette science, que les éclipses soient si ponctuellement prédites, et que nous voyons les années, [228] les mois, les jours et les heures si précisément réglés suivant la supputation des astrologues, et traçant un cadran contre une muraille avec des lignes horaires, et celles du zodiaque, ils peuvent dire en quel endroit de la muraille l'ombre du stile tombera à tel jour de l'année et à tel heure qu'il vous plaira leur demander, qui est une preuve infaillible de la connaissance qu'ils ont du mouvement du soleil, et des autres astres. A cela je réponds qu'il est vrai que l'expérience a fait faire quelques remarques depuis que le monde est monde, qui sont suffisantes en quelque façon pour régler les temps, mais non pas si justement que les hommes ne soient sujets de temps en temps de reformer leur calendrier. Les erreurs des plus savants astrologues ne sont pas sensibles dans les premières années, mais par la

progression des temps leur mécompte se rend si manifeste, que si l'on s'arrêtait à leur supputation, l'on trouverait enfin la lune dans le décours, quand elle devrait être dans le croissant : le soleil dans le solstice, lorsqu'il serait dans l'équinoxe ; et tous les astres dans un tel désordre si leurs mouvements dépendaient de leur règlement que nous les verrions infailliblement tomber dans l'ancien chaos devant la fin du monde. Aussi, lorsqu'ils prédisent les éclipses c'est toujours différemment pour le temps qu'elles doivent arriver, et celui de leur durée ; de sorte que ceux qui les ont prévues différent ordinairement ensemble de plus ou de moins, et tous de la vérité. De même pour la construction des cadrans, il y a une [229] infinité de méthodes qui ne se rapportent point ensemble, dont on ne peut connaître la meilleur, parce que chacun soutient la sienne par des raisons également plausibles. Quand cette meilleure serait trouvée, il est nécessaire pour venir à l'opération de se servir d'instruments. Les instruments étant fautifs (comme nous avons déjà fait voir) ne peuvent rendre ce cadran si précis que les divisions soient proportionnellement semblables à celles du ciel, et par conséquent, l'on ne peut dire qu'à tel jour et à telle heure précisément sans qu'il s'en manque rien du tout, l'ombre du stile touchera telle partie de la muraille, et ainsi le mouvement des astres n'est pas suffisamment connue pour en marquer précisément le cours, et en tirer des jugements tels que les astrologues se donnent la liberté de les produire.

Ce qui fait que les cadrans dont nous nous servons nous paraissent assez justes, c'est que réduisant tout le tour dans un cercle de cinq ou six pouces de diamètre, les fautes n'y sont pas visibles, parce que nous nous contentons de diviser nos heures par demie, par quarts, et par demi quarts sans passer plus outre, cela suffisant à notre usage. Mais lorsqu'il est question de diviser la globe céleste par trois cent soixante degrés, chaque degré par soixante minutes, chaque minute par soixante secondes, chaque seconde par soixante tierces, chaque tierce par soixante quarts, et ainsi à l'infini, et marquer précisément les points de la situation du soleil et des autres astres, je ne crois pas qu'il y ait de cadran ni d'autre instrument qui le puisse faire sans erreur. [230] Cela supposé, il est impossible de fonder ses jugements sur l'horoscope, l'heure certaine de la naissance, et la véritable situation des astres au point de la nativité de l'enfant ne pouvant être connues, parce que s'il est vrai que toutes les choses d'ici bas reçoivent leurs tempéraments, leurs formes, leurs humeurs, leurs mœurs, et leurs destinées des qualités des astres, et que ces qualités se rendent plus ou moins fortes, et se tempèrent suivant leur aspect et leurs situations, il est indubitable qu'à chaque moment pour peu qu'ils se meuvent, et que leurs aspects se changent, ils changeront leurs effets, et nos fortunes de plus ou de moins ; et, partant, ne pouvant connaître précisément leurs véritables situations l'on n'en pourra jamais tirer que de fausses prédictions.

Quand il serait vrai que les astrologues se fussent acquis par la longueur de leurs veilles, et de leurs observations, la connaissance précise du mouvement des astres, il ne s'en arriverait pas qu'ils connussent leur nature, leurs propriétés, leurs vertus, ni les effets qu'ils doivent produire. Nous ne connaissons pas ce qui est à nos pieds, comment connaîtrions-nous ce qui est si élevé par-dessus notre tête ? Nous ne connaissons pas la nature des choses qui sont dans nos mains, comment connaîtrions-nous celles où nous ne pouvons atteindre ? Nous ne connaissons pas notre composition, notre naturel, notre tempérament, les ressorts qui font agir notre corps, les propriétés de toutes nos parties, le mouvement de nos humeurs, le règlement ou le dérèglement des fièvres quoi que nous nous voyons, que nous nous sentions, et que par une exacte observation nous nous épiluchions [231] nous-mêmes ; comment pourrions nous connaître la nature, la propriété, et les vertus des astres qui sont hors de nous, et si fort éloignés qu'il n'y a que la seule vue qui y puisse atteindre, qui nous les représente tout autrement qu'ils ne sont en effet ?

-- Lorsque les astrologues traitent de cette matière, ils s'accordent aussi peu qu'en toute autre chose. Les uns estiment que c'est le mouvement qui cause la chaleur, et par conséquent que la chaleur des astres n'est qu'accidentelle. Les autres, que c'est la chaleur qui cause le mouvement, et par conséquent qu'elle leur est naturelle. Ce que les uns disent être chaud, les autres l'assurent froid ou tempéré, et la plupart demeurent d'accords que les astres n'ont aucune qualité propre, mais qu'ils la prennent de leurs aspects et de leurs conjonctions qui, ne leur étant pas véritablement connues, comme je l'ai fait voir, il est sans difficulté qu'ils ne peuvent certainement connaître par les aspects la qualité des astres.

-- L'expérience ne peut les avoir suffisamment instruits de leur nature, et par les effets qu'ils ont produits dans un temps, ils ne peuvent juger précisément de ce qu'ils feront dans un autre. Parce que s'il est vrai (comme ils l'assurent) que le ciel ne soit jamais dans une même situation, et que le mouvement des cieux et des plantes soit inégal, les accidents qui sont arrivés une fois sous une disposition du ciel, ne doivent jamais revenir semblables et sans quelque changement, parce que la disposition du ciel étant toujours différente, et les planètes ne se retrouvant plus en même point les unes avec les autres, elles varieront nécessairement [232] leurs effets, et par conséquent, d'une chose arrivée une fois ils n'en peuvent faire une règle certaine pour l'avenir, ni connaître par une seule observation la qualité des astres.

-- C'est ce qui trompa tous les astrologues d'Asie, d'Afrique et d'Europe qui prédirent un second déluge universel en l'année mil cinq cent vingt quatre, parce qu'en cette année se fit la conjonction de Saturne, Jupiter et Mars au signe des poissons, qui est arrivée seize cents quatre vingt

deux ans trois mois après la création du monde lors du premier déluge. Croyant que cette inondation universelle fut plutôt un effet de cette conjonction, que de la puissance de Dieu qui voulait punir l'impiété des hommes, sans s'arrêter à la promesse qu'il avait faite de ne point faire périr le monde par un second déluge, et sans considérer qu'encore que ces 3 planètes se fussent trouvées conjointes en même signe, comme lors du déluge universel, le reste du ciel ne se trouva pas dans une pareille situation, ce qui changea l'événement, et produisit seulement pendant cette année de grands orages en diverses contrées.

-- Le rapport qu'Alidor a fait de sa machine musicale avec les cieux pour nous persuader que l'on peut connaître les évènements des choses par le mouvement des astres, est plus ingénieux que convainquant. Il suppose que l'on connaisse parfaitement le cours et la nature des astres pour juger de leurs effets, ce qui n'a point encore été parfaitement connue ni le peut être, et par conséquent, l'on ne peut prédire véritablement leurs effets. Il ne suffit pas pour tirer l'harmonie de cet instrument que le tambour soit [233] parfaitement divisé par ses clavettes, et qu'il tourne d'un mouvement réglé sans que pas une de ses roues se détraquent. Il faut que les touches soient justement situées à la rencontre des clavettes, que les tuyaux soient bien organisés, et de la proportion requise pour en tirer ce son que l'on désire. Aussi ne suffit-il pas que les cieux roulent, et que les astres influent sur les choses d'ici-bas pour rendre les effets conformes à leurs influences, il faut que la matière sur laquelle ils agissent se trouve disposée à les recevoir, autrement leurs forces demeurent sans effet. En vain la disposition du ciel se trouvera elle favorable pour la vigne, si la terre ne lui est propre, et qu'elle ne soit cultivée. Quoique la rosée tombe partout, et que le ciel soit serein, les perles ne se forment pas en tout lieu, et l'or ne se rencontre que dans certaines veines de la terre, encore que le soleil agisse de même force sur les lieux qui les environnent. Ainsi le ciel ne fait pas toutes les choses d'ici-bas, mais il concourt simplement avec elles pour la production de tout ce que nous voyons. Or, si les astres n'ont qu'une vertu concurrente avec les corps, et qu'ils n'agissent sur eux que suivant la disposition qu'ils y rencontrent, en sorte qu'encore qu'ils me menacent d'une maladie, je la puisse éviter par ma bonne disposition ou par les remèdes, ils ne puissent avoir de force nécessitante pour contraindre les esprits et forcer la volonté des hommes.

-- L'homme est de toutes les choses créées la plus noble. Il fut le principal objet de Dieu dans la création, le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent n'ont été faits qu'à sa considération et pour son usage, et [234] prenant l'homme en sa meilleur et principale partie, qui est l'âme, il approche et participe même de la divinité. L'âme est une substance créée sans corps, invisible, et quelque chose de semblable à Dieu ; en sorte que privativement à toute autre créature, elle seule porte l'image de son

créateur. Les cieux et les astres sont simplement des corps visibles doués de chaleur et de lumière pour la commodité de l'homme. L'âme est raisonnable, et l'objet de toutes ses actions est le bien. Les cieux roulent sans objet et sans connaissance de ce qu'ils font, par un mouvement qui leur est naturel, comme à la pierre de chercher son centre, ou bien guidés par les intelligences qui sont ordonnées pour leur conduite. L'âme agit librement en toutes ses actions, elle est éternelle et capable d'une plus grande béatitude que celle qu'elle peut posséder en ce monde. Les cieux agissent par contrainte et nécessairement ils doivent finir, et ne peuvent espérer que de retourner dans le néant, dont la toute puissance de Dieu les a retirés. N'est-il donc pas ridicule de croire que l'homme avec ses avantages soit sujet aux astres, et que sa volonté, qui est indépendante, qui ne relève de personne, non pas même de Dieu, qui s'est en cette rencontre en quelque façon dépouillé de son pouvoir souverain pour nous laisser plus absolus sur nous-mêmes, soit sujette à ses influences ?

De dire que les astres ont pouvoir sur l'esprit à cause du corps qui leur est sujette, et de la liaison qui se trouve entre l'un et l'autre, c'est une raillerie. L'esprit est toujours le maître, le corps lui est [235] soumis, et en vain la colère pétillera dans mes veines, si ma volonté suivant les mouvements de la raison défend à ma main de faire une action condamnable suivant la qualité des humeurs qui nous composent. Il est certain que les passions se peuvent exciter et s'élever contre la volonté (qui est l'une des punitions de la désobéissance de notre premier père, et non pas un effet des astres) mais toujours les appétits du corps sont sujets aux sentiments de l'âme, elle les règle, les modère et les étouffe quand il lui plaît, et quand je dis, « je ne veux pas », il n'y a rien qui puisse forcer ma volonté si elle demeure constante. Les astres ne dominent donc pas sur le corps puisque l'âme en est la maîtresse, et que toutes ses actions ne se font que par son mouvement, et par conséquent, il est inutile de rechercher dans les cieux l'événement de notre conduite, puisque notre prudence seule fait notre bonne ou mauvaise fortune, et que nous pouvons même par hasard éviter les dangers qui nous menacent.

*Souvent l'homme prudent force les destinées
Il prolonge souvent le cours de ses années
Il est maître du temps, il est maître du sort
Et son pouvoir s'étend sur la vie et la mort.*

Aussi est ce sur la prudence, que les plus habiles diseurs de bonnes aventures se fondent plutôt que sur les règles de l'astrologie, qui ne leur produiront qu'un galimatias de prédictions, dont ils ne pourraient tirer de jugement déterminé, étant tellement [236] différente en elle-même que si

elle promet un bonheur par un aspect, elle le détruit par un autre, et vous laisse toujours dans l'incertitude de ce qui doit arriver. Ils ont bien plutôt fait de s'enquérir de la condition d'une personne, de son emploi, de ses inclinations, de sa façon de vivre, de ses habitudes, de ses parents, des accidents qui lui sont arrivés, et de quantité d'autres particularités qui lui donnent des lumières pour tirer des jugements vraisemblables du passé et de l'avenir ; que d'éplucher particulièrement l'heure de la naissance, la disposition du ciel, la qualité des astres, leurs aspects, leurs conjonctions, leurs haines, leurs amitiés, la force des maisons où ils se trouvent, leur rapport avec les éléments. La qualité de la personne, et sa profession, savoir s'il est d'une condition éminente ou de la lie du peuple, c'est qui met de la différence dans les fortunes qui doivent arriver à l'un ou à l'autre, parce que le même bonheur promis par les astres à des personnes de condition différente, qui sera peut-être d'un empire pour un prince, ne sera possible que d'un commandement dans une armée pour un simple soldat, et d'une abbaye pour une personne religieuse ; quel est son pays et l'air qu'il respire, parce que suivant sa situation il aura les triplicités des éléments différentes, et les influences plus ou moins fortes ; le tempérament de ses père et mère parce qu'étant la chair de leur chair il doit vraisemblablement tenir quelque chose de leur humeur aussi bien que de celles de sa nourrice qui lui a fait sucer avec le lait une partie de ses [237] inclinations ; la qualité des viandes qui lui servent d'aliment, parce que se tournant en notre propre substance, elles engendrent nos humeurs, et par conséquent nos mœurs suivant votre maxime ; son éducation et les instructions que l'on lui a données, parce que infailliblement un habillé homme sera bien plus capable, si les astres le favorisent, d'embrasser la bonne fortune qu'ils lui présentent, qu'un ignorant ou un stupide qui la laissera perdre, ou l'aura moindre, faute d'adresse pour la recevoir ou la posséder ; ses habitudes et les personnes qu'il fréquente, parce que se conformant à leurs mœurs, il aura plus ou moins de pente aux choses où les astres l'inclinent, et en rendra le succès plus évitable ou plus assuré ; sa taille, sa couleur et la composition de son corps, parce qu'étant l'étui de son âme, elle doit avoir quelque ressemblance avec lui, et se conformer à ses humeurs ; son nom, celui de son père, de sa mère, de sa femme, et de tous ceux avec qui il aura à traiter, parce que si la science des nombres d'Alidor est véritable, notre bonne ou mauvaise fortune doit dépendre de leur supputation ; et une infinité d'autres observations toutes nécessaires pour tirer la vérité par le moyen de ses sciences, qui ne se peuvent faire faute d'une connaissance parfaite de toutes ces choses, et de pouvoir accorder ces sciences dans leurs contraires sentiments, qui ne produiraient encore rien (quand elle seraient connues) que des irrésolutions perpétuelles dans toutes sortes de rencontres. C'est pourquoi les diseurs [238] d'aventures devinent bien plus assurément le passé quand ils en sont instruits, et

réussissent bien plutôt pour l'avenir tirant des conséquences du passé, que par le moyen de toutes leurs sciences, qui rendent confus celui qui les suit en se confondant elles-mêmes.

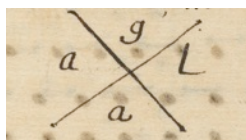
-- Dans ces observations, il s'y trouve des difficultés que les astrologues ne peuvent vaincre, et qui tiennent de l'impossible, comme de trouver le point de la naissance, outre qu'il n'y a point d'horloges, de cadrans, d'astrolabes ni d'instruments assez précis pour le designer justement, et que le temps même que l'on emploie à le chercher est considérable, à raison de la vitesse des cieux. Il est encore indécis parmi eux de savoir, si l'on doit prendre ce point dans l'instant que l'enfant se tourne dans le ventre de la mère, ou bien dans celui que venant à paraître il commence de respirer, ou lors qu'il est tout à fait à la lumière. Cardan fait 3 figures pour ces trois instants, d'autres n'en font qu'une, et se règlent sur le moment que l'enfant commence de paraître et de respirer. Quand ils seraient d'accords ensemble, qu'ils se régleraient tous sur un même moment, et qu'ils pourraient le trouver justement, ce qui est presque impossible, ils seraient encore fort éloignés de leur compte, parce qu'il n'y a pas plus de raison de prendre un instant que l'autre. S'il y a du choix, celui de la conception est le plus considérable, puisque c'est le 1^{er} moment de notre être, et le temps auquel, si les astres [239] ont du pouvoir, ils doivent faire agir leurs influences sur cette matière pour lui donner la forme qu'elle doit prendre, et selon sa forme régler sa fortune, puisque l'une dépend de l'autre suivant le sentiment d'Alidor, ou bien comme toutes nos parties ne se forment pas en un moment, et que la nature fait dans les six premiers jours certains vaisseaux qui naissent des orifices des veines et artères, semblables à certaines fibres qui s'étendent par toute la semence, dont le neuvième jour est formé le nombril ; qu'après les esprits et le sang mêlé avec la semence font élever 3 petites bubes aux lieux où le foie, le cœur et le cerveau se doivent placer ; qu'en suite et par succession de temps les os, cartilages, veines, artères, nerfs, et toutes les autres parties se construisent ; les astrologues devraient savoir précisément tous les moments qui forment chacune de nos parties, parce que chacune ayant sa fonction particulière, et notre disposition dépendant de leur bonne constitution, se doit être dans le temps qu'elles se forment, que les astres doivent verser avec leur tempérament la cause de toutes nos maladies. Dans quarante ou cinquante jours, le corps est parfait, et Dieu lui donne l'âme. Pourquoi les astrologues ne choisissent-ils pas plutôt ce moment que tous autres, puisque l'âme, étant la principale partie de l'homme, qu'elle doit être la maîtresse du corps, l'animer, le régir, le conduire selon ses mouvements, et faire sa bonne ou mauvaise fortune. Il y a bien plus de raison de croire, que si notre fortune dépend des astres, on les doit bien plutôt observer, lorsqu'elle est infuse et que l'ouvrage est achevé, qu'en toutes autres rencontres. Ainsi vous voyez le peu de raison que les astrologues [240] ont de s'attacher plutôt à un de ses points qu'à

l'autre, et si pas un ne leur peut être connu, concluons qu'ils ne sauraient aussi connaître les évènements qui les doivent suivre, ni rien assurer de l'avenir.

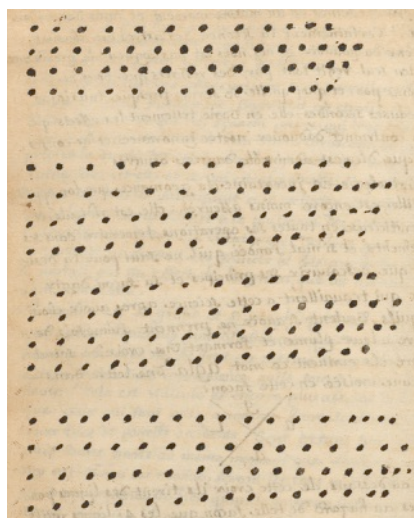
-- Toutes les autres observations sont pareillement sans raison et sans fondement, cependant ces esprits, que le vent emportem et qui ne savent pas ce qui leur doit arriver à eux-mêmes, osent bien faire l'horoscope du monde, prédire la durée des états, le changement des empires, la ruine des cités, et ce qui est abominable, et qui les rend dignes de feu, ils s'attaquent à la religion, imputent les miracles de Jésus Christ à la puissance des astres, assujettissent le créateur à la créature, et veulent que certaines constellations fassent des saints et des prophètes, comme si ce n'était pas un effet de la grâce, que les astres ne peuvent conférer.

-- Le monde est si grand et si peuplé qu'il est impossible qu'y, ayant beaucoup plus d'habitants que de moments, deux personnes ne fassent en même temps une même action, est-ce une conséquence qu'ils soient nés à même heure ? Cela est ridicule et encore plus absurde de dire que ceux, qui sont nés à même heure souffrent dans leurs vies de pareils accidents. Cent enfants sont peut-être nés dans Paris au même moment que Louis XIV, notre roi, est venu au monde, seront-ils tous rois de France ? Et d'une poignée de blé qu'un laboureur jettera sur la terre, n'arrive-il pas, qu'une partie est mangée des oiseaux, l'autre seiche ou pourrit inutilement dans la terre, l'autre souffre la bruine ou la nielle, l'autre vient à profit, et se trouve employée pour la nourriture de plusieurs hommes, pour celle des souris et des charentons, et le reste pour servir de nouvelle semence ? Comment est-ce que les astrologues accorderont en ce rencontre les influences des astres qui donnent tant de divers accidents [241] à des grains semés en un même moment et dans une même terre ? Certainement la science des astres est abusive, s'ils ont du pouvoir, il ne nous est pas connue. La providence de Dieu seul régit tout par des ressorts que nous ne connaissons pas, et quoi qu'elle se serve presque toujours des causes secondes, elle en varie tellement les effets qu'elle nous contraint d'avouer notre ignorance, et de confesser que Dieu est admirable sans ses œuvres.

Si l'astrologie est incertaine, la géomance, que l'on appelle sa fille, est encore moins assurée. Elle est ridicule est superstitieuse en toutes ses opérations, téméraire dans ses jugements, et si mal fondée qu'il ne faut pour la détruire que découvrir ses principes et sa façon d'agir. Ceux qui travaillent à cette science, après avoir choisi ce qu'ils veulent savoir, ne prennent qu'une fois de l'encre à leur plume, et formant une croix de Saint André, ils écrivent ce mot « agla » une lettre dans chacune croisée en cette façon :

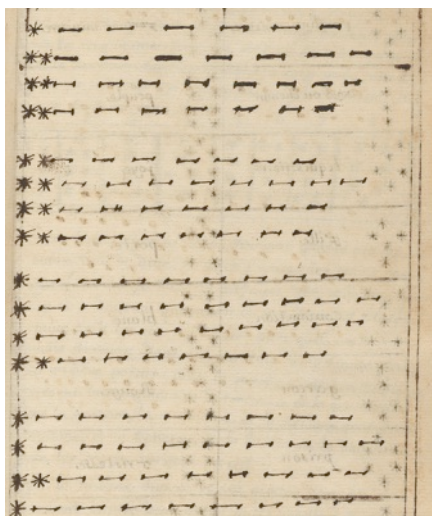


-- Puis au dessous de cette croix, ils tirent des lignes ponctuelles au hasard, de telle façon que les 4 lignes, qu'ils tirent, imitent en leur longueur la proportion des 4 doigts de la main, c'est à dire que la 1^{ère} étant de la longueur du doigt indice, la seconde doit être plus longue comme le doigt mitoyen, la troisième proportionnée au doigt annelier, et la quatrième plus petite, comme le petit doigt. Ainsi ils forment seize lignes en cette sorte : [242]



-- C'est pendant cette opération, qu'il faut être fort attentif à son ouvrage, parce que c'est lors (à ce qu'ils croient) que les astres conduisent la main du géomancien, et qu'ils agissent selon sa pensée.

-- Après, donnant relâche à leur esprit fatigué du [243] voyage qu'il a fait vers les Indes célestes, ils rayent ces points deux à deux jusqu'à ce que parvenus à la ligne, il ne s'en trouve qu'un ou deux, ce qui se fait de cette façon :



-- Ces points restants au bout des quatre lignes font une figure. [244] Les géomanciens en remarquent seize différentes qui peuvent arriver de ce hasard, savoir :

fortune. malheur.	fortune. malheur.
Devo ou chemin	peuple.
Acquisition	joye.
z'ille.	perte.
Conjonction	blanc.
garçon	Rouge.
prison	tristesse.
Queue de dragon	teste de dragon.

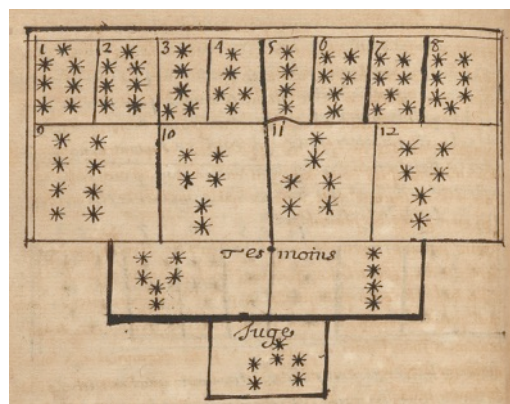
[245]

-- Toutes nommées à leur fantaisie et appropriées aux signes, aux planètes, et aux éléments comme il leur a plu sans aucune raison. Ils disposent ces 4 figures trouvées l'une auprès de l'autre, et en forment 4 autres, en prenant les points qui sont au premier rang d'en haut pour faire la cinquième ; ceux qui sont au second rang pour faire la sixième ; ceux du troisième rang pour faire la septième, et ceux qui sont en bas pour la huitième. Ce qui se fait de cette sorte :



-- De ces huit figures, ils en forment quatre autres, savoir une de deux, et ce en prenant les points par rangs (comme je vous ai dit) avec cette condition, que s'il y en a deux ou quatre, on en met deux ; et s'il s'en trouve trois on n'en met qu'un ; parce qu'il ne se doit jamais trouver dans chaque rang de la figure plus d'un ou deux points. Ainsi la première et seconde figure forment la neuvième, la troisième et la quatrième font la dixième, la cinquième et la sixième produisent l'onzième, et la septième et la huitième la douzième, pour les douze maisons du ciel.

-- Par le même moyen de ces quatre dernières, ils en forment encore deux autres qu'ils appellent témoins. Et de ces deux témoins une dernière, qu'ils appellent le juge, et la figure se trouve achevée de cette façon. [246]



-- Après, ils travaillent à l'examen de leur figure, qui ne peut être jugée qu'à condition qu'elle aura quatre vingt seize points, quoi que quelques uns la jugent à quatre vingt dix. Que le juge sera pair ; que la figure, adaptée à la planète à l'heure que l'on travaille ou que la question a été faite, se trouvera dans un des 4 angles des 12 maisons, qui sont la première, la quatre, la sept, et la dix ; et que la figure ne commencera point par celle qu'ils appellent le rouge, et la queue de dragon ; autrement et à faute de ces conditions, il faut recommencer à tirer de nouveaux points. Mais parce que n'ayant pas bien rencontré de prime abord, c'est signe que les idées célestes n'étaient point attentives à leur pensée, et n'avaient pas le loisir de les instruire de ce qu'ils désirent, les géomancens remettent [247] leur travail à une heure plus commode. Toutes ses conditions se rencontrant dans la figure, ils

épluchent la signification de chaque figure en particulier, la qualité de la planète, du signe, et de l'élément à qui elle est attribuée, la bonté de la maison où elle se rencontre, sa compagnie, ses conjonctions, ses regards, ses oppositions, et quantité d'autres observations que tous ceux, qui en ont traité, ont décrites sans rendre aucune raison de ce qu'ils avancent, comme, en effet, il n'y en a point de plausibles.

-- Vous pouvez juger par ce que je viens de dire du peu de fondement de cette science, que c'est mal à propos, qu'elle se dit fille de l'astrologie, puisqu'elle n'a point de rapport avec sa mère, que quand l'astrologie serait indubitable, la géomance serait toujours incertaine, et qu'elle ne peut reconnaître à tous moments, sur le mouvement des astres, qu'elle doit être notre fortune, puisque ne s'y arrêtant pas elle ne se fonde que sur le hasard de ces points qui ne peut rien produire d'assuré.

-- De dire que dans la rencontre de ces points, il n'y a point de hasard, c'est une absurdité, parce que l'on en peut faire plus ou moins, et que plusieurs personnes, travaillant en même temps sur une même pensée, ne trouveront pas les mêmes figures. Je sais bien qu'à l'égard de Dieu rien n'arrive fortuitement, qu'il connaît de toute éternité jusqu'à nos moindres actions, et ce qu'elles doivent produire ; mais à notre égard, les choses, qui succèdent sans raison ou qui n'ont point de causes raisonnables pour les faire réussir plutôt d'une façon que de l'autre, sont fortuites et sujettes au hasard. C'est une erreur de croire que ce hasard soit conduit secrètement par la providence de Dieu, pour nous faire connaître par cette voie ce que nous désirons, et que ces [248] idées célestes (qui ne sont qu'une belle chimère d'un grand esprit, qui n'avait que des lumières naturelles pour parvenir à la connaissance de Dieu) s'assujettissent de répondre à notre pensée toutes les fois que nous le souhaitons. Idée proprement n'est autre chose, que la pensée que nous concevons de la forme ou de la figure de la chose qui se doit faire, laquelle n'est point une chose abstraite et séparée de l'ouvrier, mais seulement une action et une conception de son esprit ; et cette conception, quoi qu'elle soit une disposition à la chose, elle ne la démontre pas, et ne peut être connue si elle n'est produite par l'ouvrage, ou par la démonstration d'icelui. Or, l'idée de Dieu ne marque pas sur les astres (comme vous l'avez avancé) l'événement des choses, ou si elle le marque, c'est par des caractères que nous ne pouvons lire, et par conséquent nous ne saurions connaître par les idées célestes non plus, que par l'impression que vous supposez qu'elles font sur les astres ce qui doit arriver.

-- L'expérience que nous avons fait de l'horloge d'Alidor nous a fait voir, que ces idées imaginaires ne concourent point avec nos pensées, puisqu'ayant tous même dessein de connaître quelle heure il était, nous l'avons tous trouvée différente ; et de plus, qu'il n'y a point d'actions qui ne

dépendent de nous, ou qui ne soient fortuites. Or, toutes celles qui tiennent du hasard et de la fortune ne sont pas certaines, et par conséquent la géomance ne peut être assurée. Si les géomancens se trompent fondés sur le hasard de leurs points, ceux qui s'assurent sur la supputation et la valeur des nombres ne sont pas moins éloignés de leur compte. Toutes les remarques qu'Alidor a fait sur ce sujet sont de jolis concombres sauvages, qui perdent leur graine et ne réservent que l'écorce sitôt qu'on les [249] touche. Je veux dire de belles méditations de l'arithmétique qui n'ont que de l'apparence, et dont on ne saurait tirer de bonnes conclusions quand on veut les examiner. Comme l'unité redoublée (dit Alidor) forme 2, et que de l'assemblage de deux et un, le trois procède, ainsi Dieu, qui est un se réfléchissant sur soi-même, produit la seconde personne de la trinité, et de l'union de la première et seconde personne, la troisième procède. Cette comparaison peut servir pour nous donner quelque lumière du mystère de la trinité, mais je ne vois pas que cela puisse rien conclure à l'avantage des nombres, ni que cela leur puisse donner autre vertu que de faire deux avec deux unités, et trois avec deux et un.

-- Vous ajoutez que Dieu a disposé toutes choses par nombres. Il est vrai qu'il a fait toutes choses par nombres, poids, et mesures, mais ce n'a été, que pour proportionner les choses qu'il a créées, et non pour donner aucune force aux nombres, poids, et mesures qui les composent. Un verre, pour être grand ou petit, pour avoir été fait seul ou avec une infinité d'autres, n'en est pas moins fragile, ni sujet aux accidents qui le peuvent casser, et par conséquent ce n'est pas de l'harmonie des nombres que sa fin lui est déterminée. Toutes choses (dites vous encore) sont formées du point, de la ligne, et de la superficie, qui tirent leur origine de un, deux et trois, qui sont des nombres, et par conséquent, toutes choses dépendent des nombres. Cela ne conclut point à votre sujet, parce qu'encore que toutes choses soient composées de nombre, il ne s'ensuit pas qu'elles en dépendent sinon pour la quantité. Or, la quantité [250] d'un corps ne peut rien à sa fortune, et, partant, les nombres n'ont point de pouvoir sur les corps. Au contraire, toutes choses ont pouvoir sur les nombres, parce qu'ils ne subsisteraient point sans elles. Lorsque Dieu fit le monde, il ne commença pas par la création du point, pour de son écoulement faire la ligne, et puis la superficie ; mais il créa toutes choses tout d'un coup, et dans toutes choses créées le point, la ligne et la superficie se rencontrèrent comme parties, et donnèrent lieu aux hommes d'inventer les nombres, qui ne peuvent subsister sans quelque sujet qui les soutienne. Aussi jamais un, deux et trois n'eussent été de toute éternité, s'il n'y eut eu de toute éternité trois personnes dans la divinité pour soutenir cette numération. Les nombres donc ne peuvent avoir de force pour les événements des choses, puisqu'ils sont si faibles que sans elles ils ne pourraient subsister.

-- Que l'on ne me dise point, que le point, la ligne et la superficie, pris comme les mathématiciens les définissent, sont quelque chose de bien plus relevé que les corps, parce que le point n'ayant point de parties, la ligne de largeur, et la superficie de profondeur, ils sont chacun, en sa façon, exempts de quantité comme les nombres, et par conséquent, quelque chose de spirituel qui ne doit point être sujet aux choses corporelles. Ce sont chimères des arithméticiens qui n'ont point d'être non plus que les substances séparées des individus, imaginées par les philosophes, et qui par conséquent, n'étant rien, ne peuvent avoir de force ni de vertu.

-- Les remarques que vous faites des nombres de sept [251] et de six sont inutiles à votre dessein. Il est vrai qu'il faut un certain temps pour la production, pour la perfection et la fin de toutes choses, et que toutes choses se font avec le temps, mais ce temps n'est pas si justement limité, qu'il se rencontre toujours précisément à certain nombre, et qu'il n'avance et ne recule bien souvent. Le septième jour de la naissance, non plus que les ans climatériques, ne sont pas plus dangereux que les autres, puisque si l'on l'avait bien observé, l'on en trouverait plus de morts en d'autres jours et en d'autres années, qu'en celles que l'opinion du peuple répute si malheureuse. A sept mois ordinairement, l'enfant se trouve parfait, et comme la nature tâche toujours de produire ses ouvrages, et qu'il a besoin de plus nourriture qu'il n'en tire pour lors, il fait tout son possible pour se délivrer de sa prison, ce qui lui réussit heureusement et sans péril, s'il est assez fort et puissant pour se détacher des liens qui le retiennent, d'où vient que les enfants nés à sept mois vivent ordinairement. S'il est faible et fluet non seulement il ne peut sortir, mais il a besoin d'être retenu pendant deux et quelquefois trois mois pour réparer ses forces abattues par les efforts qu'il a fait pour se délivrer. S'il sort auparavant ce terme, il est sans espérance de longue vie, parce qu'il n'a pas eu assez de temps pour se fortifier, et que s'exposant à l'air, il n'en peut souffrir les injures. C'est la véritable raison qui fait, qu'à huit mois les enfants ne vivent guère, et non pas la vertu de ce nombre, puisque le nombre de huit n'est pas même réputé climatérique comme celui de sept et neuf. Il est vrai que l'on dit ordinairement, que nous changeons [252] tous les sept ans, qu'à sept ans un enfant est réputé capable de raison, qu'à quatorze ans l'on le juge propre au mariage, et qu'à vingt un l'église l'abstrait au jeun, mais c'est un terme certain que l'on a voulu prendre pour un incertain, puisqu'il est sans doute qu'il y en a de plus raisonnables à cinq, que d'autres à dix ; que la puberté se rencontre aux uns plutôt, et aux autres plus tard que les lois ne la jugent ; et qu'il s'en rencontre de complexion plus forte à quinze ans que d'autres à 25. Ce n'est donc pas sur la vertu de ce nombre que l'on s'est réglé pour inférer que la raison, la puberté, et les forces nécessaires pour le jeun se doivent rencontrer de sept en sept années successivement, mais parce que l'on a jugé que ces temps sont suffisants à la

nature pour nous faire acquérir ces dispositions. Autrement, il faudrait pour faire valoir la force de ce nombre que l'on me fit voir, que de sept en 7 années précisément, ces changements se rencontrassent en toutes personnes, ce qui ne se trouvera point, et, partant, il est inutile d'alléguer en ce rencontre la force de ce nombre.

-- C'est une vielle erreur qui n'a point de fondement que de croire, que le septième fils guérisse des écrouelles. Si cela arrive, la guérison procède ou de l'opinion du malade, qui peut beaucoup contribuer à sa santé, ou de la bonté de Dieu qui, voyant l'ardeur et la dévotion de ceux qui le réclament, est toujours prêt de soulager nos infirmités pour nous obliger de recourir à lui, en nous faisant voir les effets de sa toute puissance.

-- Ainsi les nombres ne sont point considérables en [253] quelque manière que ce soit pour la fortune et l'évènement de choses, et moins encore pour les noms, comme je vous l'ai fait voir par expérience sur les deux manières de les compter qu'Alidor a rapportées. Si elles étaient véritables, personne ne seroit malheureux, parce que chacun en choisiroit de fortunés pour ses enfants, et peut-être, que personne ne voudrait épouser une femme qu'il croirait le devoir mettre au tombeau, et encore moins une que les nombres de son nom feroient juger impudique.

-- Les noms ne signifient rien d'eux-mêmes, ou s'ils signifient quelque chose et qu'ils aient été inventés pour dénoter particulièrement le premier qui les a porté, à cause de quelque perfection, quelque bonheur, quelque vertu, ou quelque défaut qu'il ait eu, il ne s'ensuit pas que tous ceux qui les ont porté depuis aient eu les mêmes vices ou perfections. Le nom de Jean, qui fut imposé à Saint Jean Baptiste à cause de la grâce, celui de Mathieu à cause des dons gratuits qu'il reçut en sa vocation, ne conviennent en façon du monde à celui qui les ont à présent. Combien y en a-t-il de malheureux qui s'appellent Félix, combien y en a-t-il de Bonaventure à qui il en arrive fort souvent de mauvaises. Lorsque l'on impose le nom à un enfant, l'on ne peut juger quel il est, ni quel il sera, aussi se donne il par hasard au choix du père ou du parrain qui lui donne ordinairement le sien. Cette conformité de nom ne rend pas la fortitude du filleul semblable à celle du parrain, et tous ceux qui portent mêmes noms ne sont pas sujets à mêmes accidents. [254]

Il y a encore une contrariété dans ces deux façons de compter les noms qu'Alidor a rapporté que je ne puis passer. Platon, Plutarque, et tous ceux qui ont traité de la vertu des nombres appellent les impairs mâles et les nombres femelles, et semblent inférer que les impairs sont dangereux et malheureux, ou du moins apportent quelque mutation aux hommes, et les pairs aux femmes. Et néanmoins, Alidor nous a dit par sa première méthode que, si du mari et de la femme, les lettres de leurs deux noms assemblées sont en nombre impair, que la femme meurt la première, ce qui ne se

rapporte point à ce que les anciens en ont estimé, puisque le nombre impair étant dangereux pour les hommes, lorsqu'il se rencontre, l'homme doit mourir le premier, et se trouve contraire à la seconde méthode où, comptant la valeur des lettres des deux noms, et divisant le total par sept, si le restant est impair, le mari doit mourir le premier. Il est impossible qu'un même nombre ait ensemble deux vertus contraires, et partant, il faut de nécessité que l'une des deux méthodes soit fausse ; mais ayant montré que toutes deux sont incertaines, je passerai à la physionomie.

-- Cette façon de deviner, étant une des dépendances de l'astrologie, il me suffirait de dire (après avoir fait voir que les astrologues s'abusent), que les physionomistes ne sauraient être véritables, et que la source dont ils tirent leurs jugements étant troublée, ils n'en sauraient puiser de prédictions si claires qu'elles ne soient mêlées de mensonges ; mais pour satisfaire entièrement la compagnie, répondre à tout ce qu'Alidor a dit en faveur de la physionomie et de la chiromance, et faire voir particulièrement les défauts de ces sciences, il est nécessaire de remarquer qu'encore que Dieu ait donné des formes convenables à la nature [255] des choses qu'il a créées, il ne s'ensuit pas que, par la connaissance de ces formes, nous puissions deviner les événements qui leur doivent arriver. L'on peut bien juger par la figure d'une roue, quelle est propre au mouvement ; mais qui peut dire le chemin qu'elle doit faire, les fardeaux qu'elle doit porter, qu'il lui faudra porter, les cahots qu'elle devra souffrir, si le feu la doit consommer, si elle sera brisée, ou si les vers la réduiront en poudre. L'on peut juger à peu près par le goût, la couleur et l'odeur d'une plante, quelle est sa qualité, mais qui est le jardinier qui pourra savoir si elle sera bien ou mal cultivée, si elle multipliera ou non, et si elle doit être employée pour la guérison d'un homme, ou pour la nourriture d'une bête. L'on peut juger de la bonté d'un cheval par son poil et sa taille, quoi que l'on se trompe souvent, et que de tous poils l'on trouve de bons chevaux. Mais qui sera le maquignon qui dira combien de fois il doit être vendu, de qui il doit être monté, par quels accidents il doit être encloué, et s'il crèvera dans un combat, à la poursuite d'un cerf, ou entre deux limons. Les hommes sont différents de visage et de taille ; cette diversité leur est plus donnée pour se reconnaître l'un l'autre qu'afin de servir de présage de l'advenir, et quoi que les étrangers soient remarquables hors de leur pays, cette différence que l'on y trouve vient plutôt de leurs habits, et de la façon de s'accommoder, que de leur physionomie. Laissez croître les cheveux d'un Turc, abattez ses moustaches qui menacent le ciel, et l'habiliez à la française, si son langage ne le découvre, il ne paraîtra plus étranger. Ces diversités d'humeur que l'on remarque dans chaque nation ne proviennent [256] pas tant de leurs différentes formes, que de leur nourriture, et de leur éducation. Faites qu'un enfant change de climat, il ne connaîtra pas seulement les mœurs de son pays. Joint que dans chaque pays, chaque particulier diffère des humeurs de son

compatriote, par tout il y a des gens de bien, par tout il y a des méchants, et l'on trouvera peut-être autant de badauds Poitevins que de Parisiens raffinés. Plusieurs se ressemblent de taille et de visage qui sont bien différents d'esprit et de fortune. Tous les nez aquilins en forme de perroquet ne sont pas spirituels et railleurs, tous ceux qui ont les yeux bleus n'ont pas la prudence de Minerve, non plus que celles, qui ont les yeux noirs, l'impudicité de Venus. Toutes les grandes bouches ne sont pas gourmandes comme j'en connais d'assez petites qui ne sont pas sobres, et enfin toutes les marques de la physionomie sont incertaines sans fondement.

-- Le visage est un miroir qui trompe, tel a l'âme ulcérée d'une haine mortelle qui fait paraître un beau semblant a l'extérieur, tel a l'amour dans le cœur qui le dissimule, tel a mauvais jeu qui fait bonne mine, et les passions n'agissent sur nous qu'autant que nous leur lâchons la bride, et que nous nous abandonnons à leur violence.

-- Quand le visage représenterait toujours toutes nos passions fidèlement, on n'en pourrait tirer de connaissance du passé, non plus que de présage pour l'avenir. La joie suit ordinairement la tristesse, l'amour succède quelque fois à la haine, nous ne sommes jamais dans un même état. Si je suis apparemment [257] en colère, est-ce une conséquence que j'y ai toujours été ou que j'y dois être toujours ? S'ensuit-il que je tuerai quelqu'un, ou que calmant les flots de mon courroux, je verrai celui qui m'a offensé, lui pardonnerai sa faute, et le prierai de m'aimer ? Deux contraires effets peuvent succéder à une même passion, lequel jugerez vous qui doit arriver ?

-- Si le visage trompe au jugement de nos passions, il n'abuse pas moins pour la connaissance de nos maladies. Presque toutes, quoi que différentes, lui imposent les mêmes défauts, elles l'abattent, décharnent, et le rendent pâle, hâve et languissant ; s'il y'en a quelque'une qui se fasse remarquer particulièrement, comme les pâles couleurs, qui pourra savoir si celui qui les a causées, ou les remèdes du médecin la guériront. Lorsque l'on dit que Dieu a fait l'homme à son image et semblance, cela ne se doit pas entendre du corps ni du visage. Dieu est un pur esprit qui n'a point de corps, et par conséquent, point de forme particulière. C'est l'âme seule qui porte sa ressemblance, et cette ressemblance n'est autre que la raison, qui fait que la copie a quelque air de son original ; mais comme un portrait ne saurait représenter qu'une seule des actions de celui qu'il figure, l'homme ne saurait être si semblable à Dieu qu'il en ait toutes les perfections. L'un a la prudence, l'autre a la justice, l'autre la charité, l'autre la miséricorde, qui sont tous fruits de la raison, mais tout est en Dieu, et encore comme l'action d'un portrait n'est jamais animée, toutes les vertus des hommes paraissent mortes à l'égard de celles du Dieu. Donc si [257] c'est l'âme qui porte seule l'image de son créateur, quoi qu'imparfaite, c'est d'elle seule que nous devons apprendre notre bonne ou mauvaise fortune,

et non pas de la physionomie, ni de la chiromancie. Plus elle sera raisonnable, aura de vertus, et sera semblable à Dieu, plus elle sera heureuse.

-- Quelle apparence de croire que des poireaux au menton, sur le nez, au milieu du front, et sur le sourcil droit soient des marques infaillibles d'impudicité! Quelle nécessité force à mal faire ceux, de qui la jointure du pouce est entourée d'une ligne continue, pour mourir par justice, quel rapport se trouve il entre les lignes, qui montent de la percussion de la main au mont du grat'oreille, et des femmes, pour inférer que ce sont autant de mariages que l'on contractera ? Quelle raison que les femmes, qui ont quelque signe à la joie entre l'oreille et le menton, en aient un semblable sous le sein, et un autre pareil vers l'aîne du même côté, et que pour cela elle soit contrainte de se prostituer dans l'infamie ? Pourquoi le mont du pouce est-il plutôt attribué à Venus qu'à Mercure ? Pourquoi la ligne, qui circuit la montagne du pouce, est-elle plutôt observée pour la longueur de la vie que la mensale ? Toutes ces remarques et ces observations sont ridicules ; si quelqu'un les a eues à qui semblables accidents soient arrivés, les mêmes accidents sont arrivés à mille qui ne les avaient pas, et mille autres ont eu les mêmes marques, à qui les mêmes accidents ne sont pas arrivés. Aussi, la plupart de ceux qui ont écrit de ces sciences ne s'accordent point pour la signification de ces marques, si l'un en répute quelqu'une malheureuse, l'autre la jugera favorable ; et même pour la correspondance que les planètes et les signes du ciel ont avec les parties du visage et des [259] mains, ils sont presque tous différents dans leur sentiments. Les uns mettent sur le front toutes les sept planètes, établissant Saturne au plus haut, et les autres dans leur ordre jusqu'à la lune, qui tient la partie la plus proche des yeux ? les autres attribuent à Saturne l'oreille gauche, à Jupiter la droite, à Mars le front, au soleil l'œil droit, à Venus l'œil gauche, à Mercure la bouche, et à la lune le nez. Les uns établissent le Bélier depuis le bout du doigt indice jusqu'à la 1^{ère} jointure, le Taureau entre la première et la seconde, les Gémeaux entre la seconde et la troisième du même doigt, l'Ecrevisse, le Lion et la Vierge sur l'anelier, la Balance, le Scorpion et le Sagittaire sur le petit doigt dit cure oreille , le Capricorne, le Verseau d'eau, et les Poissons sur le mitoyen, et tous entre chacune des jointures. Les autres s'imaginent le zodiaque le long du doigt indice, descendant par le mont du pouce et retournant par la percussion de la main, jusqu'au bout de l'anelier, en sorte qu'ils mettent le Bélier sur l'enflure au-dessus de la restreinte, le Taureau sur le mont de Venus, les Gémeaux sur les branches et rameaux de la ligne de vie, l'Ecrevisse à la racine du doigt indice ou première jointure, le Lion sur la seconde, et la Vierge sur la troisième du même doigt ; l'autre hémisphère commence au bout du doigt anelier, et mettent sur la première jointure d'en haut la Balance, sur la seconde le Scorpion, sur la troisième, dite racine, de ce doigt le Sagittaire, à l'extrémité de la mensale le

Capricorne, sur la montagne de la lune le Verseau d'eau, et proche la restreinte vers la percussion de la main les Poissons. [260]

-- Qui diriez-vous, qui a le mieux rencontré dans ces différentes opinions ? L'on peut dire certainement que les uns ni les autres n'ont frappé au but, et que toute leur science n'est qu'une rêverie propre à faire rire les personnes de jugement, et capable de faire perdre l'esprit à ceux qui n'en ont pas beaucoup.

-- Si jamais personne a rêvé sur les moyens de deviner, ce sont ceux qui ont établi la science des songes :

*Que les songes sont vains, qu'on se trompe aisément
quand on veut dessus eux asseoir un jugement
Et qu'il est mal aise de voir les aventures,
Qui doivent réussir des affaires futures.*

-- Certainement je ne crois pas que l'on le puisse, aussi n'y a-t-il pas de raison de croire que les songes soient prophétiques, n'étant causé ordinairement que de la force de notre imagination, qui nous représente pendant la nuit les objets que nos passions nous font craindre ou chérir, et les choses qui se sont présentées à notre esprit pendant le jour ; ou bien comme les filles (que la curiosité de savoir si elles seront mariées tourmente) consultant les charbons ardents, les révolutions de la fumée, ou les figures qu'un blanc d'œuf, mis dans un verre d'eau, peut faire, s'imaginent d'y voir des maris, des enfants, des châteaux, des cloîtres, des tombeaux, et mille autres choses, qu'un homme de qui l'esprit ne serait point préoccupé n'y pourrait discerner. Il arrive que de quelque indisposition intérieure, ou de la quantité des viandes qui nous servent d'aliment, il s'élève des vapeurs au cerveau, où notre fantaisie se figure cent diverses choses qui ne sont point en effet, et qui ne peuvent servir de présage pour l'avenir, puis qu'elles ne figurent pas [261] même les choses que nous croyons présentes, qu'en tant que notre fantaisie leur en donne la forme. Ce n'est pas de Dieu que les songes proviennent, puisque les bêtes songent aussi bien que les hommes, ou s'il est arrivé quelquefois, qu'il les ait envoyés, l'intelligence en appartient à lui seul, et ne l'a révélée qu'à ces prophètes, afin que les vérités qu'il voulait être connues ne demeurassent pas ensevelies dans l'obscurité des figures. « N'est-ce pas à Dieu, l'interprétation des songes, » dit Joseph aux prisonnières qui étaient avec lui. Ce qui se confirme encore en ce que Pharaon, ayant communiqué ses songes à tous les devins et sages de l'Égypte, il n'y eut que le seul Joseph qui les put expliquer, et qui, ne s'en attribuant pas la gloire, fit entendre au roi, que les vérités qu'il lui découvrirait ne provenaient pas de la science humaine, mais des seules lumières, que Dieu lui avait départies. S'il n'y

a que les songes, que Dieu envoie, qui soient significatifs, et que les seuls prophètes qui en aient intelligence, à quoi bon s'arrêter à tant de rêveries et consulter des fourbes, qui n'ont ni la science, ni la sainteté des prophètes, puisque l'écriture n'est remplie que des défenses, que Dieu nous fait de les observer, qu'il nous témoigne, que ceux qui prédisent et ceux qui cherchent les prédictions sont en abomination devant lui, et ne les menace que de mourir de mort, d'être lapidés, et de les chasser de devant sa face. C'est une étrange folie de ne pas prendre garde à ce que nous faisons pendant que nous sommes éveillés, et de se donner tant de peine pour les songes que nous faisons en dormant. Nos actions importent beaucoup plus à notre bonheur que nos songes, et si elles sont [262] mauvaises, nous en devons bien plus appréhender le succès, que de nos rêveries.

-- Ceux qui s'adonnent à ces sciences sont bien condamnables d'avoir tant de curiosité pour connaître la vie des autres, et de ne prendre pas le soin de corriger les défauts de la leur. Ceux qui les cherchent sont bien malheureux de se vouloir tourmenter devant le temps par l'espérance d'un bien qu'ils espèrent, ou par l'appréhension d'un mal qui leur doit arriver. On ne saurait leur promettre que du bien ou du mal, du bonheur ou du malheur ; si l'on leur promet du bonheur et qu'il n'arrive pas, ne sont-ils pas malheureux dans cette vaine attente ? Si c'est un malheur, et que l'on les trompe, ne sont-ils pas toujours misérables dans cette vaine crainte ? Si l'on leur prédit quelque mal, et qu'il soit vrai, l'appréhension ne leur fait-elle pas plus de mal, que le mal même, et ne se rendent-ils pas malheureux par cette connaissance, devant que le mal soit arrivé ? Si c'est un bien qui leur soit promis, et qu'il succède, n'en reçoivent-ils pas deux incommodités, l'une qu'ils sont tourmentés par l'impatience de le posséder, et l'autre que l'espérance de l'obtenir diminue la joie qu'ils doivent recevoir de sa possession ?

-- Deux autres inconvénients fâcheux sont encore attachés à cette sottise curieuse, particulièrement pour les femmes, qui y sont beaucoup plus adonnées que les hommes : l'un que si elles s'adressent à des diseurs d'aventures, qui en fassent métier et marchandise, qu'elles payent tant une vaine espérance, qui ne réussira pas, et perdent ainsi leur [263] argent ; l'autre que si elles consultent quelqu'un qui ne s'y exerce que par divertissement, qu'il profite de leur simplicité, découvre adroitement le plus secret de leur cœur, les embarque à mille intrigues préjudiciables à leur honneur, et les fait enfin passer pour la risée et la fable de tout le monde. J'avoue que je me suis quelquefois diverti par ce moyen aux dépense d'autrui, et que, par je ne sais qu'elle adresse, que je ne tirais pas tant des règles de cette science que de mon jugement, je rencontrais bien souvent également heureusement. Quantité de filles et de femmes de condition m'ont tenu pour un oracle, la connaissance d'une m'en donnait dix autres, et si je n'eusse à la fin tout à fait refusé de satisfaire a

leur demandes, mon nom ne serait peut-être pas moins connu que celui de César, ou de Nostradamus. La plupart étaient dans le penchant du vice, ou dans le dessin de quitter la vertu. L'une souhaitait la mort de son mari dans l'espérance d'en avoir un autre; l'autre la présence de celui dont l'absence l'obligeait de me venir consulter. L'une s'affligeait de la perte de son bonheur dans la crainte que celui qu'elle en avait fait le dépositaire, refusait de le rétablir par un mariage ; l'autre témoignait par l'impatience qu'elle avait d'épouser son serviteur, que lui donnant déjà tant d'ascendant sur son esprit, elle eut bien voulu lui soumettre le corps. L'une refusait absolument le parti que ses parents jugeaient le plus sortable pour elle, l'autre courait après celui que l'on ne lui voulait pas donner, et que raisonnablement [264] elle ne doit pas espérer. L'une désirait la qualité de femme pour jouir de la liberté, que les filles n'osent prendre ; l'autre eut bien voulu avoir part aux prières qui se font pour les veuves, afin de se voir la maîtresse, et de sortir de la subjection d'un mari. Enfin, dans toutes il y avait quelque chose à redire, du moins contre la bienséance, et ce que l'on peut juger de plus assuré de toutes ces coureuses de bonnes aventures, c'est qu'elles ne sont guère sages, et qu'elles ont encore moins d'envie de l'être.

-- Quelle apparence de croire, que ceux qui ne savent pas ce qui leur doit arriver puissent prédire les aventures des autres, pendant que leurs yeux s'élèvent à la contemplation des astres, ils trébuchent dans un fosse qui est devant leurs pieds ; pendant qu'ils consultent les planètes sur le succès d'un mariage qui ne les touche point, leurs femmes leurs plantent le signe du Capricorne sur la tête, sans que les astres les en avertissent, et cependant qu'ils donnent la bonne fortune à tout le monde, ces maladvisees n'ont pas l'esprit d'en prendre leur part, et demeurent toujours dans la mauvaise.

-- Je laisse aussi bien qu'Alidor de vous entretenir de toutes les autres sciences, dont on se peut servir pour deviner, qui sont remplies de tant de fadaises, qu'il est impossible qu'elles puissent être approuvées d'un homme de jugement, et serai content s'il demeure satisfait de ma réponse, si la compagnie ne s'est point ennuyée de la longueur de mon discours, et si chacun se trouve désabusé de la croyance, que les hommes [265] puissent prédire, sans être particulièrement illuminés des lumières célestes.

Filidam n'eut plus plutôt fini, que Filis commença de lui faire querelle sur ce qu'en blâmant la curiosité des femmes, il les a traitées un peu trop sévèrement. Célimène prit sa défense et soutient contre elle, que les femmes d'esprit, de jugement et de vertu n'étaient point intéressées dans le discours de Filidam, que pour les autres le respect, que l'on doit au sexe, ne le devait pas épargner, et qu'il est à propos de blâmer le vice en quelque sujet qu'il se rencontre. Cette petite dispute étant

apaisée, chacun se mit à dire son sentiment du discours de Filidam, et les reste du soir se passa à rapporter des exemples des fausses prophéties, et des discours de bonne aventures.[266][267]

La Magie du Pont Neuf
où
sont contenus les jeux et subtilités des bateleurs.

Livre 6.

De toutes les passions de l'âme, la plus forte est la curiosité ; toutes les autres sont limitées, celle-ci n'a point de bornes. Les autres se peuvent lasser, si elles ne se peuvent assouvir, celle-ci est infatigable et ne se peut jamais rassasier. Les autres ont toujours quelque mélange avec le corps, et peuvent trouver dans l'étendue du monde de quoi se satisfaire, mais celle-ci est toute spirituelle et ne peut être comblée, que lorsque notre esprit, élevé dans le ciel, possède tout en la possession de son Dieu. Ainsi pendant que nous sommes ici-bas, nous courons toujours après ce que nous n'avons point, nous méprisons ce qui nous est acquis, et plus notre esprit pénètre dans la connaissance des choses, plus nous sommes contraints de confesser notre ignorance, et d'avouer que nous ne savons rien.

Cela fut cause que Célimène et Filis, attendant le jour avec impatience, se levèrent (contre leur coutume) sitôt qu'elles le virent paraître à dessein d'engager Filidam de continuer ses entretiens, et de leur découvrir ce qu'il restait des tours de la gibecière. [267] Filis s'imaginait, que ce qu'elle avait appris n'était rien en comparaison de ce quelle en devait apprendre, que Filidam avait réservé les meilleurs tours de batelage pour la bonne bouche, et que s'il leur avait découvert des meilleurs, elle ne devait espérer que des miracles.

Célimène ne prenait pas tant de gout en la connaissance de ces subtilités, qu'aux disputes d'Alidor et de Filidam. Elle trouvait cet entretien bien plus solide que celui des tours de passe-passe, et si elle en eut été crue, elle eût fait naître quelque nouvelle question entre eux, pour les obliger de se contredire. Ces différentes pensées firent une petite contestation entre ces deux amies, que Filis termina de cette façon :

-- La difficulté qui se présente -- dit-elle à Célimène -- est déjà jugée. Souvenez-vous que Filidam, s'excusant de la prière que nous lui avons faite de découvrir les souplesses des bateleurs, a dit tout ce que vous pourriez alléguer, pour nous obliger de choisir un entretien plus sérieux, qu'Alidor, en notre faveur, lui a fait voir que n'étant venus ici que pour nous réjouir, il ne devait pas

nous refuser ce que nous avons choisi pour notre divertissement, et que nous l'avons obligé et presque contraint de donner cette satisfaction à notre curiosité. La mienne n'est pas satisfaite, il faut qu'il achève, et qu'il nous apprenne tout ce qu'il en sait, puis qu'il a si bien commencé, et que ça était notre premier dessein, vous ne laisserez pas d'y trouver notre [268] satisfaction ; parce que si vous avez remarqué l'artifice de Filidam, il a toujours cherché de contredire Alidor, et Alidor prit plaisir de soutenir quelquefois de mauvaises causes afin de nous moins ennuyer par l'entretien continué du batelage. Ainsi comme je trouve ma satisfaction à découvrir ces petits secrets, ceux, qui seront de votre humeur et qui aimeront les choses plus relevées, trouveront de quoi se contenter.

Célimène approuvant la pensée de Filis, elles résolurent d'employer cette matinée à continuer la magie du Pont-Neuf, à condition de contribuer l'une et l'autre à faire naître quelque discours qui put servir de matière à l'entretien du soir, et d'apprendre les divers sentiments que l'on peut avoir sur un même sujet.

Dans cette pensée, elles descendirent ensemble pour faire un tour de jardin, s'imaginant que leurs hôtes seraient encore ensevelis dans le sommeil, et trouvèrent dans la salle, par où elles passèrent (qui avait une porte sur le parterre), Nicaise les jambes de façon entrelacées dans les mains, qui étaient liées ensemble, que sans se pouvoir dépêtrer de cet embarras, les laquais le roulaient par terre d'un bout de la salle à l'autre, et lui donnaient en le tourneboulant chacun leur coup sur les fesses. Quoique Célimène fut fâchée de le voir servir de jouet à cette canaille, elle ne put s'empêcher d'en rire. Tous disparurent à son abord, et le seul Nicaise demeura garrotté, comme si l'on l'eut voulu porter à la place aux veaux, priant que l'on le dépêtrât de ses liens. Les éclats de rire, que firent les valets en [269]



[270] s'enfuyant, obligèrent Alidor et Filidam de descendre pour avoir leur part de ce divertissement. Ils trouvèrent Nicaise les bras passés entre les cuisses, ses mains revenant par-dessus ses jambes, et ses deux pouces attachés d'une corde assez courte. Après l'avoir raillé quelque temps, Filidam trouva cette posture si bonne qu'il en voulut tirer un crayon, et Nicaise, en riant comme les autres, fut contraint de demeurer en cet état jusqu'à ce que cette figure fut achevée.

Célimène, ayant mis Nicaise en liberté, lui demanda comment il s'étaient laissé attraper de cette façon.

-- Les laquais -- répondit-il -- sont ordinairement les singes des maîtres, ils s'accommodent à leurs humeurs, et n'ont pour l'ordinaire d'autres divertissement, que ceux que leurs maîtres choisissent, parce qu'en allant et venant, ils ont entendu que Filidam nous entretenait de tours de passe-passe, ils en ont voulu faire entre eux, et montrer que si vous êtes savants dans la magie, qu'ils ne sont pas moins adroits aux tours de souplesse. La minette, laquais de Filidam, était en cette humeur lorsque je suis descendu, et gageait contre celui d'Alidor qu'il ferait tomber un couteau fiché au plancher sur une épingle qui serait en bas, la gageure faite, a pris une échelle, a piqué le couteau à la poutre, la manche droit en bas, l'a trempé dans un esguérée d'eau, a pris garde où le couteau dégouterait, et y a posé son épingle, puis d'un coup de bâton, qu'il a donné contre la poutre, le couteau est tombé droit [271] sur l'épingle.

-- Après, il a pris ce couteau avec ses dents, et tenant l'esguérée pleine d'eau sur sa tête, il a voulu gager qu'il jetterait avec sa bouche le couteau dans l'esguérée, en effet, il tâchait en l'ébranlant de le jeter, lorsqu'en lui échappant, il est tombé à terre. Le petit laquais de Filis l'a voulu ramasser, et la minette lui a versé pour récompense de la peine qu'il prenait l'esguérée d'eau sur le dos.

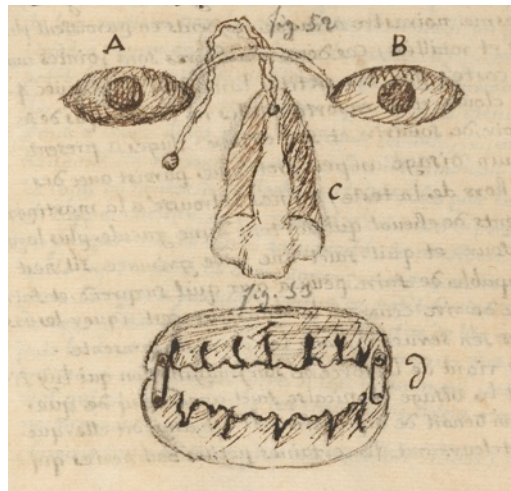
-- Il a fait ensuite quantité d'autres tours d'adresse, comme de s'asseoir et se relever de terre ayant les jambes croisées, sauter les pieds joints par-dessus, un bâton mis à bas, en tenant toujours les oreilles de ses souliers, où quelques-uns ont pensé se casser le nez ; s'asseoir les deux jambes croisées sur un bâton posé sur deux escabeaux, tenant un autre bâton d'une main, qu'il fallait par trois fois changer de l'une à l'autre, où presque tous, aussi bien que moi, sont tombés par terre ; ayant les deux jambes ouvertes, un grand bassin pleine d'eau entre d'eux, passer ses bras par derrière ses cuisses, et tenant en cette posture une cuillère avec les deux mains, se jeter de l'eau par-dessus la tête ; où le jardinier de Célimène a été pris ; car la minette, lui disant qu'il ne tenait pas bien la cuillère, lui a pris les deux mains qu'il lui a tirées, de telle façon qu'en lui faisant perdre terre il lui a mis le cul dans le bassin.

-- Enfin il a pris une petite corde, qui avait deux nœuds coulants aux deux bouts, où il a mis ses deux pouces, et passant ses cuisses par-dessus ses bras, et la corde par-dessus ses jambes, il s'est efforcé de baiser la corde, ce qu'il a fait. J'ai cru que j'en ferais en autant, et le voulant [272] essayer sans me douter de sa malice, je n'ai pas eu si tôt passé mes jambes qu'ils m'ont saboulé comme vous avez vu, et m'ont laissé dans la posture où Filidam m'a voulu dépeindre.

-- Elle était assez belle -- lui dit Alidor -- mais vous deviez vous donner de garde des laquais, après avoir été attrapé par des filous et des bateleurs.

-- Mon laquais -- dit Filidam --, ne vous a il point fait voir le râtelier de dents, les yeux et le nez qu'il porte d'ordinaire dans sa poche ?

-- Nicaise lui ayant dit que non, il prit à Filis une petite impatience de voir ce que c'était, de sorte qu'elle envoya incontinent appeler la minette, qui se cacha sans vouloir paraître dans la crainte que son maître ne le voulut châtier de la niche qu'il avait faite à Nicaise, de sorte qu'elle fut contrainte de prier Filidam d'en faire les figures, et de dire quel en était l'usage. Filidam prenant son crayon fit ces figures sur le papier :



[273]

-- L'explication de ces figures -- dit Filidam -- ne sera pas longue, puis qu'elles sont assez faciles à concevoir. *A* et *B* sont deux morceaux d'ivoire creux par dedans, comme un coque de noix, et percés au milieu, ou bien peints d'un rond noir pour former la prunelle. On les met entre le sourcil et l'os de la joue, où ils se tiennent tout seuls en fermant les yeux bien fort. Si l'on veut, on les joint ensemble avec un fil de laiton. Le nez *C* est d'ivoire, de bois, ou de quelque autre matière peinte

en chair, creux aussi par dedans, comme si vous aviez coupé celui d'un masque du Carnaval. Au haut il y a un fil, au bout duquel est une balle de plomb que l'on passe sur sa tête pour soutenir ce nez aposté, qui sert d'étui au naturel. Le râtelier *D* est fait d'os ou d'ivoire, mais jaune et même noirâtre, afin que les dents en paraissent plus laides et rouillées. Ces deux mâchoires sont joints aux deux côtés par des petites lames de cuivre, avec 4 petits clous rivés en sorte qu'elles ne laissent pas de se mouvoir, de sourire et se fermer. Jugez à présent lorsqu'un visage un peu grotesque paraît avec des yeux hors de la tête, un nez retroussé à la martingale, des dents de cheval qui sortent d'une gueule plus large qu'un four, et qu'il fait une l'aide grimace, s'il n'est pas capable de faire peur à ceux qu'il surprend, et faire crever de rire ceux qui le regardent, c'est à quoi les bateleurs s'en servent quand l'occasion s'en présente.

Filis, riant de la force de son imagination, qui lui figurait le visage de Nicaise fait comme celui que Filidam venait de dépeindre :

-- Il est vrai -- dit-elle -- que les bateleurs ont de certaines petites badineries qui [274] valent mieux pour faire rire que les meilleurs tours du batelage. Il y en eut une fois un, qui me fit si grande peur avec une petite bête qui, s'échappant de ses mains, vint sauter sur moi, que je ne voulus plus m'approcher de lui jusqu'à ce qu'il me fit voir qu'elle était morte, et qu'il n'y avait que la peau, qui ne laissait pas de se remuer et sauter quand il voulait par je ne sais quel moyen.

-- Cet animal -- reprit Filidam -- s'appelle entre eux Jacquet, et ce badinage,

Le jeu de Jacquet

-- Qui est le nom qu'on donne ordinairement aux écureuils, aussi est ce bien souvent de leurs peaux qu'ils se servent à cause de la petitesse de la bête, et de la beauté de sa queue. Après avoir fait passer et remplir cette peau bien proprement, sans lui ôter sa première figure, ils lui mettent par le travers de l'estomac un petite corde à boyau en double, dans laquelle ils passent un petit bâton, qu'ils font tourner par plusieurs fois afin de tordre la corde, comme vous voyez que les menuisiers font à leurs scies pour les faire bander. Ce petit bâton bandant de même dans la corde, ils l'amènent de force le long du ventre de la bête, où il s'attache par le bout, en l'appuyant sur de la cire qui y est mise exprès, et posent ce Jacquet sur la table afin que l'on le considère, pendant qu'ils lui frottent le dos mignonnement avec la main, comme pour l'amuser jusqu'à ce que ce petit bâton, venant à se détacher de la cire, le fasse sauter de lui-même, puis le font courir sur eux si subtilement, que bien

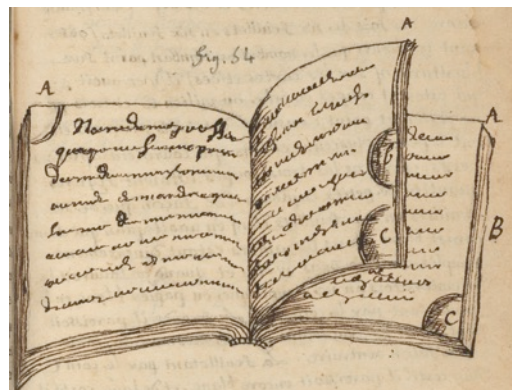
souvent vous ne sauriez dire, si c'est la main qui joue ou l'animal qui se remue, mais ces choses-là ne valent rien si elles ne viennent à propos.

-- Jamais tour ne vint plus à propos -- dit Alidor -- et ne me [275] surprit d'avantage qu'un que me fit un bateleur de Sedan.

-- Nous étions trois ou quatre de compagnie qui l'envoyâmes quérir un soir pour nous divertir, comme il jouait des mains en méprisant quelques-uns de ses tours que je savais, à d'autres lui dis-je : « J'en fais des livres », « et moi », me répondit-il sur le champ, « j'en ai de tout faits », et tirant un livre de sa gibecière, il nous le fit voir la première fois tout de papier blanc, le tournant dans ses mains, et soufflant dessus, il parut tout écrit, soufflant encore et l'ouvrant pour la troisième fois, nous ne vîmes plus qu'un édict des monnaies, où toutes les pièces, tant de France qu'étrangères, étaient figurées. Je demurai si froid de cette rencontre, et mes compagnons s'en prirent si forte à rire qu'ils ne me voient encore jamais sans me demander, si je fais des livres du batelage.

-- La rencontre n'en était pas mauvaise -- se dit Célimène --, mais savez-vous comment ce livre était composé et accommodé ?

-- J'en ai vu un autre depuis -- répondit Alidor -- dont j'ai soigneusement remarqué la façon. Il était de l'épaisseur d'un bon doigt, plus large que long en forme des livres de musique, et à peu près comme je vais vous le dépeindre. [276]



De six feuillets les trois premiers étaient entiers, et les trois autres étaient coupés en oche par le coin, comme il est figuré en *A*, ainsi continuant jusqu'à la fin du livre, de six feuillets il y en avait toujours 3 entiers, et trois coupés en oche, et l'écriture ensuite. De la même façon, comptant les feuillets de six en six, en sorte néanmoins que le nombre ne tombât pas aux endroits où était l'écriture, il y en avait 3 entiers, et [277] trois autres coupés en oche par le coin *C*, après lesquels

étaient dépeintes des cartes et des dés. Continuant encore une fois de six feuillets en six feuillets (observant toujours, que le nombre ne tombât pas point sur l'écriture, ni sur les cartes et dés) il y en avait 3 qui étaient coupés en oche au milieu *B*, et trois qui ne l'étaient point ; ensuite des trois premiers étaient dépeints plusieurs chiens qui couraient après des cerfs, et après les trois coupés étaient figurés quantité de petits Cupidons ; de façon que de six feuillets en six feuillets, il n'y en avait qu'un qui demeurât blanc, tous les autres étant diversement remplis, comme je vous ai dit, et quand on l'ouvrait la première fois, on ne voyait que du papier blanc et la feuilletant par le coin *A*. La seconde, il paraissait tout écrit, le feuilletant par le mémé coin, mais d'une façon contraire. Le feuilletant par le coin *C*, d'un côté il paraissait encore blanc, et de l'autre côté, il n'y avait que des cartes et des dés. L'ouvrant par le milieu, la chasse paraissait d'un côté, et retournant le livre, en le feuilletant encore par le milieu, on n'y voyait rien que de petits amours.

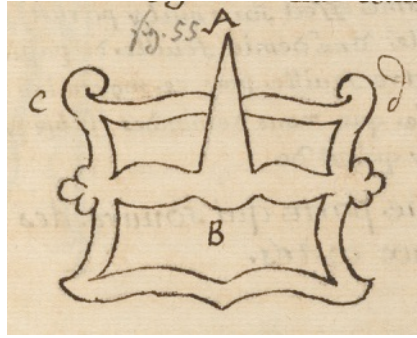
-- L'invention en est fort jolie -- dit Filidam --, et vous ne l'avez pas mal retenue, vous avez seulement oublié de dire, qu'il faut prendre garde en voulant faire un livre semblable, que les figures que vous y mettez paraissent droites à ceux qui les regardent lorsque vous l'ouvrez, ainsi selon que vous tenez le livre, les figures qui paraissent en le feuilletant doivent avoir la tête devers vous, pour être plus facilement connus de ceux à qui vous les montrez.

-- Ce livre ainsi coupé -- dit Célimène -- me fait souvenir de [278] vous demander comment on peut

**Faire d'un seul morceau de papier une bouche d'éperon, dont l'ardillon passe sur la
bouche, sans que l'un ni l'autre soit coupé ou collé**

-- En ayant vu une entre les mains d'un italien, dont jamais personne ne put comprendre la façon.

-- Voilà -- dit Filidam -- la figure de cette boucle,



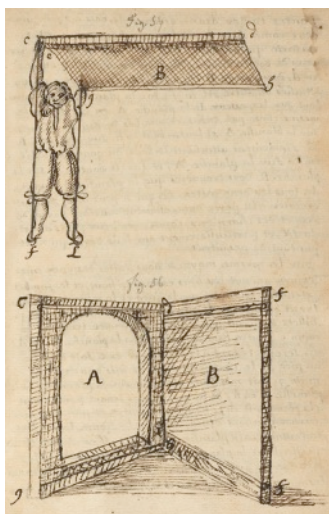
-- dont l'ardillon AB doit être entier, et la branche CD aussi entière, en sorte que l'ardillon se puisse lever de dessus la branche, et que le tout ne soit que d'un seul morceau de papier ; ce qui se peut faire en prenant du papier un peu fort, et l'écorchant adroitement comme l'on pourrait faire facilement une carte, qui a plus d'épaisseur pour se fendre en deux, pour peu que vous ayez enlevé de l'épaisseur du papier, vous pouvez après tailler votre [279] boucle, et faire en sorte que l'ardillon outre passe la branche CD , mais à l'endroit où la boucle s'appuie sur la branche, le papier paraîtra plus faible que le reste, parce que son épaisseur sera séparée en deux. C'est pourquoi il serait meilleur de faire faire un chassis, semblable à ceux dont se servent les papetiers pour former les feuilles de papier, qui en eût un autre perpendiculaire au milieu, et sur icelui faire tirer une feuille qui ferait le même effet, sans qu'il y parut comme si on avait collé une demie feuille de papier au milieu d'une autre feuille. Par ce moyen l'on pourrait tailler la boucle que vous demandez. Celui-ci me semble plus jolie qui est de

Faire une porte qui s'ouvre des deux côtés

Ou bien

De faire une figure qui, étant pendue au plancher, se tienne tantôt par les mains et tantôt par les pieds sans la détacher.

-- Et néanmoins il est bien plus facile comme ces figures vous le font faire comprendre. [280]



[281]

-- Faites tailler deux morceaux de bois d'égal grandeur comme *A* et *B*, et les attachez avec 4 filets, en sorte qu'attachant le fil par un bout en *C* du morceau de bois *A*, l'autre bout du même fil soit attaché en *D* du morceau *B* sur l'épaisseur du bois. Ainsi attachez un autre fil en *F* sur la planche *B*, et l'autre bout sur l'épaisseur de la planche *A* en *E*. Faites la même chose par en bas, et attachez un bout du fil en *G* sur la planche *A*, et l'autre bout en *H* sur la planche *B*. Et finalement, attachant le bout du quatrième fil en *I* sur la planche *A*, et l'autre bout en *L* sur la planche *B*, vous trouverez que la planche *B* s'ouvrira de tous les deux côtés ; ce qui se peut aussi facilement exécuter à la porte d'une chambre avec des barres de fer et des charnières, comme avec deux petits aix, et du fil, et particulièrement aux huis verts, qui n'ont pas tant de pesanteur.

-- Par le même moyen, si vous faites désigner une figure qui ait les bras élevés en haut, et les jambes étendues, en sorte que le pied et la main se rencontrent en même ligne, et que vous attachiez vos 4 filets tellement que le bout du premier tenant à la main *C*, l'autre bout soit attaché à la planche *B* en *D* ; le second tenant à la planche *B* en *E* soit attaché au pied *F*, le troisième étant mis d'un bout à la main *G* soit mis l'autre bout sur la planche *B* en *H*, et le quatrième, tenant par un bout à la planche *B* en *I*, tiennent par l'autre au pied *L* ; et pour maxime qu'un bout étant attaché à la figure, l'autre bout soit attaché à la planche à l'opposite. Il est sans difficulté qu'attachant la planche *B* aux solives, et poussant la figure avec un bâton comme pour la faire joindre à la planche, les mains quitteront prise, et la figure se trouvera [282] suspendue par les pieds, parce qu'elle a même prise d'un côté que de l'autre, et que les fils, coulants l'un sur l'autre, la laissent aller librement du côté que le poids l'emporte sans qu'elle puisse tomber, d'autant qu'elle ne le saurait qu'à plomb ou bien à la renverse ; or, elle ne saurait qu'à plomb, parce que les filets qui sont attachés aux pieds *F*, *L*, étant

attachés des autres bouts à la planche en *E* et *I*, la soutiennent, et ceux qui sont attachés ses mains *C*, *G*, étant attachés de l'autre côté à la planche en *D* et *H*, l'empêchent de tomber à la renverse, et la contraignent de former un angle droit avec la planche.

-- C'est ainsi -- dit Alidor -- que chaque angle a ses propriétés, et que suivant son ouverture, on peut opérer diverses choses, par le moyen de l'angle aigu l'on peut

Suspendre une bouteille avec un brin de paille

-- Et ce en prenant une paille qui n'ait point été brisée, et la faisant entrer en double par le goulet de la bouteille, de façon que le plus grand bout de la paille sorte hors, et que l'autre bout se jette dans le ventre de la bouteille. Plus l'angle que formera la paille sera aigu, et que le bout recourbé sera proche du goulet, plus aurait-il de force et portera plus pesant.

-- Si la bouteille était pleine -- dit Célimène -- et que la paille vint à manquer, ce qui serait dedans serait en danger de se répandre, et pour y obvier, je serais d'avis que l'on se servit d'une invention assez grossière que l'on m'a enseignée

Pour faire qu'une bouteille pleine d'eau pendue au plancher étant cassée, l'eau ne se répande point.

[283]

Qui est de mettre une vessie dans la bouteille, emplir la vessie et la pendre par le col. Il est vrai que l'eau, n'étant contenue que dans la vessie, elle ne répandrait pas quoique la bouteille fut cassée, mais de dire que cela ne se reconnaît pas, c'est ce que je ne puis m'imaginer.

-- L'on m'a voulu aussi persuader -- dit Filis -- que l'on peut

Casser un verre tout à l'entour et lui faire tenir l'eau comme s'il était entier.

-- Mais je crois certainement que les pièces n'en seraient pas si bien rejointes que l'eau ne s'écoulât petit à petit. Pour le faire, on m'a dit qu'il faut prendre une mèche allumée, chauffer en soufflant le bord du verre avec la mèche, et mettre un peu de salive sur la partie échauffée, pour le faire casser, et continuer de le faire fendre de cette façon avec le feu tout à l'entour, en forme de vis

jusqu'en bas. Par ce moyen l'on prétend que les parties demeurant toujours ensemble se rejoindront si ferme, que l'eau ne se répandrait pas, ce que je ne puis m'imaginer.

-- Je serais bien de votre avis -- dit Filidam --, et ne crois pas qu'il y ait grand profit, ni beaucoup de divertissement à casser des verres de cette façon.

La fontaine enchantée

-- Est plus agréable, en voilà la figure. [284]



[Image]

-- *A* est la fontaine que l'on fait faire ordinairement de fer blanc, de cuivre, d'argent ou d'étain, *B* est la base qui est creusé, et par où on l'emplit d'eau par le trou *c* ; *d, e, f, g* sont de petits tuyaux qui sortent du corps de la fontaine, il y en doit avoir cinq [285] ou six de cette façon tout à l'entour. L'on fait faire aussi un petit bassin de même étoffe, comme il est figuré en *H*, qui a un petit trou dans le milieu marqué *I*, et dont les bords sont très bas, environ autant élevés comme le trou *C*. Lorsque la fontaine est pleine d'eau on la renverse, ou plutôt on la pose sur le bassin comme vous la voyez figurée ; l'eau sorte par les tuyaux *d, e, f, g*, et emplit le bassin, et sitôt que le bassin est plein, l'eau bouchant le trou *C* du tuyau *B*, elle s'arrête, parce que n'entrant plus d'air dans la fontaine qui puisse occuper la place de l'eau qui sortirait, elle est contrainte de s'arrêter ou de laisser du vide, ce qui n'arrive jamais. L'eau qui tombe dans le bassin s'écoule petit à petit par le trou *I*, et sitôt qu'étant écoulée, elle ne bouche plus le trou *c* du tuyau *B*, la fontaine commence à jouer par les tuyaux *d, e, f, g*, et s'arrête derechef quand le bassin est plein ; ce qui arrive sept ou huit fois devant qu'elle soit vide, tellement que pour donner la grâce à cet enchantement, on lui commande en disant quelques paroles

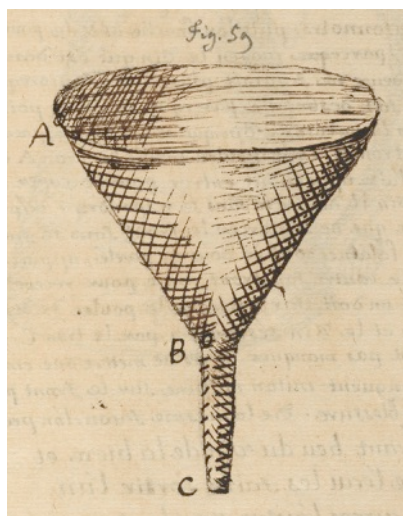
de jouer en faveur de quelqu'un, et aussitôt elle joue. Si vous prenez le temps de votre commandement lorsque l'eau du bassin se vide, et que vous voyez quelle est prête de se détacher du trou *C* qu'elle bouche, comme au contraire, si vous lui commandez de jouer pour quelqu'un qui ne le mérite pas, et que ce soit lorsque le bassin est plein, elle ne jouera pas ; ainsi l'on peut dire que cette fontaine joue par enchantement quand il vous plaît, et sans y toucher.

Chacun ayant trouvé cette fontaine fort jolie, Filidam continua :

-- Ayant la [286] fontaine, la bouteille et le verre, il faut parler de boire, et vous faire voir comment on peut

Ayant bu un verre de vin le faire sortir par le front

-- Il faut avoir un entonnoir de la forme de celui-ci,

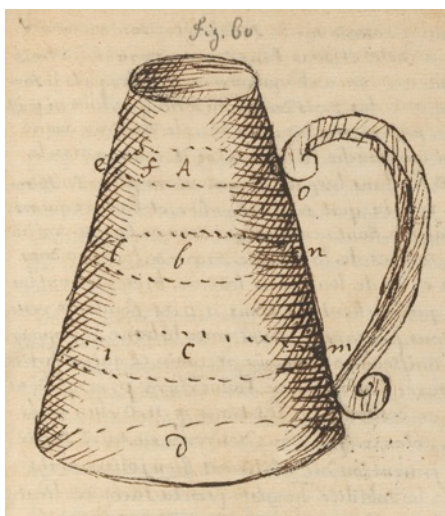


-- qu'il soit double, comme si on en avait mis deux, l'un dans l'autre, qui fussent soudés ensemble, et ne se joignissent pas de si près, qu'ils ne laissent une espace vide entre deux. Sur le bord d'en haut, il doit y avoir [287] un petit trou marqué *A*, et un autre en bas, par dedans qui ne se voit point (quoi que je l'aie fait paraître dans la figure pour l'intelligence), à l'endroit marqué *B*. En emplissant cet entonnoir de vin, l'on bouche le trou du tuyau *C* avec le doigt, et faisant mine de boire, on suce par le trou *A*, afin de faire monter le vin par le trou *B* entre les deux entonnoirs. Puis l'on bouche avec le pouce le trou *A*, par ce moyen le vin qui est dans cet entredeux ne saurait plus sortir, encore que le trou *C* soit débouché, parce que ni'y ayant point de vide en la nature, le vin qui

occupe cette espace bouche le trou *B*, et le pouce ferme le trou *A*, en sorte que l'air n'y pouvant entrer pour occuper la place du vin, il demeure sans se répandre. Après, il ne reste que de se percer le front, sans se faire mal, avec l'alène dont je vous ai parlé, appuyer l'entonnoir contre son front comme pour recevoir le vin qui en doit sortir, lever le pouce de dessus le trou *A*, et le vin s'écoulera par le trou *C*, mais il ne faut pas manquer après de mettre une emplâtre d'onguent miton mitaine sur le front pour guérir la blessure. De la même façon, l'on peut

**Ayant bu du vin, de la bière et de l'eau,
les faire sortir l'un après l'autre par le front**

-- et ce moyennant un vaisseau de fer blanc ou d'argent semblable à cette figure. [288]



Il est séparé par dedans en quatre par 4 fonds qui font les séparations, le premier en *a*, le second en *b*, le troisième en *c*, et le 4^{ème} en *d*. Au fond *A*, il y a 3 tuyaux *e, f, g* ; le tuyau *e* descend jusques sur le quatrième fond *d*, et a son ouverture en *h*; le tuyau *f* descend [289] sur le troisième fond *c*, et a son ouverture en *i* ; le tuyau *g* descend sur le fond *b*, et a son ouverture en *l*; à côté et sous l'anse du vaisseau, il y a trois trous *m, n, o*, un à chaque séparation, lesquels il faut boucher avec les trois doigts, en sorte que l'air n'y puisse entrer, puis mettant du vin dans le vaisseau, ouvrir le doigt qui bouche le trou *m*, et il coulera par le tuyau *e, h* dans l'espace *d*, qui étant plein, s'enfuira par le trou *m*, qu'il faut reboucher et boire ce qui restera dans le haut, car ce qui sera en bas ne sortira point. Mettez de la même façon de la bière dans l'espace *C*, et de l'eau dans l'espace *b*, en ouvrant les

doigts qui bouchent les trous *n, o* et buvez le reste. Puis vous perçant le front avec l'alène, et y appuyant le vaisseau comme pour l'ouverture *p*, ce qu'il vous plaira en débouchant les trous *m, n, o*, l'un après l'autre selon ce que vous désirez en faire sortir.

-- Cette invention -- dit Filis -- est bien jolie, mais puisque la subtilité ne gît qu'en la façon de l'instrument, je ne trouve pas qu'elle approche de ce que

Le buveur d'eau

-- Que nous avons vu plusieurs fois à Paris nous a montré.

-- Certainement -- reprit Alidor -- c'est une des choses que j'ai jamais vu, qui m'a le plus étonné, dont l'on puisse rendre le moins de raison, et qui peut faire passer cet homme aux siècles à venir pour une fable ou la merveille du nôtre. Je l'ai vu plusieurs fois, soigneusement observé ses actions, visité ses [290] bouteilles, et suis toujours demeuré dans l'étonnement de voir la quantité d'eau qu'il avalait, la longueur du temps qu'il employait à parler après l'avoir bu, la facilité qu'il avait de la rejeter, la force de son estomac à la pousser comme une fontaine, jaillissante à près de six pieds de hauteur, et les changements de cette eau en toutes sortes de vins, bières, cidres, eaux de vie et de senteurs telles que vous les demandiez, et si véritable que la vue, ni l'odorat ne les pouvait méconnaître, si le goût refusait d'en juger.

-- Pour boire beaucoup d'eau -- dit Filidam -- cela n'est pas extraordinaire, joint que la quantité n'était pas telle qu'elle paraissait ; parce que bien que ces bouteilles fussent assez grandes, il n'y mettait pas la moitié d'un petit verre d'eau dedans à chaque coup qu'il buvait ; ainsi il fallait y retourner bien des fois pour en boire une pinte ou deux. Mais de savoir comment après l'avoir bu il pouvait la tenir en réserve dans son estomac, parler assez longtemps, et la rendre après avec facilité, certainement cela passe ma connaissance, et n'ai trouvé personne de ceux qui font profession de connaître la composition du corps humain, qui m'en ait pu donner une bonne raison. Néanmoins je crois que, comme ceux qui sont accoutumés au tabac ne laissent pas de vider des eaux quoi qu'ils n'en aient pas dans la bouche, qu'une personne peut de même accoutumer son estomac au vomissement par une habitude contractée de longue main, pourvu que [291] la disposition du corps y corresponde.

-- Il y en a -- dit Nicaise -- qui pètent quand ils veulent, et souvent qu'il leur plaît, rendant même ce son organisé sur les tons de la musique par une accoutumance qu'ils ont pris. C'est

pourquoi je crois bien, que l'on peut aussi facilement faire sortir de l'eau par la bouche, que du vent par le derrière quand on y est accoutumé.

-- Le maître -- dit Alidor -- qui vous apprend à jouer du bâton à deux bouts ne vous déroba point votre argent, vous coulez d'incontinent d'une extrémité à l'autre, et quand vous élevez le haut montant, vous faites à l'instant même la décharge.

Après que chacun eut ris de la comparaison de Nicaise qui ne venait pas mal à notre sujet, Filidam continua

-- Le buveur d'eau -- dit-il -- n'était pas seul qui eût la faculté de rendre facilement ce qu'il avait pris par la bouche. J'ai connu un des mes amis qui, buvant un verre d'eau et puis un verre de vin, rendait incontinent l'eau la première, quoi qu'elle fut la première bue, et le vin par après tout pur dans un autre verre, sans que ces deux liqueurs se fussent mêlées, de sorte que cette faculté étant naturelle, ceux qui voudront se l'acquérir doivent tâcher d'en contracter l'habitude. Si pourtant sans vous beaucoup travailler vous désirez apprendre comme les petits buveurs d'eau en usent, et savoir comment on peut

Après avoir bu de l'eau, faire sortir du vin par la bouche

Il faut premièrement avoir environ deux douzaines [292] de petites bouteilles de verre de la forme des buvettes sans anses, et que l'ouverture en soit beaucoup plus large, afin qu'en buvant l'eau, vous la puissiez verser à coup dans votre bouche sans s'amuser à buvoter, car cela est de la grâce du jeu ; puis vous faites apporter un seau d'eau, vous rincez vos bouteilles l'une après l'autre, ou du moins la plus part, et en avalez autant qu'il vous plaît à la santé de la compagnie, et cependant que vous amusez le monde de paroles, vous mettez adroitement un petit nouet de linge, plein de bois d'Inde en poudre, dans le coin de votre bouche, sans que l'on s'en aperçoive, puis buvant encore deux ou trois coups pour tremper ce nouet, vous emplissez votre bouche d'eau, tout autant que faire se peut, que vous rendez incontinent dans la bouteille, et se trouve colorée comme du vin. Ainsi vous pouvez faire de tant de couleurs de vin qu'il vous plaira en serrant plus ou moins le nouet entre vos dents qui rendra la couleur plus ou moins chargée.

Pour changer le vin en bière ou cidre

-- Il faut remettre dans votre bouche l'eau teinte que vous venez de souffler dans la bouteille, et la resouffler dans une autre bouteille, que vous aurez auparavant rincée avec du vinaigre, et elle prendra la couleur de bière ou cidre, suivant qu'il sera resté plus ou moins de vinaigre dans la bouteille, car si vous ne faites simplement que la rincer, et qu'il n'y en demeure point, vous ferez une couleur jaune pâle, et si vous y laissez du vinaigre dedans, et que vous [293] rendiez l'eau qui sera dans votre bouche fort teinte, vous ferez un jaune obscur comme la bière, et ainsi vous ferez tant de sortes de bière et de cidre que vous voudrez. Si vous désirez

**D'un même souffle emplir trois bouteilles,
l'une de vin, l'autre de cidre, et la 3^{ème} de bière**

-- Rincez l'une de vos bouteilles avec du vinaigre, mettez en environ une demie cuillère dans l'autre, et dans la 3^{ème} n'y en mettez point, emplissez votre bouche d'eau afin que le nouet la colore, et tenant les bouteilles ensemble, soufflez l'eau de votre bouche dans chacune, et l'une sera rouge comme du vin, l'autre de couleur de cidre, et l'autre de bière. L'on peut aussi

Changer l'eau en encre

Et ce en mâchant de nouet bien fort, afin que l'eau que vous aurez mise dans la bouche soit fort colorée, et la revuidant dans une bouteille, où il y aura environ une cuillère d'eau de vie, vous ferez de l'encre bien noire. Pour ce qui est de

**Changer l'eau commune en eau de vie
et en toutes sortes d'eau de senteur**

Il n'y a point d'autre mystère, que d'avoir une bouteille pleine d'eau de vie que vous ferez passer adroitement pour eau commune en la trempant dans le seau, comme pour l'emplir, la verser dans votre bouche, la remettre dans la bouteille, et la donner à éprouver à tout le monde ; mais auparavant il faut avoir ôté le nouet de linge de votre bouche, et s'il ne faut faire celui-ci que le dernier, parce que les eaux de senteur pourraient prendre [294] l'odeur de l'eau de vie qui aurait passé par votre bouche. De la même façon vous ferez de l'eau rose, et pour les autres senteurs qui n'ont pas la couleur de l'eau commune. Vous en mettrez une cuillère ou deux dans le fond d'une

bouteille, afin que l'eau commune que vous soufflerez dedans en ait la couleur et l'odeur. Ainsi vous pourrez

Changer l'eau commune en lait

En mettant une cuillère ou deux de lait dans le fond d'une bouteille, et soufflant de l'eau commune dessus. Ceux qui sont bien adroits peuvent faire facilement toutes ces choses sans que l'on s'en aperçoive, parce que tenant de la main gauche la bouteille, qu'ils veulent emplir, ils cachent aisément ce qu'il y a au fond en sorte qu'on ne le peut voir, et dans la main droite ils tiennent la bouteille dans laquelle ils boivent, qu'ils montrent tout à plein, et sur qui la vu s'attache plus ordinairement.

-- C'est trop parler de boire sans manger -- dit Alidor --, je vous veux apprendre à

Manger des cailloux

-- Cela est de trop dure digestion -- répondit Filis -- et vous n'avez pas les dents assez bonnes pour les casser. Je gage -- continua elle -- qu'il me prépare quelque niche, et qu'il se veut venger de ce que je l'ai donné sur les doigts, quand il crut que j'avais coupé un morceau d'acier avec mes dents.

-- Je n'ai pas l'esprit vindicatif -- répliqua Alidor -- et si je me voulais venger je ne voudrais pas vous traiter si rudement. J'appris ce tour -- poursuit Alidor -- d'un petit garçon qui à la foire St. Germain avalait des cailloux de toutes figures, plus gros que des grosses noix. [295] Je le fis venir chez moi afin de l'observer plus particulièrement, où lui ayant mis moi-même les pierres dans la bouchem l'une après l'autre jusqu'à six, je connus après avoir visité sa bouche qu'il les avait véritablement avalées, moyennant deux testons que je lui avais donné. Il me dit, que si j'en voulais faire autant que lui, que je n'avais qu'à boire une cuillère d'huile d'olive, et en frotter encore les pierres que je voudrais avaler, et que cela les ferait passer d'un bout à l'autre dans une heure. Il ne tiendra qu'à vous de l'éprouver, pour moi, je me suis contenté de le savoir sans en faire l'expérience.

-- Je vous assure -- dit Filis -- que je ne l'éprouverai pas non plus, et si l'envie me prenait de manger des pierres, je choisirais les plus blanches.

-- J'ai connu une damoiselle -- dit Nicaise --, qui mangea un jour plus d'un boisseau de prunes vertes avec les noyaux. Cela lui causa un bénéfice de ventre qui, la pressant bien fort, elle

n'eut le loisir que de troussez prestement ses jupes vis à vis d'une haie, où il y avait une troupe de moineaux dont elle fit tel massacre, qu'il en tomba soixante et quinze par terre, sans les blessés.

--- Jugez -- dit-il à Philis -- si vous aviez mangé autant de cailloux, s'il ferait peur derrière vous.

-- Vous êtes de belle humeur aujourd'hui -- répondit Filis -- si cela m'arrivait, et que vous fussiez où vous dites, je ne vous ferais pas moins de peur que l'esprit qui vous fit tant de peine l'autre jour.

-- Je me garderais bien de m'y mettre -- répliqua Nicaise --, si j'en étais averti.

-- Je me souviens -- dit Célimène -- d'avoir vu ce mangeur de cailloux à la foire St. Germain, et qu'en la même année il y avait un homme qui se prévalait de [296]

La force de Samson

-- Que l'on dit n'avoir consisté qu'à ses cheveux, aussi celui-ci les avait tellement forts qu'ayant cordonné une ficelle à ses deux moustaches, il attachait cette ficelle à un poids pesant plus de cent livres, et le portait pendu à ses cheveux assez longtemps.

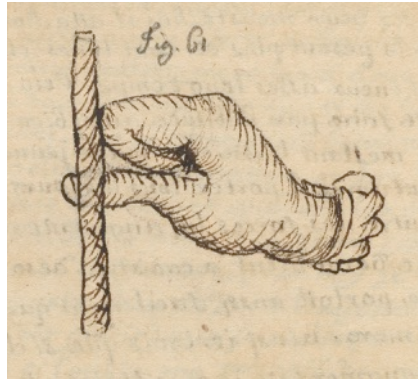
-- Cela -- dit Filis -- pourrait bien se faire par habitude, aussi bien que le buveur d'eau m'étant laissé dire, qu'une jeune fille s'étant accoutumée à porter tous les jours un veau d'un lieu à l'autre, les forces lui augmentèrent à proportion que le veau vient à croître, de sorte qu'étant bœuf, elle le portait aussi facilement que lors qu'il était sous la mère. Ainsi je crois que, si d'un jour à l'autre l'on augmentait invisiblement le poids que l'on voudrait attacher à ses cheveux, qu'enfin on pourrait porter un fardeau très pesant aussi facilement qu'un léger.

-- Ce que vous dites -- répondit Filidam -- pourrait arriver. Mais pour ceux qui ne se seraient exercés de si longue main, je serais d'avis qu'ils fissent passer derrière la tête, par-dessous les cheveux une bande de cuir fort, au bout de laquelle il y aurait une ficelle cordonnée avec les moustaches, en sorte que la pesanteur du fardeau fût supportée par la bande de cuir, et non par les cheveux. Cela se pourrait faire facilement sans que l'on s'en aperçût, à moins que d'y mettre les mains, et encore quand on les y mettrait difficilement.

S'aviserait-on d'aller chercher au milieu de la tête, il ne faut que la force pour cela, et pour

Porter un bâton sur le dos du pouce

[297] Il ne faut que de l'adresse et de l'exercice, en voilà la figure.



-- Où vous voyez que le bâton est simplement posé par contre le pouce sans que quoi que se soit le soutienne. Pour apprendre ce tour il faut mettre un des bouts du bâton à terre, placer le pouce le plus renversé que faire se pourra au milieu, et le tenant de cette façon mouvoir le bras rondement de droit à gauche en forme de quart de cercle, et s'exercer par ce moyen à faire que le bâton ne quitte point le pouce pendant ce mouvement. Lorsque vous aurez acquis l'habitude de le faire agir d'un côté à l'autre, ayant un des bouts à terre, il faut pendant cette agitation prendre son temps, lorsque la main droite où est le bâton est du côté gauche, recourber un tant soit peu le poignet en dedans, retirer le bras du côté droit en élevant la main, et la bâton se trouvera emporté sur le dos du pouce, où il se tiendra sans tomber tant [298] que vous l'agiterez avec adresse. Ce que toute fois il ne faut pas espérer de faire du premier coup, quoi qu'il y en ait de tellement exercés qu'en jetant le bâton en l'air, ils le reçoivent du revers du pouce et l'y font tenir par ce mouvement tant qu'il leur plaît. Il y en a aussi qui ont l'adresse de

**Faire tenir le tranchant d'un couteau contre les doigts
sans être autrement soutenu**

-- Comme vous le pouvez voir par cette figure,



-- Et n'est pas si mal aisé que l'autre, encore qu'il ait besoin d'exercice, l'adresse ne consistant qu'à faire en sorte que les deux doigts du milieu tirent, en se raccourcissant, le tranchant du couteau pendant que les deux autres, l'indice et le petit, doigt poussent contre, ainsi il se trouve soutenu sans pouvoir tomber.

-- Et moi -- dit Filis --, je sais bien.

**La main étant ouverte faire tenir un couteau dessous
sans qu'il puisse tomber pour quelque mouvement que l'on lui donne.**

En même temps prenant un couteau de la main droite, elle empoigna son poignet avec la gauche, et remuant [299] le bras d'un côté à l'autre, le couteau demeurera sous sa main sans tomber, quoi qu'elle fut ouverte en renversée. Cela surprit au commencement la compagnie, mais lorsque faute de bien cacher son jeu, l'on s'aperçut qu'avec le doigt indice de la main gauche, elle tenait le couteau dans la droite, chacun se prit à rire à se moquer de sa subtilité.

-- Les bateleurs -- dit Filidam -- ont accoutumé de

Faire mouvoir un œuf alentour de la main sans qu'il tombe.

-- Qui n'est pas guère plus subtil que le couteau de Filis, bien qu'il ne laisse pas de réussir. Pour ce faire, ils percent un œuf par les deux bouts, font sortir tout ce qui est dedans à force de souffler, passent au travers un crin de cheval ou un cheveux dont ils nouent les deux bouts ensemble, et le mettent alentour de la main, en sorte que l'œuf étant retenu par ce lien imperceptible, il ne peut tomber quelque mouvement que l'on lui fasse faire, ni ce lien se découvrir par la vue à cause de l'agitation qu'on lui fait faire, qui en dérobe la connaissance. A la faveur de ce crin de cheval l'on peut aussi

**Faire tourner un œuf à l'entour d'un bâton,
et le faire monter d'un bout à l'autre.**

-- Et ce faisant passer le bâton dans le crin, et lui donnant un mouvement propre pour le faire monter ou descendre tout du long du bâton ; ce que l'on ne peut faire par le moyen de la rosée de mai exposée au soleil, comme quelques-uns se sont imaginés, car encore qui soit vrai que le soleil attire la rosée, ce n'est qu'en la desséchant et la réduisant en vapeur très subtile, ce qu'il [300] ne peut faire lorsqu'elle est ramassée en telle quantité, et renfermée dans la coquille d'un œuf qui l'empêche de s'évaporer.

-- Pendant que j'étais écolier -- dit Nicaise --, un de mes compagnons avait l'adresse de

Faire cheminer un œuf sur une table.

-- Il disait des mots au commencement pour nous faire croire qu'il y avait de l'enchanterie, mais enfin il m'appris que l'œuf était vide, et qu'il avait mis dedans une sangsue avec un peu d'eau, qui le faisait tourner à mesure qu'elle se mouvait dedans.

Alidor voulut gager que personne ne pourrait

Faire tenir un œuf droit sur la pointe.

En ayant fait apporter un, chacun y essaya sur ce qu'il promit de le faire, mais personne n'y pouvant réussir, il le prit et le hocha bien fort, puis le posa sur la table le plus gros bout en bas, et la pointe en haut ou il se tient droit sans tomber sur le côté. Célimène demandant pourquoi l'œuf ayant été hoché se tenait plutôt debout que lorsqu'il ne l'était pas, Alidor dit qu'en hochant l'œuf bien fort, la petite pellicule qui se tourne aux deux bouts, et qui soutient le dedans de l'œuf se rompt, et qu'ainsi n'y ayant plus d'espace vide entre la coquille et cette pellicule, toute la pesanteur de l'œuf tombe sur la pointe, qui fait que l'on rencontre plutôt le centre de sa gravité. Filidam se moqua de cette raison, et s'étant fait apporter un autre œuf, il fit voir par expérience qu'on le peut faire tenir sur tous les deux bouts, même sur une table unie sans le hochoer, et que l'on n'a pas moins de peine à rencontrer le centre de gravité lorsque l'on l'a bien [301] remué, que quand il ne l'est pas. Filis demanda la dessus à Alidor, en combien de coups il voulait gager de

Faire tenir une aiguille de tête sut le côté en la jetant sur la table

Alidor le voulant essayer avant que de gager, Filis lui prêta la sienne. il fut longtemps à la rouler sur la table sans que jamais il la pût mettre sur le côté, l'aiguille se trouvant toujours sur le plat, ce qui l'obligea de refuser de l'entreprendre. Filis offrit de l'y faire tenir du premier coup, s'il voulait hasarder une discrétion contre elle. Alidor ne croyant pas que cela se put à moins d'un grand hasard, accepta la gageur à condition que le perdant payerait ce qui lui serait demandé, à la discrétion de celui qui gagerait. Filis s'y étant accordée, elle ploya l'aiguille en deux, et la jetant sur la table, elle se trouva facilement sur le côté, ne pouvant avoir pour lors d'assiette plus commode. Alidor, pensant avoir sa revanche, proposa de

Faire tenir deux couteaux en l'air

Filis l'interrompant lui dit, qu'il était question de la payer, il voulut contester sur la tromperie, mais se voyant condamné de la compagnie, il fut contraint de subir, et de faire ce qu'il venait de proposer pour s'acquitter d'une partie de la discrétion qu'il avait perdue. Filis, soutenant qu'elle avait droit par la condition de leur gageure d'exiger de lui tout ce que bon lui semblerait, et qu'il ne pouvait être quitte envers elle que quand elle voudrait, ainsi il prit pour obéir un petit bâton, y ficha les deux pointes des couteaux comme la figure le montre, et posant le bout du bâton sur son doigt, les couteaux, qui faisaient le contrepoids [302] de toute part, demeurèrent en l'air



-- Il y a -- dit Filidam -- quelque chose de semblable dans les *Récréations mathématiques*, et quantité d'autres tours, dont je ne vous parle point, parce que je crois que vous pouvez savoir ce qui a déjà été imprimé, et que d'ordinaire il faut pour les pratiquer des préparatifs, qui ne s'accorde pas avec la gibecière. C'est ce qui fera que je la fermerai, après que je vous aurai fait voir une partie de ce

qui se peut pratiquer avec les gobelets. Mais auparavant, il faut que je vous fasse souvenir de ce que je vous dis, lorsque je vous appris le moyen d'avaler une chose, et la faire après revenir par le nez, parce que cette action de retenir d'une main ce qu'il semble que l'on mette dans l'autre, est un des fondements sur qui on peut appuyer l'adresse des gobelets, et cela s'appelle entre les bateleurs escamoter, qui est proprement jouer des mains, ce qui se fait en diverses manières, qui sont toutes bonnes pourvue qu'on ne les découvre point. Pour vous en rafraîchir la mémoire je veux vous apprendre le moyen [303]

D'un bouton en faire trois

-- Qui sera le premier tour des gobelets. L'on jette un bouton sur la table, et l'on en tient deux autres cachés dans la main gauche, puis reprenant avec la main droite le bouton qui est sur la table, l'on fait cependant couler avec le pouce un de ceux qui sont cachés dans la main gauche, jusqu'à l'extrémité des doigts, et approchant le bouton de la gauche de celui de la droite, l'on fait l'action de le rompre, et on les laisse tomber tous deux sur la table. L'on reprend après un de ceux qui son sur la table avec la main droite, et faisant la même chose, l'on le rompt de même façon ; ainsi d'un bouton l'on en fait trois. Quelques-uns ne se servent que du bâton de maître Bontemps pour cet effet, et tenant leurs trois boutons cachés dans la main gauche, ils n'en montrent qu'un, sur lequel frappant du bout du bâton, ils en laissent tomber deux. Chacun cherche à relever par adresse et par quelque gentillesse la bassesse de ces tours, qui sont très plats si le babil et la promptitude des mains ne les fait valoir. Après cela, il faut

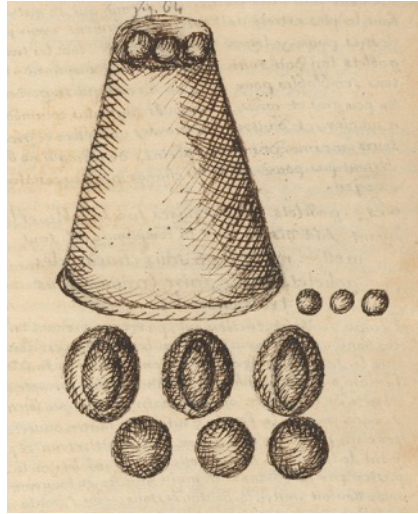
Ayant mis 2 boutons dans une main, faire

Passer le 3^{ème} au travers de la table avec les 2 autres

Pour ce faire, il faut avoir un 4^{ème} bouton sous le pouce de la main, puis prendre un des 3 qui sont sur la table, et le jeter visiblement dans la même main, le 2^{ème} de même, et le 3^{ème} le tenant à l'autre main, le passer sous la table comme pour le jeter au travers, et le cacher ou entre les deux doigts mitoyens, ou entre le polce, et le haut de la ligne de vie, qui sont les deux lieux les plus commodes, puis ouvrir la main qui est sur la table, et laisser tomber les 3 boutons qui sont dedans. Ces deux tours servent [304] ordinairement de préparatifs pour

Le jeu des gobelets

-- Mais avant que de passer plus outre il faut que je vous en face voir la forme.



[305]

-- On les fait ordinairement d'argent, ou de fer blanc, larges par l'ouverture, et étroits dans le fond, comme la figure le représente. Ils ne doivent pas être si gros par en bas que vous n'en puissiez employer aisément plus de la moitié, et le fond qui se met au bout le plus étroit doit être suffisamment creux par-dessus pour y loger trois boutons. Avec les trois gobelets, l'on doit faire proviion d'une douzaine de boutons, semblables pour suppléer à ceux qui se perdent, un peu gros et ronds, parce qu'ils sont plus commodes à manier, et d'autres de diverses couleurs et grosseurs, même des balles pleines de crin qui ne bondissent pas, pour faire les changements nécessaires à ce jeu.

Les 3 gobelets étant séparés sur la table, et les ayant fait visiter par la compagnie, il faut

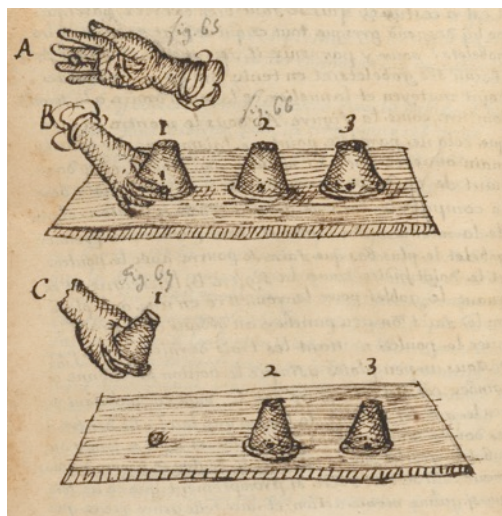
Mettre un bouton sous chacun des gobelets, et les faire trouver tous trois ensemble

Ce qui se fait facilement, parce que prenant un de ces boutons de la main droite en l'escamote, c'est à dire que le faisant couler sous le pouce, dans le fond de la main, on fait semblant par une action prompte et adroite de le mettre dans la main gauche, que l'on tient fermée comme si

le bouton y était, et l'autre ouverte pour ne pas faire soupçonner qu'il y soit retenu, et prenant de la même main droite un des gobelets, on le fait passer par le dedans de la main gauche, en l'ouvrant comme si l'on voulait mettre le bouton dessous. L'on fait la même chose du seconde bouton, que l'on retient pareillement dans la main droite, faisant mine de le mettre sous le second gobelet, où l'on ne met rien, non plus qu'au premier. [306] Puis prenant le troisième bouton de la main droite, on les met effectivement tous trois dans la main gauche, et sous le troisième gobelet, de façon qu'il n'est pas mal aisé par la vertu du bâton de maître Bontemps de leur commander de se trouver ensemble, et de les faire rencontrer. Après cela, l'on peut

**Faire en sorte qu'encore qu'il n'y ait que 3 bâtons sous les gobelets
l'on y en puisse prendre assez pour emplir la gibecière**

-- C'est à cestui-ci qu'il se faut bien exercer parce que de lui dépend presque tout ce qui se peut faire avec les gobelets. Pour y parvenir, il faut mettre un bouton sous chacun des gobelets, et en tenir un 4^{ème} caché sous le doigt mitoyen et l'annelier de la main droite à la seconde jointure, comme la figure *A* vous le montre, en sorte que cela ne paraisse point, ne laissant pas de tenir la main ouverte, comme s'il n'y avait rien dedans, et se donnant de garde de tourner le dedans de la main vers la compagnie, de peur de faire voir le bouton. Après, de la même main droite, il faut prendre le premier gobelet le plus bas que faire se pourra, avec le pouce et le doigt indice comme la figure *B* l'enseigne, et en levant le gobelet pour le remettre en une autre place, on le fait un peu pencher au-dedans de la main avec le pouce, mettant les trois derniers doigts par-dessous un peu ployés, afin que le bouton ne vienne à tomber, ce qui est figuré par *C*, puis en soulevant un peu le gobelet en haut, le bouton que l'on lâche d'entre les doigts saute au fond du gobelet, et dans ce temps on rabat le gobelet sur la table, et le bouton se trouve dessous. Tout cela se doit faire si promptement que ce ne soit quasi qu'une même action, et avec telle grâce que ce que [307] l'on fait ne paraisse point affecté, c'est pourquoi il est besoin d'exercer. Il faut seulement prendre garde que lorsque l'on lâche le bouton, en soulevant le gobelet pour le rabattre dessous, que l'on ne le fasse pas sauter si fort qu'en frappant dans le gobelet, il fasse du bruit, ce qui découvrirait toute la finesse. Et pour obvier à cet inconvénient, il faudrait avoir des boutons qui ne fussent remplis que de coton ou de filasse, ou quelque autre sorte de petites boules qui ne fissent point de bruit.



[308]

-- Il y en a qui se servent d'un autre moyen, qui est qu'en levant le gobelet d'une main, et le tenant en quelque façon droit, l'ouverture en haut, ils jettent de l'autre main le bouton dedans, et le renversent sur la table sous le gobelet, ce qu'ils font avec tant s'adresse que lorsqu'ils jettent le bouton dans le gobelet, ils en reculent la main, et ne semble pas qu'ils y touchent tant ils donnent de grâce à leur action, qui n'est ni forcée ni trop prompte.

-- Le premier gobelet ayant été ainsi levé et remis, il faut prendre le bouton qui était dessous, faire semblant de le mettre dans la gibecière, et le retenir entre les doigts, lever le second gobelet, et mettre le bouton que l'on tient dans la main dessous en le remettant sur la table, comme l'on a fait au premier ; prendre le bouton qui était sous le second gobelet, le porter dans la gibecière comme pour l'y mettre, et le retenir dans la main, lever le troisième gobelet et mettre en le rabattant le bouton dessous, comme vous avez fait aux deux autres, et ainsi recommençant au premier, vous continuerez de prendre des boutons, et d'y en remettre, de façon que vous en pourriez bien remplir la gibecière, s'il était vrai que ce fussent toujours de nouveaux boutons, et non pas les mêmes qui se trouvassent sous les gobelets.

-- De la même façon l'on peut

Transformer les boutons en balles

-- Car ayant tiré cinq ou six fois des boutons de dessous les gobelets, il ne faut par la même adresse que remettre des balles au lieu des boutons, ce qui se fera d'autant plus facilement, qu'étant plus grosses elles sont [309] plus aisées à tenir, et se cachent aisément sous l'annelet et le gratte-

oreille. Pour diversifier, l'on y met de différentes couleurs afin de surprendre d'avantage ceux qui regardent lorsque l'on vient à les découvrir. Si l'on veut en continuant le jeu

N'y ayant rien sous les gobelets y faire trouver trois balles

-- Il faut après que l'on a mis sous les gobelets les trois balles, par le moyen que je vous ai dit, lever les gobelets l'un après l'autre, pour faire voir qu'il n'y a rien dessous, et en les levant les prendre par en bas, passer le doigt annelier dessous, et tenir la balle dedans entre le doigt et le gobelet, puis remettre le gobelet et la balle sur la table. Mais ils faut prendre garde en levant les gobelets de tourner plutôt un peu le dedans du gobelet de son côté, que de celui de la compagnie, de crainte que la balle ne se découvre, après tenant en main une balle semblable à celles qui sont dessous les gobelets, on peut par quelque enchantement la faire passer invisiblement sous chacun des gobelets, où elles se trouveront quand on viendra à les découvrir. Si l'on s'était préparé à jouer l'on pourrait

Faire sortir des balles de dessous les gobelets, et les faire trouver en divers lieux

-- Car ayant six balles toutes semblables, il faut avant que de jouer, et sans que l'on s'en aperçoive, en cacher 3 en différents endroits, puis en jouant [310] prendre celles qui sont sous les gobelets, l'une après l'autre, les escamoter d'une main à l'autre, comme je vous ai déjà dit, et les remettre dans la gibecière sous prétexte d'y prendre de la poudre d'oribus, pour les faire passer invisiblement aux lieux que l'on aura choisis, où elles ne manqueront jamais de se trouver. Vous me direz que la finesse n'en est pas grande, je vous l'avoue ; mais je ne pense pas en bonne philosophie, qu'on puisse prendre quelque chose où il n'y a rien, et c'est assez en matière de batelage quand on semble faire ce que l'on propose sans le faire effectivement. Les spectateurs ne laissent pas d'en demeurer surpris, principalement si l'on ne s'est point aperçu que vous ayez caché ces balles, et si vous les mettez en des lieux où l'on ne puisse croire qu'elles aient pu entrer sans enchantement, comme en des cabinets fermés, ou dans des doubleurs d'habits. Or si l'on voulait

Les balles étant rapportées de différents endroits, les faire rentrer invisiblement sous les gobelets.

Il faudrait en avoir neuf toutes semblables, savoir trois que l'on aurait cachées en divers endroits, trois que l'on prend sous les gobelets pour les envoyer aux lieux déterminés, comme j'ai dit, et 3 autres pour les remettre sous les gobelets, à mesure que l'on en tire les autres par la même adresse que j'ai déduit ; ou bien, si l'on voulait qu'elles se trouvassent toutes trois sous un même gobelet, il faudrait qu'étant de telle grosseur qu'elles y pussent facilement entrer ensemble, les tenant dans la main gauche, mettre le gobelet dessus [311] avec la droite, et les fourrer dedans à force, afin qu'elles s'y tinssent serrées l'un contre l'autre sans tomber, et remettre le gobelet sur la table, ce qui se doit faire pendant qu'on amuse les assistants à chercher les balles que l'on a envoyées deçà delà, et pendant que leur comptant des sornettes, leur attention est tellement divertie, qu'ils n'observent pas ce que vous faites, joint que cela se doit faire adroitement sans que l'on puisse juger ce que vous faites, ni ce que vous voulez faire, quand bien même quelqu'un vous regarderait. Ainsi les balles étant rapportées, l'on peut, comme j'ai déjà dit, les escamoter, et par la vertu du bâton de maître Bontemps, et de la poudre d'oribus les faire rentrer sous les gobelets. Et si vous les avez mises toutes trois dans un, en sorte qu'elles se tiennent dedans pressées l'une contre l'autre, il ne faut qu'en levant les gobelets l'un après l'autre, pour montrer qu'il n'y a rien, frapper un coup de celui où sont les balles, en le remettant sur la table, et elles tomberont dessus, puis prendre celles que l'on a rapportées l'une après l'autre, et les faire rentrer invisiblement sous ce gobelet, où l'on ne manquera de les trouver. En reprenant les balles de dessous les gobelets pour les remettre dans la gibecière, il faut remettre en leur place des boutons par le moyen que j'ai enseigné, afin que tout se fasse avec subtilité puis

Faire que trois boutons entrent invisiblement au travers d'un gobelet

Ce qui se fait par le même moyen que nous avons dit, car tenant un quatrième bouton caché dans [312] la main, on lève un des gobelets pour prendre celui qui est dessous, et en le remettant sur la table, on y fait entrer subtilement le bouton que l'on tient dans la main, puis l'on prend le bouton qui était sous ce premier gobelet que l'on escamote d'une main à l'autre. L'on le retient dans la main droite, et l'on le jette de la gauche invisiblement sous le gobelet, lui commandant de passer et se trouver dessous. Vous levez le même gobelet pour voir si le bouton y est, et en le rabattant sur la table, vous y enfermez encore le bouton que vous avez dans la main. Vous faites la même cérémonie du bouton, qui est sous le second gobelet pour le faire passer, car le prenant de la main droite, vous faites semblant de le mettre dans la main gauche, et de le jeter sur le gobelet pour le faire entrer avec

l'autre, et levant le premier gobelet on les trouve tous deux dessous. Vous les recouvrez aussitôt, et en ce faisant, vous y mettez encore le bouton que vous venez de prendre sous le second gobelet, et prenant celui qui est sous les troisième, vous le gardez dans la main, et le faites passer encore comme les deux autres par enchantement sous le gobelet, pourvu que vous ayez la main plus subtile que la vue de ceux qui vous regardent, ce qui est facile à faire, et n'est pas plus difficile de

**Faire passer les boutons au travers de deux gobelets,
et les faire trouver sur le fond du troisième**

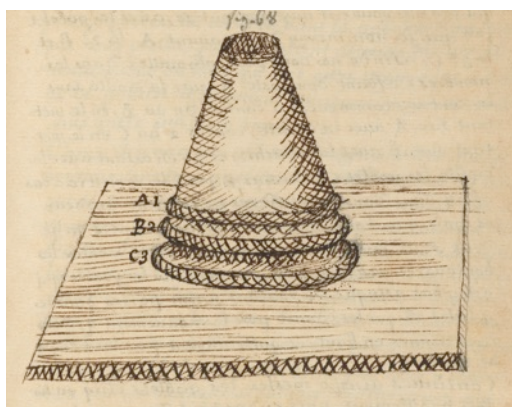
-- Car c'est toute la même chose, excepté qu'il faut mettre les 3 gobelets l'un sur l'autre, et qu'en mettant le second [313] sur le premier l'on fait sauter les boutons l'un après l'autre au-dedans du second gobelet, qu'en venant à rabattre au même temps l'on les enferme sur le fond du premier, et sous le second gobelet. Comme l'on a fait entrer les boutons au travers des gobelets, il faut aussi

Tirer les boutons au travers des gobelets

-- Ce qui n'est pas bien mal aisé, car tout ceci se fait par magie, mais elle n'est pas des plus noires, les trois gobelets étant l'un sur l'autre, et les boutons sur le fond de celui qui touche la table, on les arrache facilement au travers des deux autres, quand en ayant un 4^{ème}, qui est toujours nécessaire dans la main, on fait semblant de tirer les boutons l'un après l'autre au travers des gobelets, et afin que l'on en doute moins à chaque fois que l'on fait mine d'en arracher un, on montre celui-là que l'on porte dans la gibecière, comme pour l'y mettre, quoiqu'on le retienne dans la main, pour le remontrer tout autant de fois qu'il est besoin d'arracher les autres. Ainsi, si les boutons ne sont effectivement arrachés des gobelets, on en fait pour le moins la mine, qui est assez pour le batelage, qui paie ordinairement plus de mine que d'effet. Si quelqu'un doute que véritablement les boutons ne soient pas sortis des gobelets, on lui peut montrer et

**Mêler les gobelets en sorte qu'il paraisse n'y avoir
rien dedans quoi qu'il y ait trois boutons**

-- Pour le bien faire il faut s'y bien exercer devant que de se hasarder en compagnie, autrement on ne réussira [314] pas pour en acquérir l'adresse. Les 3 gobelets étant l'un sur l'autre, et les 3 boutons sur le fond du dernier, marqué 3 comme la figure le démontre :



-- Il faut ôter le gobelet 1 avec la main droite et le mettre sur la table, puis tenant de la même main le gobelet 2, et de la gauche le gobelet 3, les soulever tous deux ensemble en haut, afin de faire élever les trois boutons dans le fond du second gobelet, et en même temps que vous soulèverez la main, séparer les deux gobelets, et habilement mettre le gobelet 2 sur le gobelet 1 avec la droite, et le gobelet 3 sur le gobelet 2 avec la gauche. Ainsi celui qui était le premier sera le dernier, et les boutons qui étaient sur le fond du gobelet 3 seront sur le fond du gobelet 1, et le gobelet 2 [315] sera toujours celui qui les couvrira.

-- Pour faire ceci avec quelque sorte de méthode, qui vous empêche de vous brouiller dans votre jeu, ce qui arrive souvent aux apprentis, ôtez le gobelet 1^{er} que je nommerai dorénavant A. Le 2^{ème} B, et le 3^{ème} C, afin de ne vous pas embrouiller dans les nombres. Ayant donc ôté A avec la droite sans le compter, commencez à compter un au B, en le mettant sur A avec la droite, comptez 2 au C en le mettant sur B avec la gauche, et 3 en ôtant avec la droite le gobelet C de dessus B, pour le remettre à bas. Ainsi vous vous souviendrez en comptant un, deux et trois, que toutes les fois que vous comptez un, qu'il vous faut soulever la main pour faire monter les boutons, et rabattre promptement sur le gobelet, qui est à bas, afin que les boutons soient portés dans le gobelet B, qui les couvre par le mouvement que vous leur donnez en haut, et qu'ils n'aient pas le temps de tomber.

-- Continuez ainsi à mêler les gobelets cinq ou six fois habilement, puis en comptant un et soulevant les gobelets, vous les séparerez, et les porterez en les abattant sur la table l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi il paraîtra qu'il n'y a rien dans les gobelets, et vous pourrez gager qu'ils y sont

et qu'ils n'y sont pas, pour surprendre d'avantage ceux qui vous regardent, qui n'auront garde d'hasarder la gageure, parce que l'on se méfie toujours des joueurs de gobelets. Et s'il y en a quelqu'un qui soit plus hardie que les autres, il ne s'imaginera jamais que les boutons se puissent trouver sous le gobelet *B*, si en le séparant, vous l'avez porté de toute l'étendue de votre [316] bras jusqu'au bout de la table, bien loin des deux autres, de sorte qu'il gagera plutôt qu'ils sont sous les gobelets *A* ou *C*, que sous celui-là. Or, vous pouvez porter les boutons dans le gobelet tant loin qu'il vous plaira, parce qu'étant élevés en l'air, le mouvement du bras, qui doit être prompt, les conduit, et le gobelet les soutient toujours en même état sans qu'ils puissent tomber.

-- Comme il y en a peu qui ne s'imaginent bien que les boutons sont sous quelqu'un des gobelets, que ces mines, qui se sont faites pour les tirer au travers, ne sont que pour l'enjôle, et que ce tracassement de l'un sur l'autre n'est qu'une adresse pour mieux cacher les boutons ; si vous voulez attraper quelqu'un, et le faire donner dans le panneau ; ayez un 4^{ème} bouton dans la main, et le laissez tomber en mêlant vos gobelets, comme si vous n'y preniez pas garde, souffrant même que l'on le ramasse sans que vous y regardiez. On ne manquera jamais de s'imaginer qu'un de vos boutons étant tombé, il n'en reste plus que deux sous les gobelets, et si l'on gage, vous gagnerez. On peut faire quantité d'autres gentilleses par le moyen des gobelets selon l'esprit et l'adresse de celui qui les manie, et les occasions qui s'en rencontrent en jouant ; mais parce que tout se rapporte à ce que je vous en ai dit, je ne ferais que vous ennuyer par une répétition des mêmes choses si je vous en disais d'avantage.

Table

Depuis la page 1 jusqu'à la 25 est un discours plaisant d'Alidor et Filidam qui menèrent Nicaise à Paris pour lui faire voir la ville et ce qui s'y passe, et les aventures arrivées à Nicaise

Les qualités requises à ceux qui se veulent mêler du batelage	26
La gibecière	28
Le sac aux œufs	32
Avaler une chose et la faire revenir par le nez ou par l'oreille	35
Avaler plusieurs choses l'une après l'autre et en faire revenir de différentes	35
Faire sortir par la bouch quantité de rubans de diverses couleurs	36
Manger de la filasse, et jeter le fau par la bouche	37
Le jeu de Godenor	37
Passer un bâton au travers de son nez	41
Se percer le front d'une alène	41
Se couper le nez avec un couteau	42
Se percer le bras avec un couteau	43
Se percer la langue avec une aiguille	44
Mettre une aiguille de tête dans le nez en sorte qu'elle y entre toute entière	45
Faire sortir un morceau de plomb par l'œil	46
Se percer la joue d'un cadenas	48
Laver ses mains de plomb fondu	51
Faire passer invisiblement tout le blé d'un boisseau sous une cloche	53
Mettre une sonnette dans chacune des mains, et les faire trouver toutes deux dans une	57
Faire passer les jetons au travers de la table	57
Faire jeter plusieurs fois les dés, et deviner la quantité de points qu'ils produiront	61
Ayant fait jeter une seule fois les dés, deviner ce qui sera trouvé sur chacun et la somme de tous ensemble	63
Nombres pensés	73
Faire multiplier les jetons dans la main	75
Quelqu'un ayant pris un nombre de jetons à votre insu, faire en sorte que vous en ayez pareil nombre que lui	77
Faire entrer un bâton dans une bague, quoi que deux personnes tiennent les deux bouts du bâton et que la bague soit enveloppée dans un mouchoir	78
Faire entrer un anneau dans un bâton quoi que l'on en tienne les deux bouts	80
Des esprits ou fausses illusions, plusieurs exemples sur ce sujet	85 et seq.
Couper un ruban en 4 morceaux et le rendre après tout entier	127
Couper un morceau d'un mouchoir, puis le rendre entier sans couture	134
Mettre un jeton dans un mouchoir, puis donnant le mouchoir à tenir, tirer le jeton sans qu'il y paraisse	136
Faire passer un jeton d'un mouchoir dans un autre, quoi qu'ils soient éloignés, et que personne n'y touche	137
Enfiler plusieurs perles dans deux rubans, nouer les rubans par dessus, et les faire sortir sans rien rompre, quoi que les personnes tiennent les rubans par les deux bouts	139

Un homme, étant a l'échelle, la corde au col, faire qu'en le jetant en bas la corde quitte sans être rompue	142
Faire passer deux cordes au travers d'un bâton sans que le bâton soit coupé, ni que l'on voie par où elles ont passées	142
Couper un cordon en deux, et rendre par après tout entier	143
Faire passer un cordon au travers de son nez	143
Le jeu de la courroie	145
Le jeu de la vétille	148
Jolie façon de bourse que l'on ne peut ouvrir	153
Faire que trois anneaux séparés s'enchaînent l'un dans l'autre en les jettant en l'air	156
Tirer un teston de dessous un chandelier sans toucher au chandelier	157
Couper un morceau de fer avec les dents	158
Changer un louis d'argent en or	159
Faire fondre un quart d'écus, lui changer de figure, puis le rendre comme il était	159
La flûte d'Allemagne	164
Faire noircir une boule blanche en soufflant dessus	166
Sortilège des œufs pour avoir réponse de toutes choses	169
Diverses façons pour écrire	174
Façon de deviner	176
Faire tourner les cœurs afin de savoir la verité de toutes choses	177
De l'astrologie quie tire ses jugements sur le point de la naissance	182
L'on connaît par les choses inférieurs ce que les supérieures déterminent	187
De la physionomie	188
Le visage est le miroir de l'âme	189
Par la chiromancie on juge de la bonne ou mauvaise fortune	191
La géomance, fille de l'astrologie, tire ses jugements de tous les instants de la vie	192
Des éclipses	195
Des nombres	196
Alphabet de Catan, et ce qu'elle enseigne	200
Plusieurs histoires en faveur des prédictions	203
Pour faire sonner l'heure qu'il est avec une bague	209
Pour tourner le sas et la clef	211
Pour savoir qui mourra premier du mari ou de la femme	212
Histoires à ce sujet	213
L'abus des prédictions	214
L'incertitude de l'astrologie	219
Contradiction des mathématiciens	227
L'incertitude de la géomance	241
Les 16 figures différentes de la géomance	242
L'incertitude des nombres	250
Erreur touchant l'imposition des nombs	253
Erreur de la physionomie	254
Erreur de la chiromancie	258
Erreur des songes	260
La figure de Nicaise	269

Faire tomber un couteau piqué qu plancher sur une épingle	270
Tenir un couteau avec les dents, et le jeter dans un esguérée pleine d'eau que l'on tient sur la tête	271
La figure du râtelier de dents, les yeux et le nez que prend un bateleur	272
Le jeu de Jacquet	274
La figure d'un livre représentant choses différentes	276
Faire d'un seul morceau de papier une boucle d'éperon dont l'ardillon passe sur la boucle sans que l'un ni l'autre soit coupé ou collé	278
Faire une porte qu s'ouvre des deux côtés, ou bien faire un figure qui, étant pendue au plancher, se tienne tantôt par les mains et tantôt par les pieds sans la détacher	279
Suspendre une bouteille avec un brin de paille	282
Pour faire qu'une bouteille pleine d'eau pendue au plancher étant cassée ne répande point	282
Casser un verre tout à l'entour et lui faire tenir l'eau comme s'il était entier	283
La fontaine enchantée	283
Ayant bu un verre de vin, le faire sortir par le front	286
Ayant bu du vin, de la bière, et de l'eau, les faire sortir l'un après l'autre par le front	287
Le buveur d'eau	289
Après avoir bu de l'eau, faire sortir du vin par la bouche	291
Pour changer le vin en bière ou cidre	292
D'un mêle souffle emplir 3 bouteilles, l'une de vin, l'autre de cidre, et la 3 ^{ème} de bière	293
Changer l'eau en encre	293
Changer l'eau commune en eau de vie et en toutes sortes d'eau de senteur	293
Changer l'eau commune en lait	294
Manger des cailloux	294
La force de Samson	296
Porter un bâton sur le dos du pouce	296
Faire tenir le tranchant d'un couteau contre les doigts sans être autrement soutenu	298
La main étant ouverte, faire tenir un couteau dessous sans qu'il puisse tomber pour quelque mouvement que l'on lui donne	298
Faire mouvoir un œuf àlentour d'un bâton, et le faire monter d'un bout à l'autre	299
Faire cheminer un œuf sur une table	300
Faire tenir un œuf droit sur la pointe	300
Faire tenir un aiguille de tête sur le côté en la jetant sur la table	301
Faire tenir deux couteaux en l'air	301
D'un bouton en faire trois	303
Ayant mis deux boutons dans une main, faire passer le troisième au travers de la table avec les deux autres	303
Le jeu de gobelets	304
Mettre un bouton sous chacun des gobelets, et les faire trouver tous trois ensemble	305
Faire en sorte qu'encore qu'il n'y ait que 3 boutons	

sous les gobelets, l'on y en puisse prendre assez pour empir la gibecière	306
Transformer les boutons en balles	308
N'y ayant rien sous les gobelets y faire trouver trois balles	309
Faire sortir 3 balles de dessous les gobelets, et les faire trouver en divers lieux	309
Les balles étant rapportées de différents endroits, les faire rentrer invisiblement sous les gobelets	310
Faire que trois boutons entrent invisiblement au travers d'un gobelet	311
Faire passer les boutons au travers de deux gobelets, et les faire trouver sur le fond du 3 ^{ème}	312
Tirer les boutons au travers des gobelets	313
Mêler les gobelets en sorte qu'il n'y paraisse rien dedans quoi qu'il y ait 3 boutons	313

